

LA MAISON DES TROUBADOURS

PAR ANDRÉE VERTIOL



PRIX :

1^f.50



Editions du
Petit Echo de la
Mode

J. ORSONI
Directeur
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Vous dites, Mesdames,

qu'il est impossible d'être élégante !

lorsqu'on possède un budget de toilette très limité.
VOUS CHANGERIEZ VITE D'AVIS, si vous connaissiez les ressources précieuses qui vous sont offertes par

L'ALBUM DE LA MODE SIMPLE

qui paraît 4 fois par an.

Abonnements : 1 an, 3 francs ; Etranger, 3 fr. 50.

Le numéro de 36 pages : 0 fr. 75 -> Franco, poste : 0 fr. 90.

Cette publication a été créée spécialement pour servir de guide aux femmes obligées d'apporter une grande circonspection dans leurs achats et de surveiller de très près toutes leurs dépenses de toilette. Dans cet album, vous ne trouvez que des modèles simples et dont la coquetterie ne réclame pas de garnitures compliquées. Toutes les parures nouvelles, qu'il s'agisse de robes du jour, de robes du soir, de toilettes de mariée, de toilettes d'intérieur, de blouses, de dishabillés, de manteaux, de vêtements pour fillettes garçonnets et messieurs, ont été combinées avec une science sans pareille, pour donner à la silhouette une élégance aussi séduisante que s'il s'agissait du costume le plus riche. *Vous y trouverez aussi deux pages de travaux de dames avec modèles grandeur d'exécution.*

Procurez-vous l'Album de la Mode Simple, mesdames, si vous avez le souci de votre élégance et si vous désirez que l'achat de vos parures nouvelles de printemps ne soit pas une lourde charge pour votre budget de maison.

Les patrons de tous les modèles existent en pochettes, taille 44, ou à l'âge indiqué pour les Enfants, 1 fr. 25 chacun. Etranger, 1 fr. 50. Ils se font aussi sur mesures aux prix indiqués dans chaque explication.

Toutes les Nouveautés de la Saison

sont données par nos

Albums des Patrons Français "Echo" pour Dames ou pour Enfants

Nos Albums sont uniques en leur genre. Les Couturières et les Dames confectionnant leurs toilettes et celles de leurs enfants assurent qu'ils leur sont indispensables parce qu'ils contiennent le plus grand choix de toilettes nouvelles, simples, élégantes et pratiques.

Nos Albums se composent de 60 pages, grand format, dont 26 en couleurs. Sur ces 26 pages de couleurs, 8 sont hors texte sur papier fort. Elles feront de belles affiches pour les couturières. La couverture est en papier de grand luxe, artistement illustrée de 2 pages en trichromie du plus ravissant effet.

Les Albums des Patrons Français "Echo" sont indispensables à chaque dame qui veut se tenir au courant de la Mode ; leur place est chez toutes les couturières et tous les commerçants qui emploient les journaux de Modes, car ils en sont les plus avantageux et les plus pratiques.

Chaque Album en vente partout : 3 francs.

Franco par poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'Album des Patrons Français "Echo" paraît quatre fois par an

Savoir : Album pour Dames, 15 février, 15 août.

— Enfants, 15 mars, 15 septembre.

Abonnements. — On peut s'abonner indifféremment aux deux Albums pour Dames ou aux deux Albums pour Enfants ou aux quatre Albums aux prix suivants :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50

— ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50

— ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un volume chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÉS.
8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.

Chaque volume, partout (<i>chez tous les libraires</i>).	1 fr. 50
Chaque volume, franco	1 fr. 90
Trois volumes au choix, franco	5 fr. »
Quatre volumes au choix, franco.	6 fr. 75
Six volumes au choix, franco.	10 fr. 25
Huit volumes au choix, franco	13 fr. »

Adresser commandes et mandats à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

C92540

ANDRÉE VERTIOL

La Maison
DES
Troubadours



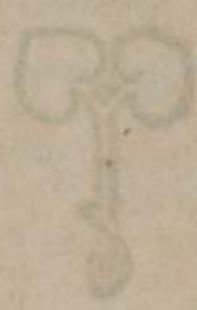
Editions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

ANDRÉ LEROUX

La Maison
DES
Tombadours



Édition de l'Écho de la Mer
R. O. D. D. D.
Les Éditions de l'Écho

La Maison des Troubadours

PREMIÈRE PARTIE

I

— Mademoiselle Edith! Quelle surprise! Quel bonheur! Combien ma sœur va être heureuse!

Après les exclamations joyeuses, il y eut des baisers retentissants, puis Mlle Antoinette Chantérac — en famille Toinette — referma le large portail de l'une des maisons de l'étroite et sombre rue des Dames-Blanches, à Sarlat, et introduisit sa blonde, fraîche et charmante visiteuse dans une petite salle à manger aux meubles vieillots.

— Mademoiselle Edith! Que je suis contente de vous voir! Toinette et moi ne nous attendions pas à semblable bonne fortune! Le feu a cependant soufflé, ce matin; je te l'ai fait remarquer, Toinette! c'est un présage de visite inattendue.

Et, Mlle Françoise Chantérac, — en famille François, — rejetant vivement son tricot, courut vers l'arrivante, dont elle baisa les joues rondes quasi avec respect.

— Comment êtes-vous là, mon cher trésor?

— M. et Mme Deschemins ont bien voulu se charger de moi; ils m'ont quittée à l'entrée de la rue.

— Mme de Salviac a permis cette fugue! Quel miracle! s'exclama Toinette.

— Laurence est souffrante et, comme elle désirait vivement un chapeau pour dimanche, sa mère m'a chargée de venir lui en commander un.

— Elle est donc souvent souffrante, Mlle Laurence? demanda Toinette.

— Souvent, hélas!

— Ce n'est que justice, murmura Françoise, l'aînée des deux sœurs, tout en rajustant les bandeaux de sa perruque — jadis noire, aujourd'hui rousse — que laissait voir un bonnet de dentelles, jadis noires aussi et maintenant fort jaunissantes.

— Pourquoi justice ? interrompit Edith ; elle est si bonne et si tendre, ma Laurence ! Elle a été jusqu'ici ma seule joie !

— Elle n'a pas su empêcher la méchanceté, la cruauté de sa mère à votre endroit !

— Ma sœur ! ma sœur ! Ne manquons pas à la charité, soupira Toinette, une grande femme ayant dépassé la soixantaine, dont les cheveux étaient blancs, le visage pâle, le regard calme, la taille plate et l'air modeste.

— Que veux-tu, Toinette, je n'ai pas ta vertu et, malgré mes efforts pour retenir ma langue, je « porte » toujours cette femme en confession, s'écria Françon ; petite, rondelette, cette dernière, le visage animé, les yeux vifs, parlait avec volubilité, et, aux côtés de sa sœur à l'aspect de béguine, semblait une bonne petite commère.

« Jamais ! Jamais ! » continua-t-elle, vivrais-je mille ans, je ne m'accoutumerai à voir cette Pauline Soufflet que j'ai connue traînant la savate dans la petite boutique de son père, le coutelier de la rue Fénelon, trôner à Salviac, occuper la place de votre vénérée grand'mère, mademoiselle Edith, de votre grand'mère, si bonne et si distinguée !

« Pourrais-je conserver mon calme à la pensée que cette Pauline Soufflet se permet d'être dure pour vous, mademoiselle, vous, à nos yeux l'unique représentante de la famille que nous avons tant aimée !

« Et ce fut hélas ! notre oncle le chanoine, qui proposa cette créature à monsieur votre grand-père, lorsqu'on chercha une gouvernante pour remplacer votre nourrice !

« Comment notre oncle put-il se tromper ainsi !

— Notre oncle, ma sœur, jugeait les autres d'après lui. Et il était la bonté même !

« Puis Pauline Soufflet paraissait pieuse, douce ; elle avait été élevée chez les bonnes sœurs !

— Je me reprocherai jusqu'à la fin de mes jours de ne pas être retournée à Salviac lorsque notre cher M. Lionel fut mort, afin d'élever Mlle Edith, comme j'avais élevé son père !

— On ne pouvait pas deviner l'avenir, Françon, et, tu l'oublies, notre oncle eut, à ce moment, sa première attaque, et je ne pouvais guère le soigner seule. Puis, pourquoi revenir vers ce malheureux

passé ! Songeons plutôt à faire goûter « notre demoiselle ». Si nous avons le trop rare bonheur de la posséder chez nous, n'allons pas l'attrister.

« Regarde ! Il y a des larmes dans ses jolis yeux !
— C'est vrai ! Tu as mille fois raison, Toinette !

Les deux sœurs quittèrent leurs fauteuils de paille, aux coussins d'indienne marron à fleurs jaunes, et s'empressèrent à l'envi.

Sur la toile cirée qui recouvrait la table ronde, un petit couvert fut bientôt dressé.

— De la gelée de fraises, faite à votre intention, mademoiselle Edith ! disait Toinette.

— Des macarons, comme vous les aimez, reprenait Françon.

— Du vin muscat, que votre grand'mère nous avait donné, il y a vingt-cinq ans ; c'est de la véritable liqueur !

— Et du sirop de cassis !

— Que de bonnes choses !

Tandis qu'Edith faisait honneur au petit festin improvisé, les deux sœurs la contemplaient avec une tendre admiration.

— Mademoiselle Edith a encore embelli !

— Encore grandi !

— Grandi ! Vous n'y songez pas, ma bonne Françon ; j'aurai vingt et un ans dans quelques jours !

— Vingt et un ans ! Est-ce possible ! Vingt et un ans que votre pauvre maman est morte, votre jolie maman !

— Et vingt et un ans, hélas ! dans quelques mois, que M. Lionel succomba si malheureusement !

« Mourir d'une chute de cheval ! Lui, un cavalier si remarquable !

— Il faisait des courses insensées pour s'étourdir, car il était fou de chagrin, après la mort de sa femme.

— Oh ! le délicieux ménage ! Ils étaient si amoureux, s'exclamait Françoise en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues légèrement couperosées.

« Votre maman était grande, mince, avec l'air d'une duchesse ! M. Lionel, grand aussi, mais blond, plus gai... Au reste, mademoiselle Edith, vous êtes son portrait vivant !

— Mademoiselle est aussi charmante, aussi gaie que son père était gai et charmant ! approuva Toinette. Je le vois encore, dans son beau costume de lieutenant de hussards.

— Lorsqu'il passait sur la « Traverse » (1), toutes les jeunes filles lui faisaient les yeux doux. Combien

(1) Grande voie qui partage Sarlat en deux ; on la nomme aujourd'hui rue de la République.

de fois ne l'ai-je pas remarqué, car, sous le prétexte de commissions à faire, le cher monsieur me demandait souvent de l'accompagner en ville, et vous pensez si j'étais fière !

De nouveau les larmes embrumèrent les petits yeux de Françon et coulèrent aussi sur les joues pâles de Toinette.

Toutes les deux étaient entrées très jeunes chez la grand'mère paternelle d'Edith, Françoise comme bonne de son fils Lionel, Antoinette comme femme de chambre. Les deux sœurs s'étaient attachées ardemment à cette famille où, les sachant au-dessus de leur condition, on les traitait avec égards, en appréciant à leur valeur leur dévouement rare.

Dans la suite, le frère de leur père, le chanoine Chantérac, ayant fait un petit héritage, les avait rappelées près de lui; elles devinrent, dès lors, de paisibles petites rentières, modèles des enfants de Marie, aides précieuses des sœurs de Saint-Vincent de Paul; elles s'occupaient de l'entretien de l'église, visitaient les malades, faisaient le catéchisme aux petits enfants, tout en conservant intact le culte qu'elles avaient voué aux Salviac.

Aussi, les grandes joies, les événements de leur paisible existence étaient les fêtes religieuses et les rares visites d'Edith de Salviac.

Avec une tendresse qui confinait à l'adoration, elles aimaient l'enfant durement élevé par la seconde femme de son grand-père, une intrigante qui avait su profiter de de l'isolement et de la tristesse de M. de Salviac, pour se faire épouser par lui peu de temps après la mort de son fils, et prendre sur l'esprit du vieillard, qui allait en s'affaiblissant, un empire chaque jour plus absolu.

Edith, dont le cœur tendre avait forcément souffert dans la triste maison désertée par tous les parents des Salviac, aurait en effet souffert davantage sans la présence de Laurence, la fille de son grand-père, et de Pauline Soufflet, cette très jeune tante, dont elle était l'aînée de trois ans.

Néanmoins, Edith avait grandi sans gâteries; aussi, c'était pour elle un vrai plaisir de venir dans ce vieux logis de la rue des Dames-Blanches, où elle se sentait si aimée, où, à chaque instant, on évoquait le souvenir d'êtres chers, qui jamais n'étaient même nommés à Salviac.

Mais ce modeste plaisir lui était parcimonieusement mesuré par Mme de Salviac, fort désireuse d'isoler la petite-fille de son mari.

Cependant, Edith croquait à belles dents les macarons, en les déclarant exquis.

— Quelques-uns encore, mademoiselle Edith !
Et Françon garnit de nouveau l'assiette de la jeune fille, qui protestait en riant.

— Lorsque mademoiselle rit, fit observer Toinette, on dirait un oiseau qui chante.

— Et ses cheveux sont si légers, si dorés, qu'on croirait qu'un rayon de soleil y demeure emprisonné.

— Taisez-vous, Toinette ! Taisez-vous, Françon ! Ne craignez-vous pas de me donner de l'orgueil !

« Enfin, heureusement, ou plutôt malheureusement, mon miroir ne me tient nullement votre langage.

— Que dit votre miroir, mademoiselle ?

— Il me dit, ma bonne Toinette, que mon nez fripon n'est point académique, que mes lèvres sont un peu courtes !

— Mais elles sont si roses, mon trésor, et laissent voir, dans le sourire, de si jolies dents !

— Et mes joues de bébé, ne les trouvez-vous point trop rondes ? Trouvez-vous aussi à mon visage l'ovale de celui de la Joconde ?

— Je ne connais point cette Joconde, reprit Françoise, mais je sais que votre miroir est un maître sot et un menteur, s'il ne vous montre pas, lorsque vous lui faites l'honneur de le regarder, un visage qui conviendrait à merveille à la fée du Printemps.

Et la vieille fille s'interrompit pour offrir de nouveau de la gelée de fraises à Edith.

— Vous m'induisez encore en tentation ! Après un péché d'orgueil, vous tentez de charger ma conscience d'un péché de gourmandise ! s'exclama-t-elle, quand la moitié du pot de confiture fut venue rejoindre les macarons dans son assiette.

« Vraiment, Mme de Salviac a raison de redouter pour moi votre société. Vous me gâtez trop, mes bonnes amies.

— Elle ne nous permet pas de vous gâter souvent, la méchante femme ! Nous espérons votre visite pour le 15 août. Votre chambre est prête ; nous préparions déjà nos entremets...

« Puis, on a trouvé un prétexte afin de vous retenir à Salviac. Et cependant la fête était si belle !

— Quelle bonne musique !

— Je l'aurais appréciée !... Mais, je m'oublie avec vous, mes chères amies, et je suis chargée de multiples commissions !... L'une de vous va m'accompagner, n'est-ce pas !

— Toutes les deux, s'exclamèrent simultanément les vieilles filles.

— Nous allons seulement faire un brin de toilette.

— Pendant ce temps je vais admirer les fleurs de votre jardin, sans oublier les légumes.

Tandis qu'Edith arpentait les étroites allées que d'étroites plates-bandes emplies de fleurs rustiques séparaient des carreaux où voisinaient les choux et les carottes, avec les épinards et les salades, pour venir s'asseoir ensuite sous une tonnelle que recouvraient imparfaitement les pampres d'une vigne à la sève épuisée, Mlles Chantérac, tout en revêtant leurs plus belles jupes de lainage broché, leurs collets ornés d'applications de jais et leurs capotes fleuries de pensées, se communiquaient leurs réflexions.

— Et elle dit qu'elle n'est pas jolie ! s'exclamait Françon, moi, je n'ai jamais connu de femme aussi charmante.

— Peut-être n'est-elle pas une beauté comme la défunte comtesse de Chantelouve !

— La comtesse de Chantelouve ! Tu cites une personne qui était remarquée même dans les plus grands bals de Paris ! Mais certes, je trouve notre demoiselle infiniment plus séduisante ! Quand elle rit en montrant ses petites dents si blanches, tandis que des fossettes se creusent dans ses joues fermes, telles des pommes d'api, elle est, comme on dit ici, à croquer !...

II

Toinette et Françon, en leur affection quasi-maternelle, devaient sans doute s'illusionner sur les avantages dont Edith de Salviac leur paraissait comblée.

Et, cependant, lorsque l'instant d'après, encadrée de ses deux sérieux mentors, la jeune fille suivit les voies étroites du vieux Sariat, et ensuite la fameuse Traverse, bien des regards admiratifs semblèrent confirmer l'opinion de Mlles Chantérac.

Peut-être aussi, sa robe de toile bleu pastel qui si bien moulait sa taille ronde, apparaissait-elle, près des jupes d'alpaga brodé, tel un petit pan de ciel azuré entre des nuages sombres ; et son visage rosé, aux yeux bleu gris, rieurs et bien frangés, à la bouche mutine d'un rouge de cerise fraîche, évoquait-il, près des visages fanés de Toinette et de Françon, la pensée d'un sourire du printemps, apparaissant entre deux brumes d'automne.

Pour l'instant, oubliant, grâce à sa gaieté naturelle, les tristesses de sa vie, Edith circulait à travers les ruelles moyenâgeuses, faisant halte avec un plaisir que lui valaient ses goûts innés d'artiste : ici, devant un pignon aigu ; là, devant une large porte, dominée par un étrange balcon de pierre ; là encore pour admirer une lucarne aux sculptures naïves.

— J'adore notre vieux Sarlat, il est rempli de vestiges du passé, s'écria Edith.

« Oh ! la belle vieille maison, continua-t-elle, en s'arrêtant devant un hôtel à la tour octogonale, sis à l'entrée d'une rue droite et montueuse, je ne l'avais jamais remarquée !

— Le château Chantelouve ! (1), dit Toinette, en s'inclinant d'un geste inconsciemment respectueux, le concierge l'ouvre parfois, mais, hélas ! M. le comte Emeric n'y vient plus !

— On le prétend fort malade. Il ne quitte jamais Chantelouve où M^e Deschemins pénètre seul.

— Avec le comte de Chantelouve, un grand nom du Sarladais s'éteindrait ; notre oncle, le chanoine, tu t'en souviens, Toinette, racontait souvent les hauts faits de cette illustre famille, une famille qui, de tout temps, a fait un bien énorme dans la région.

— Notre oncle était un savant ! Il aimait infiniment à parler des souvenirs d'autrefois et des vieux monuments.

— Mademoiselle veut faire une visite à la cathédrale ?

— Certainement ! ma bonne Françoise.

On remonta encore une rue étroite et tortueuse et, après avoir traversé la Cour des Chanoines, on pénétra dans la basilique.

Sous les hautes voûtes, les trois femmes prièrent un moment, puis, chacune des vieilles filles voulut faire admirer à Edith l'autel dont la décoration lui était confiée : Antoinette, celui de la Vierge ; Françoise, celui de Saint-Sacerdoce (2).

— Madame votre grand'mère avait une dévotion particulière à sainte Mondane et à son fils ; en souvenir, je viens chaque jour prier le bienheureux évêque à votre intention.

— Et que demandez-vous en ce moment à saint Sacerdoce, ma chère Françoise ?

(1) On appelle château à Sarlat tous les vieux hôtels.

(2) Sainte Mondane est née à Calviac, petit bourg situé sur les bords de la Dordogne, et elle est particulièrement honorée en ce coin du Sarladais ; elle avait épousé un notable de Bordeaux nommé Laban. Un enfant leur naquit ; on lui donna au baptême le nom de Sacerdoce ; élevé par l'évêque de Cahors, Sacerdoce restaura le monastère de Calviac ; il en fut abbé durant quelques années, ses vertus le désignèrent aux suffrages du clergé de Limoges qui le choisit pour évêque ; sentant sa fin approcher, Sacerdoce tenta de regagner son pays natal, mais il mourut en chemin. Il avait eu le don des miracles. Ensevelis à Calviac, ses restes furent transportés ensuite dans la cathédrale de Sarlat.

Laban et sainte Mondane vendirent leurs biens et les distribuèrent aux pauvres. Sainte Mondane se retirait souvent pour prier dans une forêt située sur l'autre rive de la Dordogne ; on a construit en cet endroit une église en l'honneur de la sainte ; à côté, est une fontaine miraculeuse qui a la vertu de guérir les maladies et la...

— Je le supplie de vous envoyer un bon mari!

Un sourire laissait de nouveau apercevoir les dents menues et blanches d'Edith, quand elle s'attarda un instant pour admirer les sculptures du portail.

Là, au-dessous du curieux clocher à lanternon, s'abritent les statues frustes et primitives du comte Bernard et de sa femme qui, au XII^e siècle, fondèrent l'abbaye de Sarlat, et aussi la statue de l'abbé Odon, premier prieur du monastère.

— Je savais que sainte Mondane guérissait les aveugles, j'ignorais que son fils protégeât particulièrement les jeunes filles en quête d'un époux, reprit Edith, tout en jetant au passage un regard vers le pignon dentelé de la maison renaissance, dans laquelle naquit Etienne de la Boétie.

« Mais... au fait, la protection de saint Sacerdoce n'est peut-être pas étrangère... »

— Il y a un projet ? demandèrent les deux sœurs, vivement intéressées.

— Rien de décidé... seulement, on voit souvent Arnaud de Saint-Junien à Salviac. Et grand-père affirme que je suis pour quelque chose dans ces fréquentes visites.

— Il n'est pas mal, le baron de Saint-Junien, et d'une très ancienne famille, répliqua Françoise, sans enthousiasme.

— Je ne voudrais pas manquer à la charité, mais... la baronne de Saint-Junien est simplement la fille des Ceyrol, les marchands de kaolin des Eyzies.

— Et c'est une très vaniteuse personne qui a fort mal élevé son fils; on les prétend presque ruinés.

— Allons! Je le vois, mes bonnes amies, vous allez chercher querelle au premier candidat de saint Sacerdoce.

— Nous sommes si désireuses de vous voir rencontrer un mari accompli, mademoiselle Edith! Cela nous rend exigeantes. Car... enfin... Françon, nous ne savons rien de positivement mauvais sur ce jeune homme.

— Rien de bon non plus, ma sœur, si ce n'est que le baron est l'un des héritiers naturels du comte de Chantelouve.

— Ce pauvre comte! Je n'aime pas à entendre escompter ainsi sa mort. Quant à la fortune, je suis très peu intéressée!

— D'autres peuvent l'être, mon trésor. Et les cent cinquante mille francs d'espèces sonnantes qui vous viennent de votre grand-mère et de votre mère sont une belle dot... surtout lorsqu'on possède tout le reste! Moi, continua Françoise, je préfère-

rais vous voir épouser M. Georges Deschemins; c'est un gentil garçon, si religieux, si travailleur! Il est entré à Saint-Cyr à dix-huit ans.

— J'aime beaucoup Georges; il a été mon compagnon de jeux, mais jamais je n'ai songé à l'épouser.

— Lui y songe pour deux! Il parle de vous avec un enthousiasme!

— M. Deschemins n'est pas noble, Françon; notre oncle, le chanoine, eût crié à la mésalliance.

— Peut-être M. le chanoine avait-il des idées rétrogrades; les Deschemins sont d'ancienne bourgeoisie, et, ma chère Toinette, ne vous en déplaise, les de Salviac ne furent point autre chose que des hobereaux campagnards, descendants de bons troubadours.

— Des hobereaux qui remontent loin, mademoiselle Edith, car, en 1430, Huguette de Salviac épousa un comte de Chantelouve!

— Ainsi que le chanta Giraud de Salviac, le dernier « trobador »! Je sais cela, Toinette, mais je sais aussi que cette union fut, pour Bégon de Chantelouve, une mésalliance dont gémit encore M^e Deschemins.

— Néanmoins, Huguette de Salviac entra à Chantelouve par la grande porte... et en un temps où on était sévère pour les quartiers de noblesse. Puis, mademoiselle Edith, madame votre mère était une de Grolejac, votre grand'mère une Puyguilhem, dont la famille était alliée avec celle de la Boétie, affirma avec orgueil Antoinette qui, à outrer parler son oncle, le chanoine, était devenue très au fait des généalogies sarladaises!

Edith eut un sourire amusé.

— Toinette connaît mieux que moi nos alliances, dit-elle; puis elle ajouta, après avoir consulté sa montre :

« Il faut nous hâter, M. Deschemins compte repartir à cinq heures et je ne voudrais pas le faire attendre.

— Partir, « sans rien prendre ». Sans finir les macarons!

— Je n'ai point un estomac d'autruche, ma bonne Françon. Je ne goûte jamais deux fois. Et Dieu sait si on m'offre, à Salviac, les bonnes choses dont vous m'avez régalarée!...

Bientôt, devant l'hôtel de la Madeleine, la jeune fille retrouva Mme Deschemins, une femme au visage encore agréable, mais d'un embonpoint légèrement envahissant.

Très aimable et un peu bavarde, elle accueillit Mlles Chantérac avec force sourires; et, laissant

Edith avec Toinette, entraîna Françon à l'écart, afin de lui confier les nouveaux méfaits de Mme de Salviac.

— Si ce n'était à cause de cette pauvre petite Edith, ma bonne Françoise, je serais brouillée depuis longtemps avec cette mauvaise femme.

Les confidences de Mme Deschemins furent interrompues par l'arrivée de son mari, un homme grand et maigre, dont le visage, couleur de vieil ivoire, s'encadrait de favoris blancs, et dont toute la personne exhalait un parfum de parchemins moisis.

— Hé bien, ma bonne amie, et vous, mademoiselle Edith, êtes-vous prêtes à partir? demanda-t-il lorsque à la victoria, un peu démodée, un vieux domestique à la physionomie paisible eut attelé une jument blanche, d'un aspect non moins paisible.

Puis, de l'air grave et compassé qu'il apportait dans l'exercice de son ministère, le notaire invita les voyageuses à s'installer.

— Mademoiselle Edith! Veuillez vous mettre à côté de Mme Deschemins.

— Jamais je n'y consentirai, monsieur!

— Il le faut, cependant! Je serai là admirablement, ajouta-t-il en s'asseyant sur le strapontin, malgré les protestations d'Edith.

« Oui, je suis là supérieurement, ajouta le notaire qui, dans la conversation, employait beaucoup les adverbes pour abréger les réponses, hors les cas où il lui était permis de parler des Chantelouve.

Aussi, au début du voyage, ponctua-t-il à peine de quelques évidemment, parfaitement ou justement, la conversation animée de sa femme et d'Edith.

L'admiration enthousiaste de la jeune fille à la vue des tours élancées de Paluet, et en présence de la vaste plaine de la Dordogne qui, au sortir du paysage sévère environnant Sarlat, paraît si riante, ne troubla point l'impassibilité de M. Deschemins.

Soudain, sur le plus élevé des mamelons encerclant la vallée de leurs sommets, arrondis par le moutonnement des chênes verts et des charmes, pointèrent des toits aigus.

— Chantelouve! dit Edith.

A ce mot magique, le notaire redressa son buste osseux; sous les lunettes à branches d'or, une lueur émue passa dans les yeux froids; les lèvres minces et serrées essayèrent de sourire, tandis que M^e Deschemins considérait, avec la tendresse et la ferveur d'un dévot devant un sanctuaire révérend, les tourelles élégantes, les pignons élancés qui, de si haut, serti-

de la verdure sombre des épicéas et des yeuses, dominant la plaine féconde et le fleuve majestueux.

— Chantelouve! répéta-t-il d'une voix ardente. Combien il est bien posé! Combien il est imposant! Combien il est beau! Ainsi baigné des rayons du soleil, ainsi entouré de pourpre, il est le roi du pays! Et, tout à l'heure, quand la lune grandira fantastiquement ses tours, il sera le château des légendes.

— Les légendes; il en est de nombreuses au sujet de Chantelouve. Les esprits, d'après les paysans, fréquentent le vieux nid d'aigle.

— L'ancienneté de la place forte, son aspect romantique l'entourent évidemment d'une atmosphère de mystère.

« Bien des drames, au cours des siècles, se sont déroulés là-haut. Chacun semble avoir laissé traîner son ombre sur les vieilles pierres.

« Chantelouve!... Dès l'aurore du XII^e siècle, il fut habité par les descendants de ce comte Pépin qui, ayant miraculeusement échappé à la mort, reconstruisit le berceau de ses ancêtres saccagé par leurs ennemis.

« Depuis, la fortune des Chantelouve a résisté à toutes les tourmentes!

— Grâce au dévouement des vôtres, n'est-ce pas, monsieur?

— En partie, oui, car, je suis fier de le reconnaître, depuis le règne du bon roi Henri IV, époque à laquelle un Deschemins, notaire royal, s'installa à Salviac, les nôtres n'ont pas marchandé leur dévouement aux Chantelouve.

« Mais, hélas! Si le nom, si la fortune des Chantelouve demeurent debout... la race se meurt!

Un frémissement de douleur brisa la voix de l'homme de loi.

— Il est donc bien malade, le comte Emeric?

— Très malade, mademoiselle, malade sans espoir, je le crains. Il y a déjà quatre ans et demi que, frappé par le diagnostic de l'un des princes de la science, diagnostic qu'il surprit malheureusement en usant d'une ruse, le comte Emeric, en dépit des affirmations contraires de notre bon docteur Durieux, se juge absolument perdu.

« Alors, par haine des héritiers avides, par crainte de la pitié des indifférents, il a refermé sur lui les portes de sa forteresse. Nul ne pénètre à Chantelouve, hormis votre serviteur.

— Quel malheur à tous égards!...

« Et moi qui désire tant revoir le château où je suis allée, autrefois, rendre visite au comte! Il faut

donc renoncer à mon rêve; on parle d'un concierge incorruptible, de chiens féroces, de loups dévorants... mais, une idée me vient; un jour, je me dissimulerai sous la capote du tilbury de M. Deschemins, et j'entrerai à Chantelouve en contrebande!

— La chose me paraît difficile, mademoiselle. M. de Chantelouve a la coquetterie de ne pas vouloir se montrer dans l'état où il est, et cela d'avantage, je le suppose, à l'endroit d'une jolie femme.

« Sur la maladie organique, l'hypocondrie, la neurasthénie, pour parler le langage du jour, est venue se greffer. D'après le docteur Durieux, le moral serait plus atteint que le physique, mais, à la longue, l'issue fatale arrivera. A chacune de mes visites, je constate une aggravation du mal.

« Quelle tristesse! Penser qu'une maison, dont les bienfaits et l'influence rayonnaient alentour depuis des siècles, va disparaître! Voir le dernier des Chantelouve décliner ainsi! Le comte Emeric, lui si beau!

— Ton enthousiasme t'aveugle, Alcide, le comte Emeric, à proprement parler, n'était pas beau; il avait le front trop découvert, le nez trop busqué, le visage trop anguleux, mais, jamais, je le reconnais, personne ne posséda une plus riche taille et une semblable distinction.

— Quelle allure! Quel regard! Tu en conviens, Emilie!

— A mes yeux d'enfant, s'écria Edith, le comte Emeric personnifiait la beauté masculine sous son aspect le plus séduisant. Je n'imaginai pas autrement les rois! Et cependant, chose étrange, ce grand seigneur ne m'intimidait point; je me souviens de ma joie, lorsque, toute petite fille, il m'enlevait dans ses bras, pour m'embrasser, après m'avoir offert des sacs de bonbons, de jolis sacs de satin que, précieusement, j'ai conservés.

Comme M^e Deschemins, un pli sombre au front, retombait dans le mutisme, ses compagnes imitèrent son silence.

Le notaire et la jeune fille, les yeux rivés aux tourelles de Chantelouve, toutes noires maintenant sur le ciel où le soleil venait de s'éteindre, à l'unisson, songeaient tristement.

Edith, avec une grande pitié au cœur, ne pouvait détacher sa pensée de ce comte Emeric, qui se montrait pitoyable à l'enfant abandonnée. Et, à l'évocation de ce fier seigneur, atteint en pleine force, qui agonisait seul, désespéré, en refusant toute consolation humaine, et, chose plus grave, en

repoussant les secours de la religion, la jeune fille, à son grand étonnement, sentait des larmes monter à ses yeux.

Quant à Mme Deschemins, bercée par le mouvement de la voiture, elle sommeillait.

Et, en sa somnolence, la bonne dame poursuivait un rêve qui aurait pu se traduire ainsi :

« Quels superbes honoraires vaudrait, à son mari, l'ouverture du testament de M. le comte de Chantelouve !... »

III

Il était tard, quand les voyageurs descendirent de voiture devant la villa qui, à mi-chemin entre le bourg de Salviac et la halte du chemin de fer, montre, derrière une grille dorée, ses murs blancs et les massifs de son jardin anglais.

— Vous allez nous rester à dîner, ma petite Edith, proposa Mme Deschemins.

— Mme de Salviac serait mécontente.

— De toute façon, soyez-en certaine, elle trouvera, en vous revoyant, un motif à vous gronder; mieux vaut alors retarder le plus possible ce moment.

La jeune fille se laissa facilement convaincre; elle aimait cet intérieur paisible où tout le monde l'accueillait bien, depuis le grave notaire jusqu'à Henriette, la femme d'Edouard, le fils aîné et futur successeur de M. Deschemins, sans parler de Jean, un beau bébé d'onze mois qui, déjà, lui tendait ses bras potelés.

Dans la salle à manger aux rideaux de tapisserie, aux meubles de noyer reluisants et aux lourdes pièces d'argenterie qui, pour la plupart, étaient des dons des Chantelouve, on soupa joyeusement.

Edith, nature vaillante et enjouée, semblait avoir hérité de toute la gaité légendaire des Salviac, une gaité qui rappelait la devise de leurs armes, celles des ancêtres troubadours: *Quocumque Cano* (partout je chante).

Aussi, chassant les pensées attristantes, elle conta drôlement les menues histoires du bourg, les différends de Mme de Salviac avec ses fournisseurs et ses domestiques; puis elle causa musique avec Edouard, et toilette avec sa femme; mais, vers la fin du repas, ayant remarqué le silence du notaire, qui, absorbé, ne plaçait même plus ses adverbés favoris, elle dirigea la conversation vers le sujet qui, toujours, était, pour les lèvres de M. Deschemins, le Sésame ouvre-toi : les exploits des Chantelouve.

Pour la vingtième fois, elle écouta d'un air inté-

ressé, qui ne paraissait point joué, les récits légendaires.

— C'était en 1102, commença le vieillard, le comte Bégon de Sarlat venait d'être tué par le seigneur de Mataguerre; son château avait été rasé et la garnison passée au fil de l'épée.

« Mataguerre se reposa : la famille de son ennemi était anéantie.

« Mais deux serviteurs dévoués avaient sauvé Pépin, le plus jeune fils du malheureux comte.

« Cet enfant, âgé de quelques mois seulement, fut emporté dans les bois sauvages qui s'étendaient sur les confins actuels du Lot et de la Dordogne.

« Les sauveurs ne savaient à quel parti se résoudre : le frère héritier de Bégon se voyait menacé de mourir de faim.

« La nécessité rendit ces hommes ingénieux ; ayant capturé une louve, ils la muselèrent et parvinrent à lui faire allaiter Pépin.

« La bête féroce s'attacha si fort à son nourrisson que, par la suite, elle le suivit comme un chien.

« Parvenu à l'âge d'homme, le comte reconquit son patrimoine ; toujours suivi de son étrange nourrice dont les cris sauvages sonnèrent pour lui la victoire, il se vengea terriblement de ses ennemis.

« Rentré en possession de ses biens, il rebâtit son château et, à son ancien blason, il substitua celui-ci : d'or à la louve de gueules, avec cette devise : *Time me mordentem* (crains ma morsure), puis, à son nom patronymique, il ajouta celui de Chantelouve.

— Tous les Chantelouve ont eu, depuis lors, des dents légèrement aiguës et singulièrement blanches ; c'est là un héritage de leur farouche nourrice, fit observer Edouard.

— Et, continua M. Deschemins, par respect pour la volonté formellement exprimée du comte Pépin, on a toujours élevé, dans les communs du château, un ou deux couples de loups, issus, affirme la tradition, de la louve légendaire.

— Ils sont un peu effrayants, vos Chantelouve, mon père, s'exclama Henriette, une mignonne et très jeune femme, en esquissant un frisson.

— Jamais ils ne furent terribles que pour leurs ennemis, reprit le notaire d'un ton sec, où l'irritation perçait devant cette raillerie légère ; leur fidélité à leurs alliés, leur bonté pour leurs vassaux et leurs serviteurs sont connues ; leur générosité est proverbiale !

« Que de faits viennent à l'appui de mes affirmations !

« Le comte Bégon tailla un fief dans ses terres pour récompenser les enfants de ses sauveurs. Le nom même de ce fief, qui, aujourd'hui, est le nom d'un village, rappelle son origine.

— Le village d'Aydouna, n'est-ce pas ? Alcide.

— Certainement, Aydouna signifie : J'ai donné.

« Au reste, les bienfaits des Chantelouve, à Salviac et à Sainte-Mondane, en particulier, ne se comptent plus, dans le présent et dans le passé... Car jamais, contrairement à la généralité de leurs semblables, les Chantelouve n'abandonnèrent leur province.

« Mieux que d'autres, cependant, ils eussent pu briller à Versailles ! Dédaigneux des faveurs royales, ils fournirent constamment des soldats à la patrie, bien rarement des courtisans aux rois.

« Et cette conduite explique comment la situation prépondérante des Chantelouve s'est, exceptionnellement, maintenue. Ils sont, vraiment, les bons génies, l'âme de notre petit coin de terre.

« Au reste, je vais chercher bien loin des exemples de la bonté, de la générosité de nos seigneurs : la large aisance dont nous jouissons est leur œuvre ; j'espère que mes fils et mon petit-fils ne l'oublieront pas ?

Edith s'était levée.

— Je m'attarde, dit-elle, à écouter les belles histoires de M. Deschemins, et le temps passe !

— Mes histoires doivent avoir pour vous un intérêt particulier, ma chère enfant, puisqu'un de Chantelouve, un comte Bégon, épousa au xv^e siècle l'une de vos grand'tantes, donnant ainsi à vos passereaux — les Salviac portent d'azur aux trois passereaux d'argent, volant deux et un — l'honneur de chanter près de la louve !

— Avec beaucoup d'honneur, monsieur, cette alliance nous valut la chanson qu'elle inspira à Giraud mon ancêtre, à ce bon Giraud qui fut, si je ne me trompe, le dernier des troubadours du pays sarladais.

Puis, avec des sourires et des remerciements, Edith prit congé du notaire et de sa femme pour se diriger vers le bourg, escortée par Edouard et Henriette.

Quand ils eurent marché pendant quelques centaines de mètres, ils longèrent un enclos planté de grands arbres.

— Entrons-nous par la petite porte ? demanda le futur notaire.

— Elle est certainement fermée à verrous, Mme de Salviac est si peureuse !

— Elle n'a pas la conscience tranquille, répondit Henriette. Comment n'aurait-elle pas des remords de sa façon d'agir à votre endroit? Quand donc le petit oiseau échappera-t-il aux griffes de cette mauvaise pie-grièche?

— L'heure de l'émancipation sonnera bientôt pour le bonheur.

— Je ne voudrais pas tomber de Charybde en Scylla! Et je suis si abandonnée! Comment bien choisir!

— Il faudra mépriser les conseils de la vanité, Edith, et surtout vous méfier des gentilshommes oisifs!

Edith, troublée, ne répondit pas; mais, si la nuit n'eût pas été sombre, Edouard aurait vu combien les joues de la jeune fille s'étaient empourprées.

On arrivait d'ailleurs à la petite place plantée d'ormeaux qui occupe le centre du minuscule bourg de Salviac. En face de l'église, entourée d'un jardin, on apercevait, se profilant vaguement, derrière une grille, la demeure des Salviac, une vaste maison carrée, flanquée d'une grosse tour qu'on nommait la maison des Troubadours.

Edith agita la sonnette.

Deux silhouettes menues se glissèrent le long de l'allée que bordaient des caisses d'orangers et de lauriers-roses.

— Enfin, te voilà, mon Edith, dit la voix légèrement enrrouée de Laurence, tandis que le portail roulait sur ses gonds.

Mme de Salviac, de son ton le plus doux, répondait aux salutations d'Edouard et de sa femme, s'informant de la santé de M. et de Mme Deschemins et de celle du gentil baby.

Mais à peine le jeune couple se fut-il éloigné, qu'elle rejeta tout artifice de langage.

— Nous t'avions attendue pour le dîner, dit-elle d'un ton âpre. Pourquoi ne pas nous faire prévenir au moins!

— Ne m'aviez-vous point formellement affirmé ce matin que le repas ne serait pas retardé d'une minute pour moi?

— Ce n'est point là une raison. Au reste, il me déplaît de te voir accepter les invitations de ces Deschemins; il me déplaît de leur avoir des obligations.

— Ne vous tourmentez pas de cela, madame; pour m'avoir retenue à dîner, mes amis de la Villa ne vous demanderont nulle reconnaissance.

— Oh! certainement, je connais les sentiments du tabellion et de sa famille à mon endroit, et je

connais aussi ton insubordination et ton peu de déférence.

— Maman, supplia Laurence, Edith est fatiguée, ne la grondez pas, laissez-la plutôt se débarrasser de ses paquets, elle a fait tant d'achats pour nous.

— Suivant ta coutume, tu prends le parti de cette belle demoiselle ! Sois-en certaine, cependant, elle ne te pardonne point d'être ma fille et de lui avoir pris une part de la fortune qu'on prête aux Salviac...

* Enfin, heureusement, mon père est là... Son héritage — qui, lui, n'est pas fictif — rétablira aisément l'égalité entre vous, cria Mme de Salviac qui, malgré son langage volontiers étudié, conservait, dans l'intimité, des façons de s'exprimer peu aristocratiques, voire même peu délicates.

Tandis qu'elle parlait, Edith songeait aux sommes importantes extorquées, disait-on, à son grand-père, par l'intrigante parvenue ; une réponse cinglante monta à ses lèvres, mais la main de Laurence frêmit sur son bras, et, sans répondre, elle entraîna sa jeune tante ; puis, la laissant déballer les emplettes de la journée, elle pénétra seule dans un petit salon tendu de cretonnes claires.

Au fond d'une bergère était affalé un homme dont la taille avait dû être moyenne, mais que les ans avaient tassé, ratatiné, ridé ; son regard hésitant, apeuré, avait quelque chose de celui d'un animal traqué.

— Bonjour, grand-père !

L'ombre falote tressaillit ; avec une expression anxieuse, M. de Salviac contempla sa petite-fille.

— As-tu réfléchi à ma proposition ? interrogea-t-il.

— Arnaud de Saint-Junien a-t-il demandé ma main ?

— Il attend ton autorisation pour faire une demande officielle.

— Est-ce un parti sérieux ?

— Arnaud est gentil ; il est de bonne maison, allié et héritier du comte de Chantelouve ! Au reste, il faut que tu te maries... Il le faut, m'entends-tu ?...

Une angoisse contractait le visage de momie et, avec crainte, le vieillard regardait la porte.

— Arnaud est un oisif, sa mère une vaniteuse parvenue ; on les dit ruinés ; je serais plus heureuse avec Georges Deschemins.

— Oui, je sais, Mme Deschemins m'a fait une allusion transparente au sujet de son fils... mais ta tante de Grolejac crierait à la mésalliance, elle est, comme l'était ta mère, imbue de préjugés... puis, surtout, Georges est trop jeune, il n'a pas vingt-

trois ans ; il faudrait attendre... il faudrait de longues fiançailles... Et je veux te marier. En grâce, Edith, en grâce, décide-toi !

— La nuit porte conseil, dit-on, je vais réfléchir et demain je vous donnerai une réponse.

— Soit, mais pas plus tard... car la mort me guette... je ne puis te laisser ici.

La voix chevrotante révélait une grande terreur. Son effroi gagnait la vaillante Edith.

Que pouvait redouter à ce point son grand-père ? pensait-elle, en traversant le vestibule où retentissait le soprano aigu de Mme de Salviac, critiquant âprement les achats de la jeune fille.

Penchée sur la rampe, Edith regardait la petite femme ; la fleur de jeunesse passée, il ne restait, à Pauline Soufflet, aucun vestige de beauté : la taille, pourtant demeurée svelte, était plate et sans distinction ; le visage, aux yeux verdâtres, à l'expression sournoise et dure, était couperosé.

« Quel regard inquiétant, quels yeux de chat, » murmura Edith en ouvrant la porte de la petite chambre qu'elle occupait au second étage de la tour, à côté des mansardes où couchaient les servantes.

La pièce exigüe et froide où l'avait reléguée Mme de Salviac plaisait au reste à la jeune fille.

Des étoffes algériennes, rapportées d'Afrique par son père, se drapent au chevet du lit et encadrent la porte et la fenêtre en ogive.

Une guitare, qui fut celle de sa grand'mère, une viole d'amour, ayant appartenu, disait-on, à Giraud, le dernier « troubador », sont, avec quelques aquarelles, appendues aux murs couleur d'azur.

Devant la table ripolinée, sur laquelle Edith a peint un bouquet d'iris et de masses d'eau, se range un vieux fauteuil dont elle a patiemment réparé la tapisserie.

En des cornets de cristal, des fleurs s'épanouissent devant les photographies des parents disparus, et des coussins de mousseline brodée, débris d'une robe de bal de quelque aieule, garnissent les chaises et le modeste prie-Dieu.

Ce prie-Dieu, la jeune fille l'a placé, avec son chevalet et sa table à ouvrage, dans la profonde embrasure de la fenêtre où des barreaux de fer tiennent lieu de volets.

Là, elle aime à prier et à travailler, car elle voit l'église, une église romane, d'aspect vétuste avec sa tour de défense, et, grâce à une trouée entre les ormeaux de la place, elle aperçoit un coude de la Dordogne, quelques lambeaux de prairies, et, tout

en haut, à moitié chemin du ciel, semble-t-il, les yeuses, les épicéas et les tours de Chantelouve.

Pour l'instant, avec des mouvements prestes, Edith range, dans l'un des tiroirs de la commode ventrue et quelque peu vermoulue, ses gants, sa voilette et son sac, puis, ayant échangé sa robe contre un peignoir blanc à fleurettes bleues, — car elle adorait le bleu, — elle rendit la liberté à ses cheveux dont les ondes frisottantes recouvrirent son buste d'un manteau d'or, et, ayant éteint sa lampe, elle vint s'agenouiller sur le prie-Dieu.

Le regard levé vers le ciel piqué d'étoiles, la jeune fille commençait sa prière, lorsque la porte s'ouvrit doucement.

Pâle et blonde comme la lune qui la baignait de ses rayons, Laurence se montra, frêle apparition rendue à la réalité, quand Edith eut réallumé sa lampe.

Alors, la jeune tante apparut, un plateau à la main; sur ce plateau elle avait, fort prosaïquement, posé une tasse, une appétissante tranche de gâteau mousseline, et une petite théière.

— Comme tu me gâtes!

— Hélas! je ne puis guère te gâter! Je voudrais tant cependant pouvoir te rendre heureuse!

Les yeux de la jeune fille, des yeux clairs et timides comme ceux de M. de Salviac, se brouillaient de larmes.

— Maman t'a encore fait de la peine, reprit-elle, tandis qu'Edith, avec de jolies mines de chatte gourmande, grignotait le gâteau en le déclarant exquis.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, tu sais que je suis philosophe; tu m'aimes bien, cela me console des méchancetés de ta mère, méchancetés auxquelles je t'avoue être peu sensible; la chose serait autre si j'avais de l'affection pour elle. Les mauvais procédés des indifférents m'atteignent si légèrement!...

« Mais pourquoi es-tu triste, toi, ma Laurencette? »

Et, d'un air où il y avait de la tendresse et une nuance de protection, Edith regardait sa jeune tante.

Invraisemblablement fluette, celle-ci avait, avec son visage aux traits fins et ses cheveux d'un blond très cendré, un ensemble immatériel.

— Tu as près de moi l'air d'une figurine de Saxe, reprit Edith en jetant un coup d'œil sur la glace verdie qui reflétait leurs images.

— J'ai l'air de la pauvre petite rose d'un vieux rosier blanc, bien épuisé, à côté de la plus fraîche et de la plus belle des roses!

— Veux-tu te taire, tu es beaucoup plus jolie que moi !

— Peut-être mes traits sont-ils réguliers, mais je suis sans éclat, sans fraîcheur ; tout est mesquin, étioilé en moi. On dirait que la nature m'a parcimonieusement mesuré l'étoffe ; pour une seule chose, elle se montra généreuse, trop généreuse. Regarde !

Et Laurence avança son pied qui, comparé à celui d'Edith, si mince et si cambré, apparaissait large et plat.

— Et, autre dérision, le rose qui manque à mes joues s'est répandu sur mes mains.

— Cela passera, c'est un défaut de jeunesse.

— Et ma voix rauque, est-elle aussi un défaut de jeunesse ?

— Certainement, mignonne, tes dix-huit ans arrangeront tout cela.

« Mais ces sottes pensées t'attristeraient-elles vraiment ? Ou as-tu quelque chose sur le cœur ? »

Laurence allait répondre, lorsque, au premier étage, un remue-ménage se fit entendre.

— Maman fait sa visite domiciliaire, sa ronde de nuit plutôt, elle se fâcherait encore si elle me trouvait ici !

« Et sa colère retomberait sur toi ! Demain je te dirai mon secret.

— Tu as un secret et tu ne me l'as pas confié ?

— Hier, je doutais encore... aujourd'hui seulement j'ai compris...

Le cliquetis des trousseaux de clefs dont ne se séparait jamais Mme de Salviac se rapprochait.

Munie de sa lanterne sourde, elle allait inspecter les greniers.

— Je me sauve !

Après un rapide baiser, Laurence disparut, et bien vite. Edith poussa le verrou de la porte à judas, souffla sa lampe, puis elle vint s'accouder à la fenêtre.

« Le secret de Laurence se rattacherait-il aux inquiétudes de grand-père ? murmura-t-elle. Que craignent-ils pour moi ? »

Le cliquetis des clés se faisait de nouveau entendre.

Le pas de Pauline Soufflet se rapprochait, un pas lourd comme celui d'un homme.

Le pas s'arrêta.

« Elle voudrait inspecter ma chambre à travers le judas, mais il est fermé intérieurement ; ses yeux de chat ne sauraient me découvrir ici ; s'ils y voient la nuit, ils ne percent pas les murailles, je suppose ! Et les verrous sont solides. »

Malgré sa vaillance, Edith eut un frisson.

« Combien je suis seule, abandonnée !... Et cette femme est capable de tout... elle me hait... elle convoite ma fortune ! Mon Dieu, prenez-moi en garde... car je n'ai personne... personne pour me défendre !... »

La silhouette élégante d'Arnaud de Saint-Junien se profila devant elle.

« En l'acceptant, j'échapperai à Mme de Salviac... je fuirai une existence odieuse... »

« D'ailleurs, il est charmant, mon prétendant. Georges aussi est gentil, mais quelle lutte ne faudrait-il pas soutenir ; puis, je devrais attendre... »

« J'ai rêvé d'un mari grave et sérieux ; j'ai rêvé d'aimer mon mari. Et je n'aime ni Arnaud... ni même Georges, je crois. »

« Puisque je ne puis épouser mon idéal, acceptons celui que me désigne grand-père, je comblerai ses derniers vœux. »

Et, comme un poltron qui se raconte des histoires pour relever son courage, Edith s'énuméra les avantages et les qualités du baron de Saint-Junien ; elle compara la vie ouatée qu'il lui ferait probablement à celle qu'elle avait menée durant sa lamentable enfance... durant sa jeunesse.

« Certainement, dit-elle tout haut, afin de s'affirmer à elle-même le bien fondé de ses espérances, l'existence près d'Arnaud me paraîtrait douce : il m'arracherait au danger... Il est beau et séduisant... Je l'aimerais ! »

En l'âme de la jeune fille quelque chose protesta. Le froid du barreau de fer auquel s'appuyait son front semblait lui gagner le cœur.

Ses yeux, perdus dans les lointains bleuâtres, se fixèrent sur une tremblotante petite lueur.

Une étoile peut-être ?... Non, cette lueur qui étincelle au-dessus des bois d'yeuses, s'accroche aux murs de Chantelouve, c'est... la veilleuse du comte Emeric, Edith la connaît bien.

« Lui aussi est seul, pense-t-elle, abandonné, et il souffre. Oh ! que ne puis-je le consoler, me dévouer à lui ! »

Abaissant ses paupières, afin de mieux poursuivre un rêve, Edith songe.

Elle revoit M. de Chantelouve, tel qu'il lui apparut lors de leur dernière rencontre.

Il sortait à cheval du jardin de M. Deschemins, au moment où elle arrivait avec Laurence.

Devant la grille dorée, il avait sauté à terre, il avait salué les jeunes filles, elles presque des enfants, avec autant de respect apparent qu'il eût salué des princesses.

Combien il avait fière allure, combien ses yeux sombres, aux paupières bistrées, au regard profond, éclairaient bien son visage au teint mat.

Et quand dans un sourire, singulièrement doux, les « dents de loup » avaient tracé un éclair sous la moustache brune, Edith avait trouvé irrésistible le comte Emeric.

Et ce grand seigneur témoignait de la sympathie à la petite abandonnée ; pour elle, il adoucissait sa voix, cela était certain, et il semblait encore à la jeune fille sentir l'affectueuse pression des doigts de M. de Chantelouve lorsqu'il lui serrait la main.

Cette pitié qu'elle avait inspirée jadis à l'homme comblé de tous les dons de la fortune et de l'intelligence, Edith la rendait avec usure au malheureux terrassé par la maladie, à l'égaré surtout qui n'avait pas le bonheur d'être soumis sous la main de Dieu.

Tout à coup, la jeune fille releva la tête.

Dans le silence de la nuit, des hurlements se faisaient entendre, rauques et lugubres.

« Les cris de la louve emplissent encore la vallée, murmure-t-elle ; jadis, ils chantaient les victoires, aujourd'hui, ils accompagnent sans doute les gémissements de douleur du maître. »

Attristée plus encore à la pensée de l'isolement et des souffrances du prisonnier de Chantelouve que par ses propres angoisses, Edith gagna son étroit lit de fer.

« Je ne puis épouser mon idéal, répétait-elle, à demi endormie, demain... puisqu'il le faut, j'accéderai au désir de grand-père et je deviendrai baronne de Saint-Junien. »

IV

Dès cinq heures, Edith est éveillée le lendemain. Elle a négligé d'abaisser les rideaux de la fenêtre et le soleil entre à flots dans sa chambrette.

Un moment elle songe mais le rêve ne convient pas longtemps à sa nature active.

Six heures sonnent à l'horloge de l'église, quand, ses cheveux dorés encore réunis en tresse et vêtue d'un souple peignoir de mousseline, Edith descend sans bruit au premier étage et se glisse dans une pièce élégante, où, grâce aux persiennes closes, règne une demi-obscurité.

Sur un lit laqué tout blanc, à l'ombre de rideaux de guipure, Laurence est étendue.

Il y eut un tendre échange de baisers, puis la jeune fille s'assit sur la couverture de soie.

— J'ai rêvé de ton secret, tantinette ; et, au lieu de chercher à le deviner, je suis venue te demander de me confier ce fameux secret.

La si jeune tante, dont le visage, ainsi perdu au creux de l'oreiller brodé, paraissait celui d'une enfant, eut un peu de rose à ses joues pâles.

— Mon secret ! Il est difficile de te le dire, et cependant, il tient en deux mots !

— Deux mots ! J'y suis. Tu aimes quelqu'un ! Mais comment as-tu découvert cela ? Serait-ce le coup de foudre ?

— Hier... je suis allée à l'église...

— Aller à l'église !... Tout chemin mène à Rome, mais je ne vois pas trop...

— Je suis allée à l'église après une apparition...

— Une apparition !... Aurais-tu des visions ?

— Une apparition très humaine... C'est M. de Saint-Junien qui est venu ! Je suis donc allée à l'église et, là, seule devant Dieu, j'ai interrogé mon cœur.

— Et ton cœur t'a répondu qu'il s'était donné au bel Arnaud. L'éclosion a été bien soudaine.

— Non, cet amour existait en moi, à mon insu, à l'état latent depuis des mois.

« Seulement, je n'ai ni ta spontanéité, ni tes élans. Je doute de moi et des autres ; j'ai la compréhension lente.

« Puis, un beau jour, comme si un voile se déchirait, ces troubles, ces inquiétudes prennent un sens précis, j'y vois subitement clair.

« Sans doute, mon cœur est-il bâti comme mon esprit. Tu te souviens de la lenteur de mes études... il semblait que je ne comprenais pas, que je ne retenais pas, puis un beau jour, en peu de temps, j'étais éclairée, je savais... je savais pour toujours !...

« C'est très dangereux ! Car si je m'étais rendu compte de mon état d'âme, j'aurais pu lutter.

— Et si tu n'oublies pas plus en amour qu'en histoire, il aurait été important de bien choisir !...

— Crois-tu qu'on choisisse jamais en amour, Edith ?...

— Je ne suis pas très experte en la matière, ma pauvre petite.

— Alors tu n'aimes pas Arnaud ? s'écria Laurence.

Les yeux fixés sur les larges raies moirées de la tapisserie blanche, puis sur les volubilis roses qui lui servaient de frise, Edith demeura un instant silencieuse.

Elle n'aimait pas le baron, c'était certain, mais, en apprenant le secret de Laurence, elle éprouvait

— non sans étonnement — un brisement, une déception. Sans doute regrettait-elle la délivrance qu'elle avait entrevue et le mirage qu'avait fait briller, devant son imagination, un inconnu où elle avait espéré glaner un peu de bonheur.

Très bas, Laurence reprenait, la voix tremblante :

— Le voile se déchire aussi devant tes yeux. En craignant de perdre Arnaud, tu devines qu'il t'était cher !

Edith regarda l'enfant si pâle, avec sa figure menue, douloureusement contractée.

Et, de nouveau, elle eut pitié.

— Je n'aime point Arnaud, ma chérie.

— Tu aimes Georges alors ? Tu l'épouseras ?

— J'aime Georges comme un frère.

— Mais lui t'aime autrement. Et l'amour appelle l'amour ; peut-être un jour l'aimeras-tu comme un fiancé.

— C'est possible !

— Alors, je puis aimer Arnaud sans remords ?

— Certainement !

— C'est que, vois-tu, M. de Saint-Junien t'aime, ou du moins t'admire ! Moi, il ne m'a jamais regardée ; c'est bien naturel. Qui songerait à me remarquer près de toi !

« Mais, si tu es décidée à le refuser — car il demandera ta main — un jour il voudrait, je l'espère, se laisser consoler par moi ; je me contenterai de ce rôle modeste !

Laurence se tut ; puis, elle reprit en hésitant, comme si une angoisse trop forte l'eût serrée à la gorge :

— Tu ne te sacrifies pas, au moins ?

— Mon cœur est libre ! Je te le jure !

Edith n'avoua pas son rêve de liberté, ses craintes de la veille, son désir de fuir.

Et Laurence, qui demandait à être convaincue, se laissa convaincre ; cependant, elle ajouta encore :

— Tu ne me trompes pas ? Tu n'immoles pas ton bonheur ? Car, tu le sais, je t'aime mieux qu'Arnaud, et mieux que moi-même !

— Je ne t'immole rien, ma chérie, et j'espère te voir bientôt heureuse.

— Oh ! bientôt !... Je n'accepterai de quitter Salviac que lorsque tu l'auras quitté ; puis, Mme de Saint-Junien est fière ! Daignera-t-elle m'accueillir ! Enfin, heureusement, grand-père me donnera, dit-on, une belle dot.

— L'héritage de votre oncle d'Amérique, murmura Edith. Elle songea à la façon peu honnête dont, de l'avis de tous, s'était constituée cette dot, dans

laquelle l'héritage de l'oncle d'Amérique figurait pour une part infime!...

Un cliquetis de clés se fit entendre.

La porte s'ouvrit.

— As-tu bien dormi, ma mignonne ?

— Très bien, maman.

En tâtonnant, car, en venant du grand jour, elle n'y voyait guère, Pauline Soufflet poussa les persiennes. Un rayon de soleil emplit la pièce élégante où tout était blanc; meubles laqués, rideaux de guipure, courte-pointe de soie, tout, sauf des traînées de volubilis sur le papier moiré et sur la carquette moelleuse.

Les yeux verdâtres eurent un éclair, les sourcils pâles se contractèrent.

— Que fais-tu ici, Edith ?

« Tu es venue encore réveiller Laurence ! Elle a besoin de sommeil cependant. Tout le monde n'a pas ta robuste santé !

— C'est moi, maman, qui lui avais fait promettre de venir, interrompit vivement Laurence. Et, afin de calmer sa mère, elle passa ses bras autour du cou de l'irascible femme.

A ce moment, Rose, une accorte soubrette, apparut, un plateau à la main.

— J'ai trop de chocolat ! Il y a deux rôties beurrées et des biscuits. Rose, allez chercher une tasse pour Mlle Edith, nous allons déjeuner ensemble.

— C'est cela, prive-toi encore !

— Soyez tranquille, madame, je n'accepterai pas le sacrifice de Laurence ! Si je voulais prendre du chocolat, je pourrais, au reste, m'en offrir !

Et, en dépit des supplications de sa jeune tante, Edith disparut.

Au rez-de-chaussée, elle pénétra dans une vaste cuisine. Une femme brune, au front têtue, au regard un peu dur, lui tendit un bol de lait.

— J'y ai mis toute la crème ! Et voilà de bon café ; le premier qui ait passé sur la poudre !

— Merci ! ma bonne Françoise ! Que dirait madame si elle me voyait faire un aussi excellent déjeuner.

— Oh ! mademoiselle !... C'est pain bénit de la tromper !...

— Comment va Noélie ce matin ? reprit Edith qui, maintenant, assise devant la grande table de chêne, savourait le café à la crème.

— Pas bien, hélas ! Chaque jour elle est un peu plus faible, un peu plus triste. Son seul plaisir ce sont les visites de mademoiselle !

— J'irai voir Noélie aujourd'hui. Je lui ai rapporté hier des petites douceurs !

— Combien mademoiselle est bonne !

Une larme glissa sur la joue ridée de la cuisinière. La malheureuse assistait depuis des mois à l'agonie de sa fille unique.

Comme la pauvre phthisique résidait chez sa grand'mère dans le bourg de Salviac, Françoise, obligée de gagner sa vie et celle de Noélie, se trouvait encore heureuse, afin de ne pas s'éloigner de la chère malade, de supporter les gronderies, les exigences et l'avarice de Mme de Salviac.

Cependant, Edith a gagné le jardin ; un instant, accoudée à la balustrade de pierre qui domine le potager et les bâtiments de servitude, elle pense, en regardant distraitement le jardinier, occupé à enlever les mauvaises herbes d'un carré de choux, à sa conversation avec Laurence.

Quoique encore un peu étourdie, un peu meurtrie, lui semble-t-il, elle raisonne avec calme.

« Si j'eusse aimé Arnaud, quelle serait en cet instant ma souffrance, se dit-elle... puisque je n'aurais pas eu le courage de briser le timide espoir de cette pauvre petite ! J'ai donc un motif de remercier Dieu ! »

— Tu as des loisirs, il paraît, dit à cet instant la voix aigre de Mme de Salviac.

— Et je les occupe à respirer l'air pur du matin. C'est parfait pour la santé !

— Je n'aime pas qu'on paraisse se moquer de moi.

« J'ai le droit et le devoir de te diriger. Ne suis-je pas Mme de Salviac, la femme de ton tuteur !

— Avant longtemps, Dieu merci, je serai hors de tutelle !

— Oh ! je le sais, tu ne craindras point de désespérer ma Laurence, afin d'épouser ton baron !

— Je n'épouserai pas M. de Saint-Junien, madame, mais je serai libre, car j'aurai vingt et un ans d'ici quinze jours !

Un éclair de joie brilla dans les yeux verts striés de jaune. Le mariage d'Edith, cet événement si redouté, paraissait s'éloigner.

Satisfaite, Pauline Soufflet bondit vers la basse-cour : Françoise y distribuait trop généreusement, à son gré, le grain aux poules.

Edith alors regagna sa chambre, où elle rétablit le bon ordre, puis, ayant revêtu une robe de batiste blanche à rayures bleues et posé sur ses brillants cheveux une charlotte de la même batiste, garnie d'une dentelle qui voilait un peu son joli visage, la jeune fille s'arma d'un petit sécateur et s'en vint cueillir aux rosiers remontants, qui enguirlandaient la maison, une moisson embaumée.

Bientôt emprisonnées dans sa main, les bouquets de la mariée, les gloires de Dijon, les Richardson, mêlèrent leurs corolles blanches ou soufrées aux corolles cramoisies ou roses de quelques Bengale.

— Que veux-tu faire de ces roses ? Tu dévalises mes rosiers, dit soudain la châtelaine qui, ayant achevé l'inspection des étables et de la basse-cour, allait commencer celle de la maison.

— Je vais offrir ce bouquet à Noélie.

— Offrir des roses à Noélie ! C'est bien donner des perles à des pourceaux !

Sur le seuil de la cuisine, Françoise se montra. Son teint brun avait verdi de colère.

— C'est-il possible ! Comparer ma petite à des pourceaux !

Un geste suppliant d'Edith arrêta sur les lèvres de la paysanne les paroles que la colère allait lui arracher.

Elle revint vers ses fourneaux.

« Cette femme croit, pensait-elle, qu'il faut avoir un chapeau sur la tête et des gants aux mains pour apprécier les jolies choses.

« Ah ! Jésus ! Parlez-moi des vrais messieurs et des vraies dames ! Ceux-là sont bons au pauvre monde, tandis que les parvenus !... »

« Je lui pèse à la fille du coutelier, mais elle est bien obligée de me garder à son service, car elle sait que personne, pour le même prix, ne supporterait ses gronderies et son avarice, puis, je suis « savante », moi... je connais beaucoup de choses... trop de choses !... »

Pendant que Françoise monologuait ainsi, Mme de Salviac examinait d'un air soupçonneux le petit paquet enveloppé de papier blanc qu'Edith tenait à la main.

— Ce sont des bonbons et du chocolat, madame, mais je les ai achetés moi-même.

Et, sans écouter les récriminations de Pauline, la jeune fille ouvrit la petite porte située à côté du portail et gagna la place.

Au moment de dépasser le restaurant du *Cheval Blanc*, « tenu par Sibot, cordonnier », disait une enseigne, Edith s'arrêta un instant à considérer un landau attelé de deux pur sang, à la robe d'ébène, qu'un cocher en livrée jaune, à parements rouges, maintenait avec peine.

« L'équipage de Chantelouve ! pensa Edith, dame Lucia ne doit pas être loin. »

La personne, que tous les habitants de Salviac et de Sainte-Modane désignaient ainsi, était la nourrice du comte Emeric.

La comtesse défunte — une de Croiselet, dont les ancêtres furent rois au pays d'Arles — l'avait fait venir de Provence.

Lucia, qui avait perdu son mari et son enfant, était demeurée au château : intelligente et dévouée, elle fut bientôt élevée aux fonctions de femme de charge.

Et, depuis la maladie du comte Emeric, seuls, parmi les domestiques, son frère Marius et elle étaient admis auprès du maître.

Mais, tandis que Marius ne quittait guère M. de Chantelouve, dame Lucia était chargée par celui-ci de distribuer les aumônes, et, de ce chef, sortait fréquemment.

Emeric, qui ne tenait plus à grand'chose, tenait encore à répandre des largesses, désireux sans doute, en cela, de maintenir le bien fondé du vieux dicton patois :

*« Ton qué la loubo hurloro,
O Salviac et ô Sinto Mondano
Per tou y aüro dau po »* (1).

Au même instant, une femme d'une soixantaine d'années sortait de la petite maison habitée par la mère et la fille de Françoise.

Sa taille élevée était alourdie par l'âge, mais le visage ambré, aux yeux sombres, paraissait encore beau sous la coiffe de dentelle, car la nourrice d'Emeric avait eu le bon esprit de conserver son pittoresque costume d'Arlésienne.

Un sourire éclaira la figure de Lucia, à la vue d'Edith, qui s'avancait la main tendue.

— Je quitte Noélie, et vous allez vers elle, mademoiselle ; la pauvre enfant décline rapidement ; quand les vignes vierges s'empourpreront, elle s'en ira vraisemblablement !... C'est triste de voir partir les jeunes !

Des larmes embrumèrent les yeux de l'Arlésienne.

— M. de Chantelouve ne va pas mieux ?...

— Plus mal, hélas ! Beaucoup plus mal ! Ces grandes chaleurs lui enlèvent tout appétit, achèvent, par suite, d'épuiser ses forces. Puis, la réclusion... le manque d'air.

— Il ne sort donc jamais ?

— Pas même dans les jardins, pas même sur les terrasses !... J'aurais voulu qu'il allât aux eaux. Le docteur Durieux conseillait Nérès. Mais M. le comte

(1) Tant que la louve hurlera, à Salviac et à Sainte-Modane, pour tous il y aura du pain.

a opposé un refus opiniâtre à nos instances. C'est fini, il ne franchira plus le seuil du château ! Et, nous nous le demandons avec angoisse, mon frère et moi, durant combien de jours aurons-nous le triste bonheur de conserver notre maître ?

Le gracieux visage d'Edith exprimait une pitié sincère ; et, malgré ses efforts, deux larmes perlèrent entre ses longs cils et s'en vinrent tomber sur les fleurs qu'elle tenait à la main.

— Je raconterai notre rencontre à M. le comte ; lui qui s'intéresse à si peu de chose, me demande parfois de vos nouvelles.

« Je lui dirai que vous êtes fraîche et jolie comme une matinée de printemps.

— S'il était donné à M. de Chantelouve de me voir, dame Lucia, il trouverait votre comparaison poétique entachée de quelque exagération méridionale.

Puis, comme la femme de charge se rapprochait de l'équipage, Edith, en un clin d'œil, fit deux parts de son bouquet.

— Prenez ces roses, dame Lucia, offrez-les au comte Emeric, de la part de la petite abandonnée, pour laquelle il fut bon jadis ; la petite abandonnée qui pense à lui... qui prie pour lui !...

— Je dirai encore à M. le comte de bien regarder vos roses, mademoiselle, peut-être y découvrira-t-il ces perles tombées de deux jolis yeux bleus, à la pensée des souffrances d'un malade.

V

— J'ai réfléchi, grand-père, disait un peu plus tard Edith, en pénétrant dans le petit salon tendu de perse à grands ramages où M. de Salviac se trouvait seul, j'ai réfléchi... et je n'épouserai point Arnaud de Saint-Junien.

Une véritable consternation se répandit sur le visage ratatiné du vieillard.

— Pourquoi ?... Pourquoi ne veux-tu pas épouser Arnaud ?

— Je ne l'aime pas... Et surtout je ne puis pas l'épouser parce que... une autre l'aime !...

— Une autre l'aime !...

— Oui, grand-père, Laurence, votre fille, aime Arnaud de Saint-Junien !

Une lueur d'attendrissement passa dans les yeux pâles et ternis du pauvre homme, car il adorait l'enfant de sa vieillesse, mais cette lueur s'effaça bientôt.

Et, d'une voix chevrotante, tandis que ses mains de momie étaient agitées d'un tremblement sénile, M. de Salviac ajouta :

— Tu te sacrifies pour Laurence... Et je ne devrais pas le permettre.

— Je lui sacrifie mes espérances de vie meilleure, mon désir de fuir votre femme, mais je ne sacrifie pas mon cœur !

— Heureusement... car tu l'aurais fait, le cas échéant. Tu as hérité de toute la générosité de ta grand'mère... de ton père. Et moi, malheureux !...

Il jeta un craintif regard vers la porte et demeura silencieux.

Edith avait raisonné juste : en présence de la perspective d'un chagrin à causer à Laurence et d'une lutte à soutenir contre sa femme, le faible vieillard abandonnait le projet, dont la veille il paraissait désirer passionnément la réussite.

— Enfin, reprit-il, dans quinze jours, tes vingt et un ans seront accomplis ; je te rendrai mes comptes de tutelle. Mais, lorsque tu seras en possession de ta dot, il te faudra bien la garder... ne jamais rien signer sans prendre au préalable l'avis de M^e Deschemins. Rien, absolument rien, même si je te le demandais, même si je te suppliais de le faire ; car je suis si épuisé, si faible, que ma tête pourrait se perdre... je pourrais aussi subir une emprise... une emprise que j'ai déjà subie !...

Avec une triste compassion, à laquelle, à son insu, se mêlait un peu de mépris, Edith regardait le pauvre être tremblant comme la feuille.

Comment avait-il pu perdre toute personnalité pour devenir un instrument docile entre les mains de la vulgaire intrigante qui l'avait capté ; un instrument fêlé, non assez faussé pour que le vieil honneur, les traditions de famille et les souvenirs du passé ne fissent pas parfois vibrer, en lui, quelques regrets, quelques remords !

Très bas, non sans jeter à chaque mot des regards apeurés vers la porte, M. de Salviac reprenait :

— Ma femme doit bien aller à Font-Bois aujourd'hui

— Elle a chargé le facteur de prévenir son père de sa visite.

— Très bien : alors, tu vas te rendre, tout de suite, chez M^e Deschemins, prie-le d'être ici à cinq heures.

« Je tiens absolument à le voir aujourd'hui.

« Ne tarde pas à me rapporter la réponse.

Edith sortit afin de s'acquitter de la commission.

— Eh bien ? interrogea anxieusement le vieillard quand sa petite-fille parut de nouveau.

— M. Deschemins venait de partir pour Chantelouve, lorsque je suis arrivée à la villa.

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... quel contretemps, gémit le vieillard consterné, que faire ?...

Puis, tout en frottant machinalement sa main droite paralysée, il oublia la présence d'Edith et se mit à monologuer suivant sa coutume :

« Tout s'acharne contre moi !... Sans Pauline, depuis longtemps, M^e Deschemins serait dépositaire !... Je dois défendre cette enfant... défendre ses intérêts... Que faire ? »

— Tu es demeurée là, reprit-il, au bout d'un moment.

— Certainement, grand-père.

— Ecoute.

Il fit signe à sa petite-fille d'avancer.

Elle se pencha vers lui.

— Dès que Laurence et sa mère seront parties, tu iras au « bac », soi-disant pour te promener ; là tu attendras le notaire — il ne passe jamais ailleurs en revenant de Chantelouve — et tu le supplieras de venir directement ici.

« Si, par malheur, Pauline était de retour, M^e Deschemins ne devrait faire aucune allusion à votre rencontre ; on croirait qu'il a désiré prendre de mes nouvelles. Explique-lui bien la situation... ma femme ne doit se douter de rien... »

« Si nous ne pouvons causer ce soir, tu prieras le notaire de revenir dimanche pendant les vêpres. A ce moment-là, nous ne serons pas dérangés ! »

« Maintenant, va-t'en : on croirait que nous complotons ! »

« Je vais répondre ce soir à M. de Saint-Junien ; je lui dirai que tu désires quinze jours pour réfléchir ; d'ici là, nous aurons le temps de voir si l'amour de Laurence est sérieux... c'est peut-être une amourette. »

« Va-t'en !... Va-t'en, ajouta-t-il précipitamment, j'entends les clefs de Pauline ! »

Et le vieillard, feignant de dormir, appuya sa tête au dossier de la bergère.

Quand Laurence et sa mère, bien installées dans une confortable victoria, eurent pris, depuis cinq minutes, le chemin de la villa de Font-Bois, une élégante habitation que M. Soufflet avait acquise depuis peu, et payée avec les capitaux provenant, disait-il en toute occasion, de l'héritage de son frère, Edith, en dépit de la chaleur accablante, se dirigea vers la Dordogne.

Comme elle passait devant la porte du café du *Soleil d'Or*, un homme âgé, d'un embonpoint excessif, au visage luisant, violacé plutôt que rouge, effroyablement vulgaire, malgré la recherche de son costume, la heurta presque, en descendant du trottoir.

— Ah ! faites excuse, mademoiselle Edith, dit-il en saluant gauchement, je ne croyais pas vous rencontrer là !

— Mme de Salviac et Laurence, qui viennent de partir pour Font-Bois, seront étonnées de ne pas vous trouver à la Villa ; le facteur ne vous a donc pas fait la commission de votre fille ?

— J'avais quitté « mon château » de grand matin ! J'ai déjeuné chez Sibot, et je suis venu prendre mon café au *Soleil d'Or*.

« Dites donc, mademoiselle Edith, ajouta-t-il, la langue pâteuse, soyez assez gentille pour ne pas parler à Pauline de notre rencontre, elle ne comprend pas qu'un homme, même pour traiter ses affaires, a souvent besoin de « boire un verre » avec un copain et parfois « deux verres »...

« Puis, que diable, ma belle enfant, il fait aujourd'hui un temps à se rafraîchir ; accepteriez-vous une « gazeuse » ? je vous l'offrirais avec plaisir, continuait-il, croyant pousser la politesse à l'extrême et s'exprimer élégamment.

— Merci, monsieur Soufflet, je n'ai pas soif, au revoir ; soyez sans crainte, je ne vous trahirai pas ! Seulement, hâtez-vous de regagner Font-Bois, ces dames y arriveront avant longtemps !

— Je vais me presser. Je me ferai conduire un bout de chemin par Sibot ; et je dirai à Pauline que je viens de visiter mes domaines !

Edith avait déjà fait quelques pas, le bonhomme la rejoignit.

— Faites excuse, mademoiselle, dit-il en agitant les nombreuses breloques qui, accrochées à une lourde chaîne d'or, s'étaient étalées sur son gilet de soie brochée, je voudrais vous demander si votre mariage est décidé.

— Il n'y a pour moi nul projet de mariage ! Rien ne presse, au reste !

Une inquiétude passa dans les petits yeux injectés de sang de l'ancien coutelier.

— Quand une bonne occasion se présente, il faut la saisir.

« L'occasion est comme moi, mademoiselle Edith, elle est chauve, ajouta M. Soufflet en découvrant sa tête polie et lisse comme une grosse boule d'ivoire.

« Je sais que le baron vous « gobe », et une belle

filles comme vous ne doit point vouloir voisser sainte Catherine.

« Votre vie n'est pas gaie à Salviac, je le sais bien aussi, moi qui suis de la famille !

« Pauline est une fine lame ; elle a su mener l'eau à son moulin, mais elle n'est pas commode... puis entre nous...

Et le bonhomme se pencha vers Edith.

— Entre nous, elle est trop intéressée !...

« C'est bon de penser à ses affaires, mais, je le répète souvent à ma fille : le trop est trop... oui, le trop est trop !

Puis, rendu expansif et tendre par ses libations, il emprisonna dans ses doigts suants et couverts de poils la main de son interlocutrice et ajouta :

— Mariez-vous vite, mademoiselle Edith, foi de Soufflet, c'est pour votre bien que je vous donne ce conseil.

« Au revoir, belle demoiselle ! Je m'en vais me faire conduire à Font-Bois par Sibot. Ce soleil m'occasionne des tournements de tête.

« Le soleil et les petits verres d'alcool, pensa Edith.

« Mon Dieu, combien je plains ma douce Laurence d'avoir un tel aieul !...

« Et pourtant, malgré ses dehors vulgaires et son langage souvent choquant, M. Soufflet me paraît, bien que peu scrupuleux, moins mauvais, moins insatiable que sa fille.

« Comme grand-père, il me pousse au mariage... Pourquoi ?... Que redoute-t-il ?... »

Tout en suivant la route ombragée par des peupliers, la jeune fille sentait ses inquiétudes augmenter. Les images les plus noires flottèrent un instant devant les yeux d'Edith ; étant données sa finesse et son imagination ardente, qui n'excluaient point, chez elle, une grande précision dans les idées, les craintes de son entourage devaient forcément prendre corps en son esprit.

Mais elle possédait aussi l'instinct du devoir, un cœur tendre et enthousiaste qui la poussait au sacrifice.

« Dieu a dit, songea-t-elle, aimez votre prochain comme vous-même, ne lui faites pas ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

« Je dois donc et je veux éviter à Laurence le grand chagrin qui pourrait briser son frère orgueilleux.

« En retour de mon sacrifice, — si sacrifice il y a, — puisque un verre d'eau mérite sa récompense, la protection divine me sera due... »

Et, chassant ses tristesses, comme elle aurait chassé une mouche importune, Edith continua d'avancer.

Ayant quitté la route nationale, elle s'engagea dans un chemin creux qu'enserraient des haies vives, et atteignit vite la maison du passeur, une antique et curieuse maisonnette en forme de chapelle.

Le bac était en cet instant sur l'autre rive. Et le tilbury ne s'apercevait pas encore...

Sans crainte, car, la jeune fille le savait, le notaire, fort attaché à ses vieilles habitudes et dédaigneux des ponts de Grolejac et de Saint-Junien, qui, au reste, l'obligeaient à un assez long détour, passait toujours l'eau à cet endroit, Edith alla s'asseoir à l'ombre d'un bouquet de vergnes et, ayant retiré de son sac un tricot, elle se mit en devoir de travailler. Mais le temps était orageux, le crissement des cigales, monotone et continu, portait au sommeil et à la rêverie; plus d'une fois, tandis que machinalement ses doigts agitaient le crochet, Edith leva les yeux pour contempler le paysage.

A ses pieds, la Dordogne coulait, large et calme comme un lac, et si claire que ses ondes, où se reflétait le bleu du ciel, laissaient apercevoir le lit de sable fin semé de galets blancs et polis.

L'allure de la rivière, un instant précipitée en amont par le barrage, redevenait vite lente et paresseuse; elle s'en allait, la belle indolente, ayant perdu la sauvagerie et la fougue de son enfance, elle s'en allait flânant sous les saules, caressant les joncs et les roseaux de sa ceinture.

Sur la rive opposée, la plaine s'étendait : vaste échiquier où alternaient les cafrés sombres de l'humus, fraîchement remué, et des champs de tabac avec les chaumes roux et les pièces de mats jaunissants, échiquier dont les gros noyers aux têtes arrondies marquaient les pions.

De bouquets d'arbres émergeaient, de distance en distance, les toits bruns ou vermeils des domaines de Chantelouve.

Là-bas, entre deux chaînes de mamelons arrondis par le moutonnement des chênes verts et des charmes, s'ouvrait la gorge profonde au fond de laquelle se presse, à l'abri de son église, contemporaine ou presque de celle de Salviac, le minuscule bourg de Sainte-Mondane.

Enfin, dominant la plaine, l'humble bourgade, les coteaux arrondis et les frondaisons d'yeuses, d'épicéas et de cédres, Chantelouve découpait le ciel de ses pignons aigus, de ses tours et de ses tourelles.

Le soleil, qui descendait à l'horizon, l'enveloppait de lueurs aveuglantes, comme si les flammes d'un incendie eussent léché les murailles grises.

Et cette lumière ardente ne parvenait pas à égayer la forteresse, au contraire, ses contours rudes en étaient accusés, comme aussi la patine sombre que le temps avait étendue sur les pierres de ses murs et de ses toitures.

Edith, en contemplant Chantelouve, le trouva plus mélancolique, plus mystérieux que jamais.

Positivement, une tristesse sans nom se dégageait de cette demeure qui avait vu trop de larmes, de ce coin de paysage où tout paraissait noir.

Cette tristesse gagna la jeune fille ; il lui sembla que son cœur se mettait à l'unisson des forêts et du manoir.

— Vous voici bien songeuse, mon enfant, dit tout à coup une voix légèrement chevrotante.

Edith tressaillit et leva les yeux.

M. le curé de Sainte-Mondane était auprès d'elle.

— En effet, monsieur le curé, j'attends ici le retour de M^e Deschemins et, tout naturellement, je pensais à celui qu'il est allé visiter.

— Seul, M. Deschemins est admis auprès du comte.

— Ne vous est-il donc pas permis de voir votre paroissien ?

— Non, hélas ! tous les dimanches je dis une messe au château, mais, depuis bientôt cinq ans, je n'ai pas vu le comte Emeric. Cela m'afflige à tous les points de vue, je suis très attaché aux Chantelouve, les bienfaiteurs du pays, en particulier ; au jeune comte, ne l'ai-je pas baptisé ? Même invisible, il continue à répandre ses bienfaits dans ma paroisse, mais son exemple n'est plus là, et chaque semaine, je constate une diminution de l'assistance aux offices. Qui saurait dire l'influence d'une famille telle que celle dont nous redoutons la disparition !

— Ah ! monsieur le curé, que ne puis-je me transformer en hirondelle pour pénétrer auprès de ce pauvre et farouche malade.

— Ramener à Dieu, consoler, guérir peut-être le comte Emeric, serait une mission digne de vous... mais vous êtes trop jeune !...

« Enfin, vous et moi pouvons prier, prions beaucoup.

Un bruit de voix venant de l'autre rive interrompit les causeurs.

Le tilbury du notaire se montrait, la bonne femme qui faisait l'office de passeur s'empressa, et comme

Bellotte, la paisible jument blanche, était très accoutumée à cet exercice, elle pénétra sans difficulté aucune sur le vaste bateau plat.

— Je me serais moins attardé à Chantelouve, si j'avais connu le désir de M. de Salviac, assura M^e Deschemins à Edith, lorsque celle-ci eut accepté la place qui lui était gracieusement offerte.

« Mais, précisément, aujourd'hui, le comte Emeric causait davantage, et j'étais heureux de le voir sortir de la farouche tristesse où depuis si longtemps, à mon grand chagrin, il est plongé.

« Et savez-vous de qui nous parlions ?

— Comment le saurais-je ? répondit la jeune fille dont le cœur accéléra cependant ses battements.

— Nous parlions de vous, mon enfant.

« Le comte a été touché de votre souvenir.

« Sur sa table à écrire, où il ne tolérait plus de fleurs, depuis des mois et des années, vos roses avaient été disposées dans un cornet de cristal.

« Il vous a conservé la sympathie qu'il accorda à votre enfance malheureuse ! Je lui ai dit combien vous étiez digne de cette sympathie.

M^e Deschemins ralentit l'allure de Bellotte qui, sentant l'écurie, prenait un trot fort allongé ; il se recueillit un instant.

Puis, du ton dont un courtisan de Louis XIV eût usé pour annoncer à l'un de ses protégés que la faveur du Roi Soleil lui était acquise, il ajouta :

— Positivement, sûrement, ma chère enfant, le comte de Chantelouve vous veut du bien !

Edith sourit tristement.

Que pouvait pour elle, hélas ! que pouvait pour son bonheur le solitaire mourant, celui qui, en dehors des vieux visages de M^e Deschemins, de dame Lucia et de Marius, ne verrait pas un visage aimé, penché vers son lit de douleur ? N'était-il pas plus déshérité qu'elle-même ?...

— Je vous quitte ici, monsieur, dit la jeune fille en sautant lestement à terre à l'entrée du bourg, il ne faut pas qu'on connaisse notre rencontre.

« Et d'après l'absence de M. Soufflet, je crains fort que Mme de Salviac et Laurence ne soient déjà de retour.

« Au revoir, monsieur ! Nous avons des allures de conspirateurs !

— Evidemment, mademoiselle, nous conspirons afin de vous défendre contre les agissements d'une créature avide, bien indigne du nom qu'elle porte !

« Une Pauline Soufflet devenue une Salviac !

« Une Salviac alliée des Chantelouve ! » pensa malicieusement Edith.

La conspiration n'amena aucun bon résultat, ce soir-là.

Quand M^e Deschemins mit le pied sur la première marche du perron accédant au vestibule, la victoria ramenant la châtelaine et sa fille franchissait la grille de la maison des Salviac.

Et, pas une minute, la terrible femme ne laissa le notaire seul avec son mari.

A peine ce dernier osa-t-il parler évasivement des comptes de tutelle à établir, mais, par instant, son regard effaré semblait implorer l'homme de loi.

Pauline Soufflet s'étant cependant levée pour remettre son chapeau à la femme de chambre, M^e Deschemins profita de sa courte absence pour dire à voix basse ces quelques mots au vieillard :

— Dimanche, pendant les vêpres... comptez sur moi ! Puis il prit congé.

VI

L'homme propose et Dieu dispose.

Dès le vendredi suivant, M. de Salviac, atteint d'une nouvelle attaque séreuse, résultat d'une faiblesse sans cesse grandissante, ne quitta plus son lit.

Sa femme, insensible en apparence à toute fatigue et merveilleuse de dévouement, n'abandonna pas un instant la chambre de son mari où elle ne permettait à personne d'entrer.

Le dimanche, le notaire se présenta et fut éconduit.

Une autre semaine s'écoula encore.

Le samedi, Edith et Laurence, auxquelles on avait cependant permis d'embrasser le vieillard, se promenaient vers cinq heures au fond du petit parc.

— Je trouve papa bien affaibli, soupira Laurence, j'aurais voulu qu'on permit à M. le curé de le voir. Sans doute maman ne croit-elle pas notre cher malade en danger, ou craint-elle de l'effrayer.

Un sourire où il y avait de l'incrédulité et de l'amertume se joua sur les courtes lèvres rouges d'Edith.

Avec étonnement, Laurence remarqua ce sourire dont la signification lui échappa.

— Tu ne peux pas partager entièrement mon chagrin, je le comprends.

« Celui qui m'a tant gâtée, tant choyée, a permis qu'on soit dur pour toi, qu'on te fasse souffrir ! Les souffrances qui t'ont été imposées m'ont cependant meurtrie, plus que toi peut-être ?... Mais les malheureux ne l'ont pas compris !

Un tressaillement douloureux agitait le corps si invraisemblablement menu.

Emue par cette faiblesse, par cette détresse, Edith entourait les épaules si étroites de sa jeune tante de ses bras protecteurs, quand une main prompte fit retomber trois fois le heurtoir de la petite porte.

— Toi, Georges ? s'écria Edith avec un étonnement joyeux, quand, ayant tiré les verrous, elle se trouva en présence d'un très jeune homme, de taille à peine moyenne, dont la figure, légèrement poupine, respirait la franchise et l'amabilité.

— Moi, Georges Deschemins, en corps et en âme, pour vous servir, mes bonnes amies !

« A la suite d'une sérieuse fatigue, causée par un commencement d'insolation, j'ai obtenu huit jours de congé ! Vous pensez si je suis ravi !

— Salviac a pour toi tant de charmes !

— Il a pour moi tous les charmes, répliqua le jeune officier, dont les prunelles claires s'arrêtèrent, remplies d'une admiration non dissimulée, sur le frais visage d'Edith.

Avec une attention, une curiosité passionnée, Laurence regardait sa nièce.

Mais elle éprouva une déception, à constater que nulle émotion ne l'agitait.

Elle s'évertua ensuite à découvrir des agréments dans le physique de Georges, des progrès dans sa façon de s'exprimer, tandis qu'il racontait, un peu longuement, lui semblait-il, sa vie de garnison.

— Je croyais Limoges une ville peu attrayante, fit-elle observer.

— Georges voit tout en rose, tu le sais bien, reprit Edith, as-tu oublié le temps où nous nommions Edouard : Jean qui pleure, et Georges : Jean qui rit !

— Quelques taquineries, pour ne pas en perdre l'habitude, n'est-ce pas, Didite, car c'est ainsi que nous te nommions aussi ! Je t'absous, à l'avance ; je te pardonnerais les méchancetés les plus noires pour le plaisir d'entendre résonner ta voix d'or !

« Une voix qui est sans doute un héritage de cette belle Huguette, au bec de rossignol, chantée par le troubadour Giraud !

— Une voix qui ensorcela le comte Bégon IV^e de ce nom, pour le plus grand déplaisir de M^e Deschemins.

— Mon père est un admirateur fanatique des Chantelouve ! Il a fait un adepte : Edouard partage son culte.

— Un culte qui bientôt sera sans objet, répliqua Laurence.

— Malheureusement ! reprit Edith d'un ton ému.

— Voici un malheureusement que l'auteur de mes jours n'eût pas lancé avec plus d'âme !

— Ni avec plus de conviction ! La disparition des Chantelouve est un malheur pour le pays ; n'étaient-ils pas la lumière éclairant notre coin de « Périgord Noir », la main compatissante qui secourait les pauvres. Et...

— Et le comte Emeric fut en outre l'Idéal... le Prince Charmant de damoiselle Edith de Salviac, interrompit Georges.

« Aussi, ajouta-t-il en tortillant nerveusement sa courte moustache, je serais tenté de me réjouir de la réclusion, de la maladie incurable du noble Chantelouve, si, à sa mort, par un acharnement du sort, une part de sa fortune ne devait pas contribuer à enrichir le plus fervent, le plus passionné — en apparence, s'entend — de tes admirateurs !

Laurence avait blémi, tandis qu'Edith reprenait :

— Tu raisones mal, mon pauvre ami ; devenu riche, le paladin Arnaud ne songerait sans doute pas à m'épouser, mais rassure-toi, riche ou pauvre, je n'épouserai jamais M. de Saint-Junien ; je me sens peu d'attraits pour le mariage.

« Prochainement, vous me verrez m'installer rue des Dames-Blanches, et, comme autrefois M. le chanoine Chantérac, je me laisserai soigner et dorloter par Toinette et Françoise !

— D'autres sauraient te gâter aussi ! Et tu serais cruelle en exécutant une semblable résolution.

— Cruelle ! Pourquoi ?

— Parce que tu ferais beaucoup souffrir un pauvre garçon qui t'aime !

A cet instant, une cloche au son argentin tinta, agitée par une main impatiente.

— Le dîner ! s'écria Edith. Et c'est la maîtresse de céans elle-même qui sonne le branle !

— Adieu, mes amies, au revoir plutôt !

« Car demain, ajouta le jeune homme d'un ton qu'il tentait de rendre solennel, je reviendrai à la même heure, et je te confierai une lettre, Laurence, en te suppliant de la remettre toi-même à M. de Salviac.

Vers neuf heures, le même soir, les jeunes filles étaient réunies dans la chambre de la tour.

Rassurées sur l'état du malade qu'elles avaient trouvé moins faible et moins somnolent, en allant l'embrasser après le souper, elles causaient de la visite de Georges.

— La lettre de M. Deschemins, adressée à mon père, contiendra sûrement une demande en mariage.

— C'est probable ! L'émotion de notre ami porterait à le croire.

— Tu serais très heureuse avec Georges, il est si bon, si aimable ! Et avec cela très sérieux.

— Sérieux, il l'est pour son âge ; mais il n'en est pas moins beaucoup trop jeune pour songer au mariage...

* Et, je te l'avoue, si j'aime Georges presque comme un frère, je ne suis pas sûre du tout de l'aimer autrement.

— Tu regrettes M. de Saint-Junien ?...

— Non !... Ni lui, ni Georges ne se rapprochent du mari que j'avais rêvé.

— Comment était-il, ce mari rêvé !

— Il était grand, brun, avec des yeux ardents. Il était fier, froid !...

* J'aurais tant aimé à trembler un peu sous le regard de mon mari, et à me rassurer dans ses bras !

* J'aurais tant aimé à l'admirer, à me sentir une petite fille auprès de lui, tandis que Georges !... Il me paraîtra toujours... un gamin.

— Sais-tu que le héros de tes rêves ressemble beaucoup au comte Emeric !... Toi aussi, n'aurais-tu pas laissé l'amour grandir à ton insu ?

Le front appuyé aux barreaux de fer de la fenêtre, les yeux rivés à la veilleuse de Chantelouve, Edith demeurait silencieuse.

Puis, s'étant redressée, elle reprit :

— L'amour... non !... Un rêve à jamais irréalisable !

— Pourquoi eût-il été irréalisable, ce rêve, si la cruelle maladie n'était pas venue ?

* Il y a quatre cents ans et plus, notre grand'tante Huguette ne le réalisa-t-elle pas, en épousant Bégon IV^e du nom, comme dit le notaire.

Laurence se leva et détacha la viole d'amour qui avait jadis accompagné la ballade du troubadour.

— La chambre de mes parents est loin, les murs sont épais, chante-moi la chanson de notre aïeul, tu la dis si bien, j'ai un désir irrésistible de l'entendre.

Edith, saisissant le vieil instrument, en tira des sons voilés, doux, parfois interrompus* comme une voix qui se brise, puis de son soprano, pas très étendu, mais clair comme l'eau de la Dordogne en

un beau jour d'été, et prenant à faire pleurer, elle égrena la naïve romance :

Sur la forêt et sur la plaine
Noël étendait son manteau,
Plus blanc que n'est la blanche laine
De la brebis et de l'agneau.

A Salviac, dans l'humble église du village,
 Entre un jeune chasseur au rude et fier visage.
 Il poursuivait le loup quand la cloche a tinté,
 Et, dévot chevalier, par la plus courte route,
 Pour arriver à temps, il s'est hâté, sans doute,
 Vers l'autel où rayonne une pure clarté.

La messe a commencé, douce une voix s'élève,
 Cette voix... on dirait qu'on l'entend dans un rêve,
 Les Chérubins du ciel ne sauraient chanter mieux !
 Et l'orgueilleux chasseur, Bégon de Chantelouve,
 Séduit par cette voix, au fond de l'âme, éprouve,
 Tout soudain, un émoi tendre et délicieux.

Il veut voir la chanteuse, il se glisse près d'elle,
 C'est Huguette, timide et noble damoiselle,
 Au teint pétri de neige et de rose, aux yeux frais
 Comme un ciel de printemps qu'un azur neuf colore ;
 Ses cheveux, sur son front, ont des reflets d'aurore,
 Et, plus il la contemple, et plus elle a d'attraits.

Huguette de Salviac ! ah ! fit-il, quel dommage !
 Je l'aime et sens déjà que l'aimer davantage
 Sera facile et doux... Mais puis-je l'épouser
 Le baron féodal ira-t-il chercher femme
 Chez l'humble troubadour qui chante et qui déclame ?
 Les seigneurs du pays n'iraient-ils pas gloser ?

Bégon alla trouver le vieux père d'Huguette :
 — Ta fille, troubadour, eût tôt fait ma conquête,
 Mais la louve déchoit auprès du passereau ;
 Qu'un secret mariage à ta fille m'allie !...
 — Qu'une enfant de ma race à ce point s'humilie,
 Plutôt, dit le vieillard, la voir mettre au tombeau ! (1).

Tes remparts sont puissants, tes tours sont altières,
 Tes domaines sont grands, tes façons princières
 Et la voix de tes loups emplit plaine et forêts.
 Très humble, très modeste est ma gentilhommière,
 Au pied de ton castel, elle n'est que chaumière
 Et, quand hurlent tes loups, mes moineaux sont muets !

Mais du troubadour Salviac, l'honneur vaut le tien.
 Mon blazon est d'azur, sais-tu, fils de Pépin,
 Il est pur, sans tache, telle blancheur d'agnelle.
 Entrer en ton repaire, par porte dérobée,
 Serait ternir l'honneur de la blanche épousée ;
 Et je ne veux nulle ombre au front de mon oiselle.

Tant et si bien lutta et travailla l'amour,
 Qu'au mois des roses, il survint un beau jour
 Où sur le pont-levis passa la gente Huguette
 En grande pompe et moult belles fêtes ;
 Si douce était la voix du bel oiseau chanteur,
 Que jamais son époux ne lui reprit son cœur.

(1) Vers inédits de Jean Vézère.

— Oh ! merci ! s'écria Laurence. S'il eût été donné au comte Emeric de l'entendre, il eût été conquis, comme son aïeul fut conquis.

Edith accrochait la viole.

— Une bergeronnette saurait-elle attirer le regard de l'aigle altier, murmura-t-elle.

Puis, se rapprochant de la porte, elle ajouta :

— Mais j'entends du bruit. On parle haut dans la chambre de grand-père. Serait-il plus malade ?...

En hâte, Laurence se précipitait vers l'escalier, tandis qu'Edith, déjà à demi dévêtue, cherchait son peignoir et relevait ses cheveux.

Quand Laurence pénétra dans la chambre de ses parents, son père s'était jeté en travers de son lit.

Ses yeux exprimaient la terreur et sa main valide semblait chercher désespérément quelque chose sur les draps.

La jeune fille embrassa le vieillard, alors le visage exsangue sembla se détendre.

Il fit un effort pour parler, ses lèvres s'agitèrent, mais nul son ne sortit de sa bouche.

— Papa, mon cher papa, que cherchez-vous ? Pourquoi êtes-vous si inquiet ? Je suis là, moi, votre petite Laurence.

A ce moment, Mme de Salviac, qui était penchée dans la ruelle, se releva.

Elle s'inclina vivement vers son mari et se redressa presque aussitôt, après avoir ramené, sur la poitrine du mourant, une chaînette d'acier à laquelle pendait une petite clef.

— Il cherchait la clé de son coffre-fort ! Une clef qui ne l'a jamais quitté, sa tête se perd, le pauvre ami !

Le vieillard enveloppa sa femme d'un véritable jet de haine et repoussa la clef.

— Il est frappé d'une nouvelle congestion, reprit Pauline en simulant un sanglot.

— Il faut faire prévenir M. le curé, maman.

— Je viens à l'instant de l'envoyer chercher, ainsi que le docteur.

Une fois encore, les yeux du mourant se posèrent sur Laurence, avec une expression suppliante et, à la vue d'Edith, cette supplication devint manifestement plus ardente.

— Cher papa, vous songez à Edith, son avenir vous inquiète, mais rassurez-vous, elle ne me quittera pas jusqu'à son mariage et je veillerai sur elle !

Le prêtre, appelé si tardivement, entra à cet instant dans la chambre.

D'un regard, il constata l'état désespéré du malade.

— Il est très fâcheux, dit-il, qu'on ne m'ait pas

laissé pénétrer plus tôt, en dépit de mes instances, auprès de M. de Salviac. A l'heure actuelle, il lui est impossible de se confesser!

— Je ne pouvais prévoir la nouvelle congestion qui vient de l'atteindre! Son état s'était au contraire beaucoup amélioré, répondit Pauline en pleurant bruyamment.

« Le pauvre ami, il me parlait, il n'y a pas une demi-heure, pour me remercier de mes soins.

Le mourant, qui conservait sa lucidité, reçut les sacrements; il se frappa la poitrine, tandis qu'on l'absolvait, mais son visage conservait la même expression de désespoir.

— Pourquoi nous regarde-t-il ainsi, oh! pourquoi? monsieur le curé? gémit Laurence.

— C'est le secret de Dieu, mademoiselle!

— Le pauvre cher ami regrette de nous quitter! s'écria Pauline. Et elle embrassa son mari.

Mais il eut un geste pour la repousser.

— M. de Salviac songe certainement à mademoiselle Edith, ses yeux ne la quittent pas, fit observer le prêtre, on dirait qu'il lui adresse une prière.

Le mourant inclina la tête en signe d'assentiment.

Emue par l'effroyable détresse dont elle soupçonnait la cause, Edith se pencha à son tour vers le malheureux.

— Grand-père, murmura-t-elle à son oreille, je vous pardonne, quoi qu'il ait été fait, car vous étiez seulement un instrument! Je crois que vous m'aimiez bien! Et jamais je ne permettrai que Laurence souffre à cause de moi!

Des larmes roulèrent sur les joues pâles du visage momifié, de ces larmes de mourant lentes, silencieuses, navrantes.

Puis, M. de Salviac entra en agonie et, malgré les efforts du médecin, expira à l'aube.

Lorsqu'il reposa sur la couche funèbre, il conservait encore, jusque dans le calme suprême de la mort, une expression d'indicible effroi.

Sa femme, sa fille et sa petite-fille le veillèrent. Pauline avait de ces cris, de ces sanglots bruyants qu'ont les gens du peuple pour témoigner des regrets souvent absents.

Laurence se répétait inlassablement avec une angoisse toujours croissante :

« Oh! Pourquoi... oh!.. Pourquoi semblait-il si désespéré? ».

Tandis qu'Edith répétait aussi au milieu de ses prières :

« Dormez en paix, grand-père; je vous ai pardonné et je tiendrai mon serment. »

VII

Une expression d'indignation sincère, violente même, animait pour un instant le visage, d'ordinaire impassible, de M^e Deschemins, tandis qu'il sortait de la chambre de M. de Salviac, où il venait d'inventorier le coffre-fort.

Un coffre-fort où il avait trouvé seulement quelques bijoux, de l'argenterie et une somme insignifiante en numéraire...

— M'accorderez-vous un moment d'entretien, Edith ? Et, sans attendre de réponse, devant la jeune fille, le notaire ouvrit la porte du petit salon aux cretonnes claires.

D'un ton agité, il continua :

— Vous venez de vous en convaincre, les 150.000 fr. de valeurs au porteur constituant votre fortune personnelle ont disparu... disparu avec tout le reste!...

« Et cette femme a poussé l'audace jusqu'à nous dire que son mari — qui, d'ailleurs, la tenait peu au courant de ses affaires — avait fait, certainement, des placements désastreux au Panama et ailleurs!...

« Elle a osé nous parler de la fortune dont Soufflet a hérité de son frère cadet, mort en Amérique.

« Or, je le sais, cette fortune ne s'élevait pas à 35.000 francs ; et Font-Bois seul en vaut 70.000.

« Oh ! non, cette créature, qui a usurpé la place de votre respectable et charmante aieule, n'a ni cœur, ni conscience. Elle a seulement un amour immodéré de l'argent!...

« Cet amour l'a poussée à s'approprier le bien d'autrui ; il la pousse, cela pour conserver le fruit de ses larcins, à mentir... à mentir encore et toujours!...

« Sur cette âme corrompue, nulle action morale ne saurait avoir d'emprise!... il reste donc seulement... la justice!...

« Nous déciderons tout à l'heure ce qu'il conviendra de faire : pour l'instant, je désire quitter au plus vite cette maison... une maison où, vous-même, Edith, n'êtes pas en sûreté.

« Allez emballer des vêtements et mettre votre chapeau, puis vous me suivez.

« En vous attendant, je vais rédiger quelques notes.

Parvenue dans sa chambre, Edith réunit des souvenirs et des objets personnels.

L'indignation faisait trembler ses mains. Comme un flot montant, le souvenir des agissements de Pauline Soufflet l'envahissait, submergeant jusqu'à

sa tendresse pour Laurence, jusqu'à sa promesse de ne jamais faire souffrir l'enfant née de cette intrigante.

« Mme Pauline ne demeurera pas impunie, je me vengerai, j'aiderai M^e Deschemins de tout mon pouvoir, et justice sera faite ».

A cet instant, un coup fut frappé à la porte.

Et, derrière les grilles du petit judas, Edith aperçut le visage brun et ridé de Françoise.

— Mademoiselle fait ses paquets? Mademoiselle a du chagrin? dit-elle en remarquant le désordre de la chambre et les yeux rougis de la jeune fille.

— Je m'en vais! M. Deschemins m'emmené!

— Tant mieux! mademoiselle n'est pas en sûreté ici!... J'ai tremblé nuit et jour pour elle! Celle qui vous a dépouillée aurait pu vous empoisonner... Mais je veillais et elle savait que je veillais...

« Maintenant, reprit la bonne femme, je veux dire autre chose à mademoiselle.

— Quoi donc, ma bonne Françoise?

— Je ne voudrais pas avoir affaire avec la justice, mais mademoiselle a été si bonne pour ma pauvre Noélie! Elle l'a soignée... Noélie l'aime!... Si en révélant ce que je sais — et je sais bien des choses — je pouvais rendre service à mademoiselle, je parlerais sans hésiter!...

— Que pourriez-vous révéler?...

— Un jour de la semaine passée, c'était le samedi, je crois, je pénétrai dans la chambre de monsieur pour lui apporter du bouillon.

« J'avais oublié de frapper, j'avais seulement mes « chaussons », on ne m'entendit pas ouvrir la porte, mais moi, j'entendis très distinctement monsieur dire à madame :

« — Pourquoi as-tu encore tenté de m'enlever cette clef?

« Par pitié, Pauline, laisse au moins à l'enfant ce que lui ont légué les mortes, tu lui as pris tout le reste!... »

« Madame m'aperçut et imposa silence au pauvre monsieur d'un regard.

« Quel regard! Les louves du château n'en ont pas de plus terrible.

« Depuis ce jour-là, elle a eu le soin de fermer presque toujours la porte à verrous.

« Mais, le dernier soir, j'entendis un tel remuement dans la chambre, que je montai l'escalier quatre à quatre; quand j'entraï, monsieur était étendu par terre, et madame, qui n'a pas plus de force qu'un poulet, tentait de le remonter sur son lit.

« Je soulevai votre pauvre grand-père, je le recou-

chai et, j'en suis sûre, mademoiselle Edith, le coffre-fort était ouvert, et j'y aperçus un gros paquet de papiers à côté de couverts en argent, de bijoux et d'autres objets que je n'eus pas le temps de remarquer, car madame m'ordonna d'aller sur-le-champ chercher M. le curé.

« S'il le fallait, j'affirmerais ces choses devant le juge et quelques autres encore !

— Merci, ma bonne Françoise, si votre témoignage m'est utile, je me souviendrai de votre promesse ; en attendant, je vous le demande, soyez muette sur ce point.

Déjà, au cœur de la jeune fille, quelque chose protestait : culte du vieux nom ou tendresse pour Laurence... Elle n'aurait su le dire.

Au premier étage, elle s'arrêta une seconde, hésitante et anxieuse.

— Edith... Edith... dit une voix faible.

« Je ne puis partir ainsi, elle aurait trop de chagrin, » et elle ouvrit la porte de la chambre blanche.

— Pourquoi as-tu ton chapeau ? Où vas-tu ? demanda Laurence, souffrante depuis deux jours, et dont la figure menue paraissait plus pâle encore au creux de l'oreiller brodé.

— Je vais chez les Deschemins ce soir ; de là, j'irai à Sarlat.

— Oh ! mon Dieu, que vais-je devenir ! Je m'ennuie tant lorsque tu n'es pas là. Reviendras-tu bientôt, au moins ?

— Mon absence peut se prolonger ; je vais avoir des affaires à traiter ; puis, enfin, nous ne pouvons plus demeurer ensemble ; il faut nous habituer à cette pensée.

— Comme tu me parles d'un ton froid !

« Mais, c'est vrai, je le comprends, tu ne veux pas habiter avec maman... Et un jour, comme tant d'autres le font, les demoiselles Chantérac et les Deschemins, les premiers, tu me rendras responsable des duretés d'une autre...

« Oh ! cependant, on ne peut pas deviner à quel point j'ai souffert de te voir traitée ainsi, à quel point j'ai souffert du bien-être, des gâteries qu'on m'imposait, lorsqu'on te privait de l'un et de l'autre.

« Cette blessure ne se cicatrisera jamais, comme jamais ne se cicatrisera celle que m'a faite la fin désespérée de mon pauvre père.

« Et je me sens solidaire des fautes de mes parents, j'en suis humiliée, éœurée, je voudrais réparer le mal qu'ils t'ont causé.

« Aussi, un remords me hante, me poursuit jour et nuit.

« Je regrette, au point d'en augmenter la fièvre qui me brûle, ma confiance de l'autre jour ! Je t'ai imposé un sacrifice !

— De nouveau, faut-il te le répéter ? Je n'aime pas Arnaud.

— Ton cœur est libre, tu aurais pu le lui donner sans trop d'efforts. Il est si séduisant ! Puis lui t'aimait !...

— Je lui plaisais simplement.

— Tu lui plaisais encore.

« Je l'ai remarqué, malgré mon chagrin durant ces tristes jours, il s'est montré affectueux et attentionné pour toi.

« Alors, ma chérie, si tu veux me rendre le repos, promets-moi d'oublier mes paroles de l'autre jour ; je m'étais exaltée ; j'avais exagéré mes sentiments. A mon âge, les chagrins d'amour ne sont pas éternels. J'oublierai mon rêve à peine ébauché et je serai heureuse en te voyant heureuse !

« Tout à l'heure je disais à Dieu du plus profond de mon cœur :

« Seigneur, donnez, avec un bon mari, le bonheur à mon Edith et je ne vous demanderai rien pour moi ! »

— Mais, pauvre petite, oublies-tu déjà que tu désirais me voir épouser Georges.

— C'est vrai, je l'ai désiré un instant, puis j'ai réfléchi : notre ami n'est pas digne de toi en un sens : tu lui es trop supérieure. M. de Saint-Junien est plus distingué ; il a un nom.

— Georges est intelligent et bon ; il a une situation, c'est mieux. Mais je n'épouserai pas Georges, et moins encore le baron, ceci, je te l'assure !

— Que deviendras-tu alors ?... Vais-je avoir, avec le chagrin de te perdre, l'affreuse pensée que moi, pauvre avorton, poussé sur le vieil arbre, je suis venue au monde pour chasser de Salviac la véritable héritière !

« Une seule consolation me reste, celle de te savoir si charmante et de te savoir riche. Bientôt, Dieu m'accordera cette grâce, tu rencontreras celui qui te donnera tout, le bonheur que maman et moi t'avons dérobé.

« C'est vrai, elles m'ont tout pris, » pensa Edith en tressaillant.

Elle leva les yeux — des yeux si rieurs de coutume, maintenant étrangement graves — et son regard rencontra l'image de son grand-père, l'image du malheureux désespéré auquel elle avait juré de ne jamais faire souffrir sa fille.

— En échange de ce que tu m'as dérobé, bien

involontairement, pauvre petite tante, ne m'as-tu pas donné ta tendresse, ne m'as-tu pas donné ton cœur? Conserve-les-moi et je ne serai jamais pauvre.

Edith embrassa tendrement l'enfant qui sanglotait dans ses bras, en ajoutant :

— Au revoir, à bientôt, ma chérie. Je dois te quitter, M^e Deschemins m'attend depuis longtemps.

Tandis que les jeunes filles causaient ainsi, seule dans la grande chambre où flottaient encore des relents d'acide phénique, de cire fondue et de fleurs fanées, Pauline Soufflet errait en proie — en dépit de son endurcissement — à une violente surexcitation.

Pour l'instant, la malheureuse, qui, depuis des années, avait laissé sa mauvaise nature prendre en tout le dessus, avait laissé aussi l'amour du lucre la dominer entièrement, était incapable d'éprouver, non seulement un bon sentiment, mais même une minute de remords.

Non, le problème qu'elle creusait sans répit était simplement le suivant : M^e Deschemins avait-il ou n'avait-il pas la liste des titres constituant la dot d'Edith... La jeune fille aimait-elle assez Laurence... avait-elle assez le respect de son nom pour préférer la pauvreté à une dénonciation?

Avec une judicieuse connaissance du cœur de l'enfant dont elle avait fait sa victime, Pauline conclut :

« Edith ne parlera pas... mais d'autres ne parleront-ils pas?... Et Laurence n'apprendra-t-elle pas un jour...? »

En dépit de ces éventualités possibles dont l'évocation la troublait, en attendant de la torturer, elle préféra tout risquer pour tenter de conserver cette fortune qui avait été l'ambition et le but de sa vie...

Et son visage pâle avait repris son habituelle expression sournoise et têtue quand, après avoir vu le portail se refermer sur Edith et le notaire, elle se dirigea vers la chambre de sa fille.

VIII

Quand M^e Deschemins et la jeune fille arrivèrent à la grille de la villa Mondésir, un cavalier surgit devant eux.

A leur vue, d'un brusque coup de rênes, il arrêta son cob irlandais, blanc d'écume, et sauta lestement à terre.

Tandis qu'Arnaud de Saint-Junien, après avoir

salué Edith, demandait au notaire des nouvelles de sa famille, la jeune fille examinait à la dérobée le mince, blond et très élégant gentilhomme.

« Il est gentil, songeait-elle, mais ses yeux sont d'un bleu trop fade, son buste est étriqué et sa jolie figure, qui conviendrait à une femme, la moustache en moins, manque totalement de caractère. »

Inconsciemment, elle évoqua une autre silhouette; elle revit la taille élevée, robuste et cependant si souple, le visage altier, le regard dominateur, la bouche passionnée aux dents éblouissantes du comte Emeric.

« Un hobereau, un gentillâtre, près du grand seigneur, » pensa-t-elle alors.

— Mademoiselle de Salviac, ma chère enfant, faites-moi l'honneur d'entrer, dit la voix solennelle de M^e Deschemins.

Edith tressaillit, arrachée à ses réflexions, et passa devant les deux hommes immobiles de chaque côté du portail doré.

— Edith, oserais-je solliciter un instant d'entretien? supplia Arnaud en pénétrant dans le jardin.

La jeune fille regarda le notaire.

— Ici, vous serez admirablement bien pour causer, répliqua ce dernier, et, après avoir confié le cheval du baron à un domestique, il ouvrit la porte de son cabinet où il laissa les jeunes gens en tête à tête.

Un silence embarrassant régna d'abord entre eux.

— Edith, reprit enfin Arnaud en mettant une sourdine à sa voix naturellement flûtée, Edith, daignerez-vous me donner bientôt une réponse?... Et puis-je espérer que cette réponse sera conforme aux désirs ardents de mon cœur?

Une lueur de cette gaieté qui leur était si naturelle passa dans les jolis yeux bleu gris. Edith ne se faisait pas d'illusion sur la solidité de ces désirs ardents; d'un mot, elle allait les faire fondre mieux que la neige ne fond sous les caresses du soleil!

Cependant, comme le jour où elle avait renoncé au baron, afin de ne pas affliger Laurence, une tristesse lui venait à la pensée de souffler la flamme légère qui, un moment, avait brûlé pour elle dans le cœur d'Arnaud.

« Regrets donnés au foyer, à la vie de châtelaine un instant entrevue... craintes de rendre tangible la fragilité des sentiments humains, » songeait-elle.

— Je ne peux pas... Je ne dois pas vous donner une réponse favorable, dit-elle.

— Je connais la raison de votre refus.

« Cette raison, qui émane de votre bonté adorable, ma mère l'a devinée!...

— Vraiment!... Vous m'étonnez!... Et je suis curieuse de savoir...

— Ma mère a soupçonné le sentiment qu'éprouve... ou croit éprouver Laurence pour moi...

« Mais, à cette amourette de pensionnaire, Edith, je vous demande en grâce de ne pas... nous sacrifier; ce sacrifice serait fait en pure perte, car — je vous en donne ma parole d'honneur — jamais je n'épouserai la petite-fille du bonhomme Soufflet.

Et le jeune homme eut en parlant un mouvement d'épaules rempli de suffisance et un sourire d'homme fat.

Edith trouva cette fatuité odieuse et rougit de son demi-regret de la minute précédente.

— Je ne me sacrifie nullement en rejetant votre demande, mon cher Arnaud, et cela est heureux pour moi!

— Heureux!...

— Oui, heureux, je le répète, car un obstacle, infranchissable à vos yeux, celui-là, va surgir entre nous.

— Quel obstacle?

— La pauvreté, mon cher. Ma fortune, par suite de mauvais placements, a été dissipée!...

« Voudriez-vous, votre mère vous permettrait-elle d'épouser une fille sans dot?

Arnaud à son tour avait rougi violemment. Il ouvrit la bouche pour crier à la jeune fille qu'une misérable question d'argent ne saurait les séparer. Puis il songea aux brèches faites à leur fortune par ses folies, il songea à l'orgueilleuse vanité de sa mère, à son besoin d'ostentation, il songea surtout combien il était incapable de tout travail...

— Vous jouez un jeu cruel, dit-il en tortillant sa moustache, vous avez voulu m'éprouver, mais mon amour est au-dessus...

Edith l'interrompit :

— Votre amour n'est pas assez grand, croyez-moi, pour vous transformer subitement.

« Songez-y, si vous m'épousiez, il faudrait renoncer à vos habitudes d'élégance... et d'oisiveté... il faudrait gagner votre vie et celle de votre famille.

« Vous ne sauriez pas vous y résoudre!

« Au reste, le voudriez-vous... je rejetterais encore votre demande.

— Pourquoi?

— Parce que, pour accepter pareil sacrifice, il faudrait aimer, aimer vraiment!...

M. de Saint-Junien eut encore quelques phrases de vagues protestations.

Puis, la conversation devint si pénible à soutenir qu'Edith elle-même y mit un terme en se levant.

Tandis que le jeune homme s'éloignait, elle fit quelques pas dans le jardin; un instant elle s'arrêta sous un adjectrémia en fleurs et déchiqueta nerveusement une des floconneuses boules roses. Pour avoir touché du doigt la vénalité, la lâcheté d'un homme, il lui restait au cœur beaucoup d'amertume.

— A quoi songez-vous, Edith? dit à ce moment Mme Deschemins, qui se tenait sur le seuil de l'étude, venez-vous d'éconduire un soupirant ou d'accepter un fiancé?

— J'ai simplement dit à Arnaud que j'étais pauvre, madame. Cela a suffi!...

« Entendez-vous à quelle allure s'enfuit le baron de Saint-Junien?...

La femme du notaire prêta l'oreille, écoutant un instant le trot désordonné d'un cheval.

— En effet, reprit-elle, quand ce bruit alla décroissant, le cob irlandais aura été fortement actionné.

La jeune fille vint tendre son front aux lèvres de sa vieille amie et, sur ses pas, pénétra dans la pièce claire où M^e Deschemins et son fils étaient assis devant leur bureau respectif.

— Vous avez eu tort d'affirmer que vous étiez pauvre, déclara le notaire qui avait entendu la réponse de la jeune fille. Nous n'abandonnerons pas ainsi la partie, donnez-vous la peine de vous asseoir, nous allons, si vous le voulez bien, examiner posément la situation.

— Restez, chère madame, je vous en prie, supplia Edith, quand elle vit Mme Deschemins faire mine de se retirer, n'êtes-vous pas, avec Antoinette et Françoise, mes seules amies!

— Nous allons, reprit M^e Deschemins, faire opposition à la réalisation des valeurs dérobées.

« Elles sont au porteur, c'est vrai, mais j'ai la liste de leurs numéros; ceci, Mme de Salviac l'ignore.

« Si elle l'avait su — du moins d'une façon certaine — elle aurait compris l'inutilité de son acte criminel... car le jour où elle voudra réaliser ces actions, elle signera elle-même sa condamnation.

« Mais, de plus, il est une autre partie de la fortune — celle qui appartenait en propre à votre grand-père — qui a été scandaleusement détournée : ceci aussi, nous pouvons l'établir.

« En un jour de libations excessives, le père de Pauline a confié à un de mes clients que l'héritage de son frère montait à peine à trente mille francs;

j'ai voulu contrôler la valeur de ce dire d'ivrogne; j'ai écrit à Buenos-Ayres, à l'un de mes amis qui y réside depuis longtemps, et j'ai eu la preuve que Soufflet n'avait pas menti.

« Or, l'ancien coutelier possède pour cent cinquante mille francs de biens-fonds; sans parler de nombreux prêts hypothécaires.

« Il lui faudra établir la provenance de tout cela.

Accoudée au bureau, le front dans sa main, les yeux mi-clos, la jeune fille écouta Edouard et son père discuter, puis arrêter la marche à suivre; ensuite énumérer les charges qui accablent Mme de Salviac.

— Donc, selon vous, demanda-t-elle, il est certain que Mme Pauline sera convaincue de vol?

— Absolument, affirma M^e Deschemins.

— C'est aussi mon avis, conclut Edouard.

— Combien je serai heureuse, si l'on peut faire rendre gorge à cette mauvaise créature, ajouta Mme Deschemins.

— Dans aucun cas, moi, je ne pourrais être heureuse d'un pareil scandale... Cette femme porte notre nom, un nom que je ne voudrais pas voir éclaboussé de honte!... De plus, il y a Laurence!...

« Laurence, que tuerait la brutale révélation!...

— On ne meurt pas de chagrin, soyez-en sûre, ma petite; puis, entre vous et Laurence, je préfère que Laurence soit sacrifiée; je la plaindrai, certes, mais de tout temps, vous le savez, les innocents ont payé pour les coupables.

— Dieu seul a le droit d'exercer cette justice d'ordre spécial, chère madame, je ne me sens pas le courage de me substituer à Lui; le désespoir de ma pauvre petite tante retomberait sur moi, puisque ma vie en serait à jamais empoisonnée.

— Avez-vous le droit de laisser le crime impuni? demanda le notaire de son ton emphatique.

— Impuni, rien ne prouve qu'il le sera, monsieur. L'avenir est à Dieu.

— En espérant même cette punition hypothétique, il me semble, ma pauvre enfant, que vos amis ne peuvent vous permettre de vous dépouiller en faveur de la femme qui a été pour vous une cruelle marâtre.

— Je ne me fais pas meilleure que je ne le suis; si Mme de Salviac ne portait pas notre nom, je serais la première à déposer une plainte contre elle, à me réjouir de la voir souffrir comme elle a fait souffrir mon grand-père et moi... mais elle est Mme de Salviac!... Puis il y a Laurence!...

« Et vous ne pouvez pas savoir ce que Laurence a été pour moi!

« Ma pauvre petite tante! Mais elle a été le rayon de soleil de ma vie, ma protectrice, oui, ma protectrice, elle, la pauvre petite fille, si jeune, si frêle!

« Lorsque Mme de Salviac, heureuse de châtier mes plus légères peccadilles, m'enfermait dans un cachot situé sous l'escalier, où j'avais une peur affreuse des rats et de l'obscurité, Laurence, encore un bébé, venait se coucher en travers de la porte pour me garder, tel un chien fidèle. Et, afin d'arracher sa fille au froid et à l'humidité de la pierre, afin de calmer ses cris et ses pleurs, Mme Pauline était contrainte de me délivrer.

« Plus tard, quand notre institutrice, la dure Allemande si soumise aux désirs de Mme de Salviac, m'accablait de pensums, Laurence, qui, cependant, détestait le travail, en faisait la moitié, et vous devinez quelle dose de persévérance elle avait employée pour arriver à imiter mon écriture.

« Et si j'étais privée de friandises, ce qui me mortifiait fort, car je suis très gourmande, la petite tante Bébé mettait son dessert dans sa poche et se rendait voleuse pour réparer la sévérité de sa mère!

« Il faudrait des volumes pour vous raconter les ruses touchantes qu'elle inventait dans le but de cacher mes méfaits, de m'obtenir des toilettes élégantes ou des distractions.

« Tout son argent passait dans ma bourse, la pauvre chérie!

« Chaque trait de méchanceté de la mère me rappelle un trait de bonté de la fille.

« Laurence m'aime ardemment, avec faiblesse, avec enthousiasme!

« Eh bien! je ne me sens pas la force de méconnaître cette immense affection en jetant le déshonneur à celle qui m'a prodigué toujours sa tendresse et son dévouement.

« Et cela, pour quoi?... Pour de l'argent!...

— L'argent, mon enfant, reprit le notaire, dont le visage exprimait cependant une certaine émotion, l'argent dont vous parlez avec le mépris qu'en ont parfois les très jeunes, est, croyez-moi, indispensable au bonheur.

« Je ne dois pas, moi, votre conseiller, vous permettre de renoncer, uniquement pour une raison d'ordre sentimental, à une véritable fortune.

— Pour une raison d'ordre pécuniaire, vous ne pouvez pas, monsieur, me conseiller de tuer, ou tout au moins de réduire au désespoir, la créature qui m'aime le plus au monde...

— Quelle situation atroce a créée la faiblesse de ce pauvre M. de Salviac ! s'écria Mme Deschemins qui pleurait.

— Il n'est point responsable de la disparition de ma dot. Et, pour le reste, il était bien, en effet, le pauvre être sans force qui obéit à l'impulsion dominatrice ; il était vieux, affaibli ; et surtout, il avait hérité l'âme légère des Salviac. Ils furent, en général, de gais papillons, des oiseaux chanteurs, rarement des hommes de caractère viril !

— Ils furent constamment des honnêtes gens, affirma M^o Deschemins, beaucoup surent mourir crânement sur les champs de bataille, voire même sur la guillotine en quatre-vingt-treize.

— Il est parfois plus difficile de bien vivre que de bien mourir, monsieur !

— Quoi qu'il en soit, ma chère Edith, reprit Edouard, vous aurez besoin de n'avoir pas hérité de l'âme légère de vos ancêtres paternels.

— Les Puyguilhem et les Grolejac furent de hardis ligueurs, de rudes batailleurs, espérons qu'ils m'auront légué un peu de leur vaillance.

— Sûrement, espérons-le, car si vous persistez dans votre résolution, la situation sera infiniment plus difficile que vous ne l'imaginez.

« Cette situation, je vais tâcher de vous l'exposer clairement : La fortune de votre grand'mère paternelle consistait en domaines situés dans le Bergeracois. Votre grand-père possédait Salviac et une autre terre également sise près de Bergerac, au lieu de Faux.

« On parla de tracer une ligne de chemin de fer qui aurait coupé une propriété voisine de cette terre de Faux, cette propriété était à vendre.

« Votre grand-père, pensant avec raison conclure une affaire avantageuse, acheta cette propriété, et pour la payer emprunta au comte Bégon de Chantelouve une somme de cinquante mille francs qui fut hypothéquée sur Salviac ; il comptait rendre cette somme sous peu. Le chemin de fer suivit le tracé en question. M. de Salviac toucha une belle indemnité, puis vendit successivement toutes ses terres du Bergeracois, y compris le domaine acquis à si bon compte ; il retira de ces diverses ventes la somme de deux cent soixante-sept mille francs. C'était un joli denier.

« Ceci se passait à peu près au moment de votre naissance, aussi, hélas ! à celui de la mort de votre aïeule, et de votre mère, auxquelles votre père survécut si peu de temps ; le comte Bégon étant mort lui aussi, rapidement et prématurément, il eût fallu

remplir certaines formalités pour rembourser les cinquante mille francs à son fils mineur.

« Malgré mes instances pressantes, la somme ne fut pas rendue. J'obtins un règlement de vos affaires; et vos droits sur l'héritage de votre aïeule et de votre mère s'élevèrent à cent cinquante mille francs. Les cent cinquante mille francs qui ont été volés.

« Pauline Soufflet avait, à cette époque, été introduite à Salviac par le mal avisé chanoine Chantérac.

« Vous savez ce qu'il advint.

« La mauvaise créature, non contente de s'être fait épouser, s'opposa à l'acquittement de la dette de son mari, fit main basse sur les capitaux, et, par une avidité insensée, a poussé votre grand-père à emprunter quelque argent sur billet, tandis que, le plus souvent possible, elle laissait impayés les gages des domestiques et les notes des fournisseurs.

« Bref, si Salviac se vendait par autorité de justice, non seulement il ne vous resterait pas un rouge liard, mais tous les créanciers, des gens, pour la plupart, de conditions modestes qui ont été influencés par le respect, s'attachant à votre famille, ne seraient pas désintéressés.

« Le déshonneur, ma pauvre enfant, dont vous ne voulez pas pour Laurence, rejaillirait sur elle et aussi sur vous.

Un silence se fit dans la pièce claire.

Les yeux machinalement fixés sur les registres et les cartonniers qui, de tous côtés, recouvraient les murs, Edith sentait une angoisse atroce qui lui déchirait le cœur.

De toute manière, le pauvre vieux nom serait déshonoré!

Que diraient les morts, s'il leur était permis de parler?

Soudain, écrit en grosses lettres, sur des étiquettes blanches, au flanc des cartons verts, un autre nom apparut vingt fois répété... Chantelouve!... Et, instantanément aussi, la phrase prononcée avec tant de respect par M^e Deschemins revenait à l'esprit de la jeune fille :

« Le comte de Chantelouve vous veut du bien!... »

Subitement, Edith reprit confiance, comme si, de loin, le mystérieux châtelain venait de lui tendre une main secourable; alors, elle demanda :

— A combien estimez-vous l'ensemble des petites dettes?

— A vingt mille francs environ.

— Combien vaut Salviac?

— Quatre-vingt mille francs, un peu plus peut-

être, mais, vendu devant le tribunal, il peut ne pas atteindre soixante mille.

— Qui pourrait nous contraindre à vendre, ainsi ?

— Seulement un des petits créanciers, car le comte Emeric, j'en suis certain, n'exigera pas le remboursement de sa créance si vous êtes en jeu...

— N'y aurait-il aucun moyen de satisfaire ces créanciers ?

— Il serait possible de vendre des parcelles isolées du noyau principal, je connais des acquéreurs, mais aucune vente ne saurait être faite sans autorisation de M. de Chantelouve; son hypothèque est globale!...

— Cette autorisation, le comte Emeric me l'accordera, surtout si son fidèle ami, M^e Deschemins, la lui demande; et, le vieillard se taisant, Edith continua en feignant de prendre son silence comme une approbation.

« Le domaine ainsi diminué rapporterait-il de quoi servir les intérêts des cinquante mille francs ?

— A la condition de louer la maison, oui, répondit Edouard, mais alors, ma chère Edith, où résideriez-vous ? Comment vivriez-vous ?

— Je vais chercher une situation; j'en trouverai une, je l'espère, car ma dure institutrice sut du moins me donner une sérieuse instruction; grâce à elle, je possède mon diplôme supérieur et je connais bien l'allemand, aussi un peu de musique et de peinture. J'irai à l'étranger pour gagner davantage, ainsi les intérêts de M. de Chantelouve seront sûrement payés.

« Plus tard, quand j'entrerai en possession de l'héritage que m'a légué mon oncle de Grolejac, je pourrai acquitter ma dette. Un abri me restera.

— M. de Chantelouve est très malade; vraisemblablement, il mourra avant votre tante de Grolejac, jouissant en usufruitière de la fortune de son mari; les héritiers du comte peuvent exiger l'acquittement des cinquante mille francs!... Songez-y, Edith, ajouta le jeune homme.

— Les héritiers prendront Salviac, s'ils ne veulent pas attendre.

« Je tiens énormément à cette maison des Troubadours où sont nés tous les miens, mais je tiens plus encore au bonheur de Laurence; plus encore à ne pas entacher l'honneur de mon malheureux grand-père.

— Une semblable décision ne pouvant se prendre à la légère, je n'interviendrai que lorsque vous aurez réfléchi et consulté, assura le notaire.

— J'ai réfléchi, et quant à consulter, vous êtes mes seuls amis!

— Vous allez demain voir les demoiselles Chantérac, prenez au moins leur avis, s'écria Mme Deschemins.

— Je veux bien soumettre ma résolution à mes vieilles amies.

— C'est entendu ; j'exige deux jours de réflexion, et l'opinion des demoiselles Chantérac !

« J'irai seulement à Chantelouve vendredi ; nous sommes à mardi, écrivez-moi donc jeudi.

« Et, si vous n'avez pas changé d'avis, je parlerai de vos affaires au comte, mais sous la condition expresse que je lui révélerai la vérité entière...

« Oui, je lui révélerai la vérité entière... C'est une idée, une bonne idée, répéta le vieillard qui demeura un instant silencieux et absorbé.

« Ainsi informé, reprit M^e Deschemins, mon noble client pourra, en pleine connaissance de cause, juger s'il veut vous aider à vous dépouiller en faveur de l'héritière des Soufflet !

— Merci, mon cher monsieur, mais le délai que vous m'imposez est bien inutile. A l'avance, je pourrais vous dire la teneur de ma lettre.

De nouveau, la voix grave de l'homme de loi s'éleva :

— Croyez-en l'expérience de vos vieux amis, mon enfant ; n'écoutez pas votre imagination enthousiaste. Songez à la vie pénible qui peut devenir la vôtre : vous devrez vivre chez les autres, vous le libre passereau !

« Vous devrez subir l'humiliation de vous voir traiter en subalterne par des gens qui vous seront, probablement, inférieurs par la naissance et surtout par les qualités du cœur.

— Mon éducation, les duretés de Mme de Salviac m'ont armée pour la lutte.

— Envisagez des dangers d'un autre ordre. Vous êtes jeune, inexpérimentée, infiniment gracieuse et séduisante ; or, le monde est un terrain glissant, semé d'embûches.

« Vous pouvez aussi être malade et vous trouver sans ressources !...

« Nous admirons votre générosité, Edith, mais, au nom de votre aieule et de votre mère qui furent nos amies, au nom de votre père que nous aimions, nous vous demandons de ne pas charger vos épaules d'un fardeau sous lequel vous défaillerez peut-être.

— Dieu m'aidera ! Il me doit son secours, puisque, en agissant comme je le fais, je crois suivre ses préceptes de charité et de bonté.

« Tout, au reste, sera préférable au remords

d'avoir involontairement fait souffrir Laurence et de l'avoir déshonorée.

Et, suivie de Mme Deschemins qui, tout émue, la considérait d'un regard admiratif, Edith quitta la pièce claire où elle venait de décider de sa destinée !

IX

Dans le jardinet des demoiselles Chantérac, près du vieux puits qui s'abrite sous la treille épuisée, Edith est assise le vendredi suivant.

Tandis qu'elle croque distraitemment un grapillon aux grains clairsemés et dorés, elle songe combien cette journée va être décisive pour elle.

Quatre heures viennent de sonner à l'horloge de la cathédrale de Sarlat ; dans quelques instants, M^e Deschemins quittera sans doute Chantelouve où il a dû transmettre au comte Emeric la requête de la jeune fille.

Le notaire aura-t-il su se montrer éloquent ?... Non, c'est à craindre !... Car la mission, dont on l'a chargé, il l'a remplie à contre-cœur.

Ah ! pourquoi Edith n'a-t-elle pas des ailes comme les passereaux ? Pourquoi le concierge de Chantelouve est-il incorruptible et les chiens des Pyrénées si féroces ?...

« J'aurais su attendrir le cœur du comte Emeric, se dit-elle, il aurait consenti à m'aider à sauver Laurence. S'il s'oppose à toute transaction, des créanciers besogneux peuvent demeurer impayés. En ce cas, aurai-je le droit de renoncer à la lutte !... »

Quand, voulant chasser de son esprit la pensée de cette fâcheuse alternative, Edith ouvrit, pour la relire, la lettre de Laurence qu'elle avait reçue le matin, les caractères lui semblèrent étrangement troublés.

« Je pleure maintenant, murmura-t-elle, il ne le faut pas cependant ! »

Elle essuya vivement ses yeux d'un geste impatient et lut les lignes suivantes :

« Ma chérie,

« Combien j'ai été désolée en apprenant la ruine de mon père, désolée pour toi, mon Edith, qui te trouves pauvre comme je l'aurais été sans l'héritage de mon oncle d'Amérique.

« Cet héritage, quel serait mon bonheur si je pouvais le partager avec toi, si je pouvais surtout t'en donner la plus grosse part.

« Hélas ! cet argent, je ne suis pas libre d'en dis-

poser, mais celui qu'on me donnera, permets-moi de m'en dessaisir en ta faveur, car si tu ne veux pas accepter l'invitation de grand-père — il doit te demander de venir habiter Font-Bois avec nous — que deviendrais-tu ?...

« Il faut pardonner aux morts, mais vraiment, en songeant aussi peu à toi, mon père a été bien imprévoyant, bien égoïste, je ne puis m'en empêcher de penser cela !

« J'ai tenté de faire partager mes inquiétudes à ma mère ; toute à son chagrin, elle ne s'occupe de personne. Puisque je suis privée de te voir, j'aimerais à t'écrire longuement, mon Edith, mais je ne puis pas... je me sens faible, brisée au delà de toute expression ; on m'a transportée hier à la villa de grand-père, c'est là que nous résiderons désormais. Ce pauvre Salviac... il me semble que j'y laisse la moitié de mon cœur, mais c'est une illusion, car, sois-en sûre, mon cœur demeure tout entier pour t'aimer ardemment.

« Et quand je songe que, à cause de moi, tu as refusé M. de Saint-Junien !...

« N'est-ce pas une pensée désespérante ! Comment peux-tu encore avoir la bonté de m'aimer !

« Ta pauvre tante Bébé. »

« Mon Dieu ! faites qu'elle ne soupçonne jamais l'affreuse vérité, soupira la jeune fille ; si l'indignité de sa mère lui était révélée, elle en mourrait ! »

À cet instant, la porte de la vieille maison s'ouvrit.

— Je vous amène un aimable visiteur, dit Françoise qui apparut aux côtés de Georges Deschemins.

— C'est gentil de n'avoir pas voulu repartir de Sarlat sans venir me voir ! s'écria Edith en tendant la main au sous-lieutenant.

— Je suis venu à Sarlat uniquement à cause de toi, répondit le jeune homme en s'asseyant à côté de son amie d'enfance, quand, discrètement, Françoise se fut retirée.

« Mon congé expire demain, et je ne voulais pas repartir sans te supplier de ne pas rejeter ma demande, une demande qui, je le crains, ne t'aura même pas été communiquée.

— J'ai deviné ton désir de m'épouser, mais... sais-tu que je suis pauvre...

— Je le sais ! Et je sais avec quelle générosité tu te sacrifies.

— Merci de me dire cela, merci de me comprendre !

— Je te comprends et je t'approuve, car je crois.

comme toi, que la vérité tuerait Laurence; elle est si frêle!... Mes parents voient en elle seulement la fille de cette affreuse femme et la cause de tes épreuves; pour moi, elle est une bonne amie d'enfance, dont je reconnais le tendre cœur.

— Et tu es dans le vrai... ma pauvre petite tante!

« Oh! non, elle ne doit pas être confondue avec sa mère et son grand-père; elle mériterait d'être heureuse et je tremble en songeant que les fautes des siens peuvent retomber sur elle.

— C'est fatal, hélas! Comment un honnête homme pourrait-il épouser l'héritière de ces gens-là!...

« Mais j'ai tort de te parler ainsi, continua l'officier, en remarquant la consternation qui se répandait sur le visage d'Edith, dis-toi que je n'ai pas voulu te faire de la peine avec mes sottes paroles; accorde-moi généreusement ton pardon et surtout permets-moi de me considérer comme ton fiancé.

— Mon fiancé! Tu vas vite, mon pauvre ami; tes parents sont presque mes seuls amis, je suis touchée de leur bonté et je trouverais mal reconnaître leur dévouement en te liant à moi par une promesse qu'ils désapprouveraient certainement.

— Qu'en sais-tu?

— Ils sont trop pratiques, ton père surtout, pour ne pas te conseiller d'attendre que l'âge... et la raison te soient venus avant d'épouser une fille pauvre. Sois franc et avoue-le-moi, j'ai deviné juste!

— Mon père me trouve en effet un peu jeune... il me conseille de mûrir ma résolution; mais, je le sais, mes sentiments ne changeront point!

— Ta bonne foi est entière; mais saurait-on répondre de son cœur et de ses sentiments!... Je vais être contrainte d'aller très loin chercher une situation; nous ne nous verrons plus... Et tu connais le proverbe?... Tu m'oublieras.

— Jamais!

— L'avenir seul pourrait nous dire cela!

— Alors, tu ne veux pas que nous échangions une promesse?

— Non! Pour les raisons que je viens de t'énumérer, je ne le veux pas.

— Tu ne m'aimes pas! Voilà la vraie, l'unique raison de ton refus! Si tu m'aimais, tu ne douterais pas de ma tendresse, tu ne craindrais pas de te lier par un serment.

Les yeux mi-clos, Edith se taisait, interrogeant son cœur.

Non, elle n'avait nul amour pour Georges, mais dans la détresse où elle se trouvait, le désintéres-

sement, les sentiments de son ami d'enfance la touchaient profondément; la vie près de lui serait douce, sans doute, et l'enfant isolée, apeurée par les luttes futures, était violemment tentée d'accepter l'appui qui lui était offert.

Les Deschemins avaient de la tendresse pour elle; le premier moment de déception passé, ils la traiteraient en fille. Et son existence se déroulerait normale, paisible...

Et, cependant, quelque chose protestait si violemment en Edith à l'idée d'aliéner sa liberté qu'elle répondit :

— Pour l'instant, Georges, je ne veux pas de promesses entre nous. Accepter ton offre si généreuse serait de ma part un abus de confiance vis-à-vis de tes parents... et, crois-le, une imprudence.

« Toi et moi, nous jugeons naturel de sacrifier une fortune à Laurence... mais plus tard ne regretterions-nous pas amèrement cette fortune... pour d'autres.

« Donc, de longtemps, à moins de circonstances extraordinaires, je ne me marierai pas.

« Ne prends pas cette mine désolée, mon cher Georges; ton sort sera probablement, et je le désire, moins triste que le mien. Tu rencontreras sur ton chemin une charmante et riche fiancée, et moi, je resterai ta fidèle amie, presque une sœur; cette affection fraternelle, je te supplie de me la conserver.

« Ne me tente pas davantage par le mirage d'un foyer paisible, d'une existence protégée.

— Tu ne m'aimes pas! Tout est là! répondit Georges tristement; je n'ai qu'à m'incliner devant ta décision: « l'amour pousse où il veut, hélas! »

« Maintenant, il me reste à m'acquitter de la commission dont mon père m'a chargé.

« Prévoyant qu'il serait retenu aujourd'hui à l'étude, il est allé, dès ce matin, à Chantelouve.

— Ton père est allé à Chantelouve! s'écria Edith, quelle est la réponse du comte?

— Elle est à la fois peu explicative et renversante!... M. de Chantelouve désire te voir. Une audience te sera accordée lundi dans l'après-midi: mon père se trouvera à la gare de Salviac à l'arrivée du train d'une heure cinquante, et vous vous dirigerez directement vers l'ancre du loup, si, toutefois, ce jour te convient.

— M. de Chantelouve m'attend... je vais le revoir!... Est-ce possible! répétait la jeune fille bouleversée.

— Combien te voilà émue, agitée!... Ah! si ce beau châtelain n'était pas un mourant... je trouverais dans l'admiration, dans le culte que tu lui as voués,

l'explication véritable de ton refus... S'il eût tenu mes lieu et place, tu aurais eu confiance... tu aurais moins réfléchi.

« Tu l'ignores toi-même, Edith, mais à force de penser au comte Emeric, à force d'en faire le héros de tes jeux d'enfant, de tes rêves de jeune fille, tu en es venue à l'aimer!...

— Peut-être sais-tu mieux lire en mon cœur que moi-même!...

« Dans tous les cas, à l'heure présente, je vois seulement, dans le héros de mes pensées, un être digne de pitié et surtout celui qui peut m'aider à sauver Laurence.

— Pour toi... et pour moi, je voudrais te croire, Edith!

Et le jeune homme, qui faisait des efforts héroïques afin de ne pas pleurer, s'inclina très bas et baisa la main de son amie, puis s'éloigna, oubliant dans son trouble de saluer Françoise.

— M. Georges est parti! s'exclama cette dernière, qui apparaissait sur le seuil de la cuisine, le visage animé par le feu du fourneau, parti sans se rafraîchir, sans goûter à nos confitures!

— Il n'y songeait guère, le pauvre garçon!

— L'auriez-vous affligé?... J'avais espéré qu'il venait...

— Il venait en effet me demander en mariage, ma bonne Françon.

— Ah! quelle joie!... Vous avez dit oui au moins?...

— J'ai dit non!

— Vous avez dit non! Mais c'est une folie, mon trésor. Et pourquoi?...

— Parce que je suis pauvre! Riche, j'aurais peut-être pu accepter Georges... à l'heure actuelle, c'est impossible!

— Moi, j'aurais plutôt compris le contraire!...

— C'est bien simple, cependant! Si on se décide à se marier dans des conditions anormales, c'est-à-dire en forçant la main à une famille; si on se résout à tout devoir à son mari, faut-il encore ressentir assez d'amour pour le payer en tendresse; or, je suis certaine de n'éprouver, à l'endroit de Georges, rien en dehors d'une grande et fraternelle affection.

— Je ne comprends rien à ces sentiments-là! Il me semble que vous raisonnez trop!

— En conscience, j'estime que, pour fuir une existence de lutte, je ne dois pas aliéner ma liberté et celle d'un autre qui prend probablement une amourette pour un grand sentiment!

— Votre conscience est trop chatouilleuse! Hier,

elle vous a condamnée à la pauvreté, aujourd'hui, à l'isolement. Ne présumez-vous pas trop de vos forces?...

— Et la grâce de Dieu, qu'en faites-vous, Françoise? Pour l'instant, je vais à l'église demander le secours divin.

— Attendez Toinette, elle vous accompagnera.

— Non, je veux marcher un peu! Et votre sœur sera certainement fatiguée en rentrant.

« Lorsque vous récitez votre chapelet ensemble tout à l'heure, offrez-en une dizaine afin que M. de Chantelouve accueille favorablement la requête dont je vous ai parlé, afin, aussi, qu'il me reçoive bien, car Georges m'a annoncé cette nouvelle surprenante: le comte Emeric consent à me recevoir lundi!

— Le comte de Chantelouve consent à vous recevoir! Mais c'est un miracle!

Et quand Edith l'eut quittée, Françoise, tout en surveillant la cuisson de la confiture de figues qui mijotait dans un chaudron de cuivre, opération importante à ses yeux, se prit à penser :

« Le comte Emeric songerait-il à faire notre demoiselle son héritière?... son héritière... ou...? »

« En la voyant, il sera sûrement conquis par sa grâce!... Maître Deschemins a dû compter sur cela... »

Tandis que Françon monologuait ainsi, en jetant dans sa marmelade une gousse de vanille, partagée en petits fragments d'une régularité parfaite, Edith, enveloppée de ses voiles de crêpe qui, si bien, faisaient ressortir la teinte dorée de ses cheveux et le blanc rosé de son teint, suivait la fameuse Traverse, où, en vue du marché, les marchands préparaient leurs étalages pour le lendemain; mais elle passa rapidement, et, seulement quand elle fut parvenue dans le quartier moyenâgeux, aux noms évocateurs, la jeune fille s'attarda; et, pour fuir le présent, tenta de faire revivre le passé.

Ce passé, grâce à Françoise et à Antoinette, instruites à l'école de leur oncle, elle en connaissait bien des lambeaux et aurait pu mettre un nom sur la plupart des logis du moyen âge ou de la Renaissance qui alignaient leurs façades — non pas grises, mais rousses — le long des ruelles fraîches.

Et, à la vue de cette chapelle sépulcrale, étrange et haute coupole arrondie, percée d'ouvertures seulement au sommet, qui se profile à un carrefour, Edith se souvint du petit frisson de terreur qui la secouait, en son enfance, quand, devant elle, on donnait à ce monument le nom de *Lanterne des Morts*, sous lequel il est connu dans le pays; elle

savait aussi qu'il fut élevé pour honorer la mémoire d'un certain abbé Robert, dont la charité se déploya merveilleuse, lors de la peste terrible qui, au XIII^e siècle, enleva deux mille cinq cents Sarladais.

« Celui-là aussi se dévoua, se sacrifia à son prochain ! murmura Edith. Et il se dévouait à des étrangers, à des inconnus, non à une amie tendrement aimée. »

Ce retour en arrière peupla d'ombres confuses les ruelles étroites et paisibles.

Là, jadis, sur ces pavés glissants avaient défilé les hommes d'armes aux lourdes rapières, les pénitents blancs et les pénitents bleus perdus sous leur cagoule, les récollets aux vêtements flottants, plus tard les porteurs de ces boîtes élégantes où s'abritaient les belles dames.

Car ces pignons altiers, ces tourelles gracieuses marquaient les demeures des grands seigneurs dont les donjons dominaient de haut le cours de la Dordogne ou celui de la Vézère, des seigneurs qui tous avaient, à Sarlat, un hôtel où ils venaient passer les mois de l'hiver.

En ces temps où Versailles n'avait pas encore tout attiré à son soleil, dans les vastes salons un peu sombres, qu'éclairaient les fenêtres à meneaux, on tint bureau d'esprit, on cultiva les calembours, les mots à double entente, on débita le madrigal ; on dansa force menuets et pavanés ; et les seigneurs, au costume galant, jouèrent au brelan, tandis que les petites mains des châtelaines, poudrées, touchaient du clavecin ou pinçaient de la harpe et de la guitare.

Un instant, les yeux fixés vers une curieuse galerie à balustrade de pierre couronnant le faite du porche arrondi, accédant à l'ancien hôtel des Salviac, Edith s'arrêta pensive, frappée d'une crainte.

Elle, la fille des gracieuses mondaines, des gentils troubadours, tous des oiseaux chanteurs, ne s'était-elle pas chargée d'une tâche trop lourde ?

Aurait-elle, ses premiers enthousiasmes évanouis, l'énergie de poursuivre l'existence à laquelle la condamnait son dévouement à Laurence, son culte du vieux nom. Mais son regard anxieux rencontra le chevet de la belle église abbatiale de Saint-Sacerdoce.

« Là, se dit-elle, je trouverai du secours et du réconfort. On ne doit pas, uniquement, par crainte du travail et de l'isolement, s'engager dans le mariage, ce serait méconnaître le caractère d'un sacrement !... Puis, je ne sais, il me reste au cœur un espoir... »

Abandonnant les rêves éclos dans son esprit en ce décor de vieille estampe, la jeune fille avança de quelques pas, mais ce fut encore pour faire une halte devant la porte que surmontait, sculpté dans la pierre rousse, le blason des Chantelouve.

« Si Dieu permettait que le secours me vînt de lui, murmura-t-elle, si je pouvais ensuite témoigner ma reconnaissance au comte!... Mais comment?... Serais-je une sœur garde-malade... il ne me permettrait pas de le soigner.

« Georges a raison, se disait encore Edith, si absorbée par ses pensées qu'elle frôla cette fois, sans songer à l'admirer, la jolie façade Renaissance de l'ancien palais épiscopal où, durant son enfance, Fénelon passa des semaines et des mois chez son oncle l'évêque de Sarlat. J'ai trop rêvé au comte Emeric, je me suis inconsciemment attachée à lui!... Combien je suis bouleversée à la pensée de le revoir!... »

Et, quand elle fut prosternée sous les voûtes élancées, que le crépuscule commençait à peupler d'ombres mystérieuses, plus d'une fois, malgré ses efforts, tandis que ses lèvres récitaient les pieuses invocations, sa pensée rebelle s'en allait vers la villa où souffrait Laurence et surtout vers le manoir mystérieux où l'appelait le désir du comte Emeric.

X

— Oh!... hé!... oh!... hé!... crie par trois fois M^e Deschemins, dont la main s'appuie à l'encolure puissante de la paisible percheronne.

— Oh!... hé!... oh!... hé!... répond d'abord l'écho.

Puis, une voix de femme répète ce cri qui, le même depuis des siècles, appelle le passeur, cri qui, cependant bien familier aux oreilles d'Edith, la trouble aujourd'hui profondément.

Ne va-t-elle pas franchir la Dordogne pour aller à Chantelouve, à Chantelouve qui dresse là-haut ses toits en poivrières, à Chantelouve où l'attend le comte Emeric, désireux de lui révéler quelque chose, a dit M^e Deschemins, quelque chose?... Malgré ses questions réitérées, le grave notaire, ignorant ou trop discret, s'est renfermé dans son mutisme habituel.

Maintenant, debout à l'arrière du bateau plat où le tilbury a pris place, Edith regarde tantôt les nuages gris, dont le ciel est voilé, se refléter dans l'eau, et tantôt les chevelures d'herbes aquatiques soulevées par la rame de la batelière; elle écoute le

petit bruit monotone de la poulie, glissant sur le câble tendu d'une rive à l'autre, mais, en réalité, elle voit seulement Chantelouve, elle entend seulement les battements précipités de son cœur!

— Mademoiselle va sûrement à Sainte-Mondane, dans l'intention de prier notre sainte patronne, dit tout à coup la passeuse, et cependant, Dieu merci, les jolis yeux de Mademoiselle n'ont pas besoin du secours de l'eau merveilleuse pour y voir clair.

Edith sourit sans répondre; elle songe combien le secours d'En Haut lui a été nécessaire... combien il lui serait nécessaire, encore, pour y voir clair en elle!

Le court voyage sur l'eau est terminé, la voiture ne tarde pas à quitter le chemin tracé au milieu des champs fertiles pour s'engager dans une large route.

Cette route, que longe un minuscule et bavard ruisseau, traverse le petit bourg de Sainte-Mondane.

Silencieuse, contre sa coutume, la jeune fille donne un regard à la vieille église, puis à la source miraculeuse, tapissée de capillaires, que domine d'un peu loin le rocher creux, à ouvertures régulières, dans les grottes duquel se retira souvent sainte Mondane; elle mourut là, après avoir miraculeusement recouvré la vue, ayant eu la joie de contempler une dernière fois son fils saint Sacerdoce.

En souvenir de cette faveur, sans doute, sainte Mondane est particulièrement invoquée par les aveugles.

La route montait toujours, côtoyant, à droite, l'étroit vallon où les prairies alternaient avec des champs cultivés, et dominée à gauche par un coteau escarpé recouvert de ces chênes verts, appelés aussi yeuses, dont le feuillage sombre a fait donner le nom de Périgord noir à cette partie du Sarladais.

Enfin, l'équipage, ayant dépassé une ferme à l'aspect antique, s'arrêta devant une grille monumentale, flanquée d'un chalet pimpant.

— Autrefois, là, se trouvaient simplement des bornes, n'est-ce pas, monsieur ?

— Assurément ! Mais le comte, dans son maladif désir de solitude, a, non seulement fait élever ce portail et la loge du concierge, mais il a aussi fait clore le parc de grillages serrés, surmontés de fils de ronce.

— Le gibier doit pouvoir s'ébattre là en liberté !

— Evidemment. Les cerfs, les chevreuils et les lapins y pullulent.

Le concierge, incorruptible, un homme à la taille massive, aux formidables moustaches, poussa force verrous, et le tilbury s'engagea dans l'avenue, plan-

tée de sycomores. Des chiens des Pyrénées bondirent en grognant, bientôt calmés en apercevant l'équipage familial, mais le gardien referma soigneusement la lourde grille.

— On n'avait rien exagéré, dit Edith, M. de Chantelouve est bien gardé, bien défendu !

— Hélas ! rien, ni personne, ne pourra-t-il le défendre contre la visite de la terrible visiteuse ?...

Et M^e Deschemins, qui avait des lettres, murmura les vers célèbres :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier...

Le cheval continuait à gravir la pente assez douce ; des rocailles perçaient parfois le sol, les feuilles aiguës des iris frôlaient les branches, traînantes des épicéas et des pins sylvestres, les fragons épineux poussaient au pied des yeuses, et le lierre terrestre rampait un peu partout.

Dans les pelouses qui suivaient les ondulations du terrain, des cèdres, des charmes et encore d'autres yeuses étaient jetés.

Parfois, le pelage clair d'une biche s'entrevoyait entre les ramures sombres, et des lapins détalaient par petits bonds.

Puis les arbres se montrèrent plus grands, plus moussus, et, abrités sous des marronniers, se profila un porche couronné d'un cordon de machicoulis.

— Voici, dit M. Deschemins, l'unique ouverture de la première enceinte ; elle est accolée, vous le remarquez, d'un chemin de ronde et de massives tours de défense.

« Et, au-dessus du porche, remarquez aussi la louve et lisez la devise : « *Time me mordentem* ».

A peine cette enceinte fut-elle franchie, que la seconde enceinte se dressa à une centaine de mètres ; bâtie également sur le roc, elle n'était pas assez haute pour cacher le château. Il apparut à la fois élané et imposant avec ses étroits corps de logis et ses groupes de tours.

Devant le second porche, dont la porte était également close, M^e Deschemins mit pied à terre et souleva de nouveau un heurtoir.

— Les rois persans s'abritaient-ils derrière un plus grand nombre de murailles ? demanda Edith, tentant de causer, afin de tromper l'angoisse qui la saisissait.

— Certainement oui, répondit le notaire, le palais d'Ecbatane avait, dit l'histoire, sept enceintes ; à

Chantelouve, il y en a seulement trois, deux même, à proprement parler.

Et, quand le lourd portail eut roulé sur ses gonds, il aida la jeune fille à mettre pied à terre sur une esplanade sablée.

— La cour d'honneur!... Le château! s'exclama le vieillard.

Emue, les yeux un peu troublés, Edith contempla la façade principale qui dressait devant elle son corps de logis aux proportions gracieuses; elle tenta d'admirer les larges fenêtres à meneaux, les hautes lucarnes sculptées, les groupes de tours dont une à chaque angle hausse son toit en poivrière, comme pour regarder le paysage par-dessus la galerie en terrasse couronnant sa voisine.

Soudain, des hurlements rauques se firent entendre.

— Les loups, murmura M^e Deschemins.

Et, attirant la jeune fille vers le rempart, il lui montra le vaste jardin potager occupant, au pied de la cour d'honneur, l'espace compris entre la première et la seconde enceinte.

Le regard d'Edith s'abaissa vers le haut grillage fermant un terrain circulaire, devant l'ouverture de l'une des tours flanquantes; là, des formes grises se mouvaient.

— M. le comte attend Mlle de Salviac et M. Deschemins, dit à ce moment Marius, le frère de Lucia.

Edith pâlit d'émotion; comme en un rêve, elle gravit l'escalier double conduisant à la cour intérieure, franchit le pont de bois, remplaçant le pont-levis d'antan, frôla en passant les piliers du cloître que dominait une terrasse à balustres; puis, passant sous une porte assez basse, elle se prit à monter, toujours précédée du domestique et suivie de M^e Deschemins, l'escalier intérieur, tournant celui-ci, et fort imposant avec ses larges degrés et ses courbes spacieuses. Le cortège, silencieux, s'engagea dans un couloir, à la demi-obscurité mystérieuse, traversa une vaste chambre; puis, Marius, ayant ouvert les deux portes qui fermaient les ouvertures du passage pratiqué dans un des énormes murs, annonça :

— Mlle de Salviac, M^e Deschemins.

Une seconde, Edith s'arrêta; l'émotion, elle le sentait, devait blêmir son visage.

Commandant à ses nerfs, en se remémorant les recommandations de son mentor, elle força ses lèvres à sourire et franchit le seuil de l'immense pièce où, devant une monumentale cheminée de bois, surmontée par le portrait d'un Chantelouve,

qui fut archevêque de Reims, le comte Emeric était assis.

Il se leva ; ses vêtements de flanelle blanche semblaient flotter sur lui.

Dans le hautain visage, les traits ressortaient, plus accusés par la maigreur ; les dents, en leur blancheur étrange, semblaient plus aiguës, et si les beaux yeux estompés de bistre brillaient, toujours profonds et pénétrants, ils exprimaient aussi un sombre désenchantement.

Emue par la détresse amère des prunelles brunes, poussée par sa spontanéité, Edith tendit ses deux mains au malade, des mains que serrèrent longuement des mains brûlantes.

— Combien je suis heureuse de vous voir, monsieur ; il y a si longtemps que je n'avais eu ce plaisir.

— Cinq ans ! répondit Emeric en avançant des sièges... oui, je me souviens de notre dernière entrevue. Déjà, je ressentais les premiers symptômes du mal qui m'a terrassé... Personne ne le soupçonnait et je tâchais encore de m'illusionner.

« J'ai beaucoup changé depuis ce temps-là, ne trouvez-vous pas, Ed... made...moiselle Edith ? »

— Vous m'appeliez autrefois Edith, tout court ! Il faut que j'aie, moi aussi, beaucoup changé, beaucoup plus que vous, monsieur. Autrement emploieriez-vous cette appellation cérémonieuse ?

— Mettons Edith alors ! Et, laissez-moi vous le dire sans compliment, en vieil ami, si vous avez changé, c'est à la façon des fleurs qui s'épanouissent.

« Mais, cher maître, ajouta le comte en se tournant vers le notaire qui était demeuré debout un rouleau de papier timbré à la main, vous avez, je le vois, préparé les actes.

— Ils sont prêts tous les deux.

Et, déroulant les feuilles, d'un ton solennel, l'homme de loi commença à lire :

« L'an mil neuf cent huit, et le vingt du mois de septembre, devant nous, Alcide-Louis Deschemins... »

— Je m'en rapporte à vous, mon cher ami, interrompit le comte, passons aux signatures.

Et, successivement, il apposa son nom au bas des deux actes qu'on venait d'étaler devant lui.

Puis, d'un air lassé, il se laissa retomber sur son haut fauteuil armorié.

Le notaire ne s'assit point près du foyer où, nonobstant la douceur de l'air, quelques tisons se consumaient.

— Je vais, dit-il, si vous le permettez, monsieur le comte, achever de compulsier un des vieux registres

où j'ai toujours l'espoir de faire quelques découvertes intéressantes au sujet de votre illustre famille.

Emeric ayant incliné la tête en signe d'assentiment, M^e Deschemins se dirigea vers la porte en ogive qui, à l'autre bout de la pièce, donnait dans une bibliothèque installée, depuis la maladie du châtelain, au premier étage de deux des tours jumelles.

Demeurée seule avec M. de Chantelouve, en la belle chambre aux poutrelles peintes, au lit de parade, aux antiques verdure des Flandres, où tout était majestueux et froid, Edith se taisait, écoutant battre son cœur à coups redoublés.

— Notre vieil ami, reprit enfin le comte, rompant un silence que la jeune fille trouvait angoissant, m'a dit votre désir, un désir un peu fou, ma petite Edith.

« Aussi, permettez-moi une question : avez-vous bien réfléchi ?

— Je n'ai pas eu à réfléchir, monsieur. Comment saurais-je me résoudre à faire souffrir Laurence, à déshonorer notre nom !...

— Vous vous préparez une vie bien dure ! A moins que... un jeune fiancé ne soit là, prêt à vous en adoucir les rigueurs.

— Je n'ai pas de fiancé...

— Parce que vous avez refusé d'en avoir.

« Je vais vous sembler indiscret, mais avant de vous aider à vous ruiner, je dois m'éclairer. Et on peut confier bien des choses à un moribond.

Edith eut un geste de protestation, tandis qu'Emeric reprenait :

— Pourquoi avez-vous refusé Georges Deschemins ?

— Je ne l'aimais pas assez pour consentir à lui tout devoir ! Et, comme, d'un autre côté, je ne voulais à aucun prix affliger Laurence, j'ai envisagé courageusement la possibilité de coiffer sainte Catherine et, en attendant, la nécessité de gagner ma vie.

— Gagner votre vie ! Ces trois petits mots, ce court programme résumant bien des tristesses !...

« Enfin, vous désirez donc mon aide...

« Vous désirez que je vous facilite les moyens d'accomplir une folie.

« Ainsi les gens sages nommeraient votre acte de désintéressement.

— Je le désire ardemment !

— Je vais commettre, en vous aidant, une mauvaise action... Je vais faciliter, récompenser le vol !...

— Vous sauverez une innocente !

— Innocente !... Elle l'est en réalité, votre chère

Laurence ; mais, à mes yeux, aux yeux de tous, elle est aussi la fille de Pauline Soufflet !... la petite-fille du coutelier Soufflet.

Des larmes montèrent aux yeux gris bleu.

— Oh ! combien le monde est injuste !

— Le monde !... L'injustice règne sur lui, ma pauvre enfant.

« Enfin !... séchez vos larmes.

« J'accède... j'ai déjà accédé à votre désir, puisque, vous venez de le voir, j'ai signé les actes qui établissent ma renonciation, en votre faveur, à la créance que je possédais sur Salviac.

« Et j'ai également donné mes pouvoirs à M^e Deschemins afin que les autres créanciers soient désintéressés.

« Vous voici donc seule propriétaire de la maison des Troubadours... puisque, heureusement, Pauline Soufflet a renoncé, au nom de sa fille, à la succession de votre grand-père.

La jeune fille avait bondi.

— C'est trop ! Mais c'est trop... Je ne puis accepter une semblable générosité !

— Vous serez contrainte de l'accepter... pour votre Laurence, sans cela, jamais je ne consentirai à vous aider à consommer votre ruine.

« D'ailleurs, qu'importe !... Pensez au peu de temps qui me reste à vivre et vous calmez vos scrupules !...

« Mes jours sont comptés !...

« Ne laisserai-je pas assez de richesses aux héritiers qui guettent ma mort ?

« Je renonce pour vous à une bien faible somme ; ce renoncement me procure un plaisir, le seul plaisir qui me soit permis !... Voudriez-vous me refuser cette petite satisfaction ?...

— J'ai répondu négativement à la demande de Georges, dans la crainte de tout devoir à mon mari !... Je ne puis accepter un semblable bienfait d'un étranger... avec la certitude de ne pouvoir lui témoigner ma gratitude.

« Ah ! si j'étais une vieille femme ou une religieuse, je vous supplierais de me permettre de vous soigner, de vous guérir !... Mais j'ai vingt et un ans !

— J'avais prévu cette objection... M^e Deschemins, également. Et sa bonne amitié lui a suggéré une idée dont la réalisation pourrait seule, assure-t-il, calmer vos scrupules.

— Ah ! dites-moi bien vite l'idée de M^e Deschemins ; avec la possibilité de vous témoigner ma reconnaissance, je serais si heureuse de garder Salviac !

— Au moment de formuler cette pensée de notre

vieil ami, reprit le comte, après un instant de silence, elle me paraît vraiment émaner du cerveau d'un malade !... Enfin, une seule considération me décide à parler : c'est que vous demeurerez absolument libre ! Je ne vous propose point un marché... les actes sont signés ; si vous refusiez, nous n'en demurerions pas moins de bons amis... et je vous le prouverais...

« Je vais donc, précisément, en réalisant le désir qu'avait conçu votre cœur enthousiaste, vous demander si vous vous sentiriez la force de me faire l'aumône de votre gaieté... de votre présence... de votre beauté ?

« Si vous consentiriez à permettre à un mourant de revoir, avant de clore à jamais les yeux, un jeune et joli visage, d'entendre une voix fraîche, d'échanger quelques paroles avec une femme intelligente et sympathique !

— Oh ! j'y consens... Et de grand cœur !

— La solitude, continua le comte, je l'ai voulue par haine de mes héritiers, par horreur de la pitié des indifférents, pitié qui offensait mon orgueil.

« Aujourd'hui, cette solitude absolue m'écrase... Cependant, à nul être au monde, je ne demanderai de la partager... à nul, sauf à la petite Edith qui, si gentiment, en toute occasion, me faisait savoir qu'elle n'oubliait pas le vieil ami de son enfance.

« Ce désir de vous revoir me hantait depuis longtemps, mais nul ne l'aurait connu sans ce coup du sort qui, à votre isolement, menaçait d'ajouter, grâce à votre générosité folle, la pauvreté !...

« Maintenant, pour quelques mois, quelques semaines, il me paraît odieux d'associer votre radieuse et enthousiaste jeunesse à un malade aigri, pessimiste, sceptique. Non, après M^e Deschemins, j'ai été fou !

— Oh ! monsieur. Combien vous me connaissez peu. Mais je serais heureuse ! Je serais trop heureuse de vous consacrer mes soins. Mille fois, je me suis apitoyée sur votre isolement, mille fois j'ai regretté de n'être pas votre sœur, afin qu'il me fût permis de vous soigner. Seulement...

Edith s'arrêta et rougit.

— Seulement ! Vous avez vingt ans !... J'en ai eu hier trente-cinq ! Et le public ignore quelle ruine la maladie a faite de moi !... Aussi, afin de ne pas vous exposer à la calomnie, M^e Deschemins d'abord, moi ensuite, avons songé à vous proposer d'accepter un simulacre de mariage...

— Mais... ce serait un honneur inouï que vous me feriez.

— Voici des siècles, Bégon de Chantelouve ne trouva-t-il pas Huguette de Salviac digne de lui ! Hélas ! la situation n'est pas la même et ma proposition me paraît venir d'un insensé !

Un instant, son regard errant autour de la pièce, si triste, malgré son luxe, vraie prison où le comte Emeric paraissait destiné à mourir en incroyant, Edith demeura songeuse, mais non hésitante.

Une joie très vive l'emplissait à la pensée qu'il lui serait permis de témoigner sa reconnaissance à un bienfaiteur, son affection à un être pour lequel, depuis longtemps, elle nourrissait un culte, permis enfin, de se consacrer à la noble mission que lui avait fait envisager, un jour, le vénérable curé de Sainte-Mondane. La joie d'Edith fut si vive qu'elle oublia tout... le chagrin de Georges, les critiques du monde qui allait la traiter d'intrigante, la fureur des héritiers ; elle oublia tout, sous l'emprise de sentiments dont la violence la stupéfiait.

— Je n'ai besoin d'aucune réflexion, répondit-elle, de même que je n'aurais pas pu faire souffrir Laurence, de même je ne pourrais point, si vous la désirez, vous refuser ma présence et mes soins ! Et je n'ai nul mérite en ce dernier cas ; je suis seule, abandonnée, sans but dans la vie, vous m'ouvrez un asile, vous m'offrez une mission. Comment ne serais-je pas heureuse d'accepter l'un et l'autre ?

— Vous acceptez parce que vous êtes follement généreuse, vous me faites l'aumône de votre pitié comme vous faites à Mlle de Salviac l'aumône de votre fortune.

« Ne regretterez-vous pas votre générosité, quand vous me verrez sombre, désespéré ?... »

« Et moi qui me suis retranché du monde, en partie, afin de fuir les regards avides de mes héritiers, ne vais-je pas m'exposer à lire aussi dans vos yeux le désir de ma mort !... »

— Pourriez-vous vraiment avoir des idées semblables !... Et cependant, que gagnerais-je à votre mort, puisque je consentirai à vous épouser seulement lorsque vous m'aurez donné votre parole de ne pas me nommer sur votre testament.

— Ma mort ne vous rendrait-elle pas la liberté ! Cette liberté, réfléchissez, dites-vous-le bien : les oiseaux en sont avides !...

— Vous connaissez notre devise : *Quocumque cano !*

— Partout je chante ! Partout sauf en cage ! voulaient certainement dire vos ancêtres, les troubadours !... Enfin, puisque, sans cela, vous ne me permettriez pas de vous laisser Salviac, j'accepte

vosre dévouement ! Je l'accepte avec la pensée que le supplice sera court.

— Jamais, je le jure, partagé avec vous, mon séjour à Chantelouve ne me paraîtra trop long, répondit Edith avec ardeur.

Le comte secouait tristement la tête, tandis qu'il reprenait :

— Voici donc conclues nos étranges fiançailles ! Maître Deschemins s'occupera de toutes les formalités à remplir, afin de faire célébrer notre mariage, non une union secrète comme celle que votre ajeul refusa pour sa fille, mais un mariage de minuit, presque un mariage *in extremis*. Dans quatre ou cinq jours seulement, je ferai connaître notre décision à mon dévoué notaire ; quatre ou cinq jours durant lesquels vous réfléchirez ; si la perspective de ces quelques mois à vivre près d'un malheureux, souvent farouche, toujours triste et souffrant, vous effrayait soudain, si vous regrettiez votre élan, vous me l'avoueriez sans détour.

« Je ne vous garderais nulle rancune d'un refus, ma petite Edith, et je conserverais jusqu'à la fin... avec un persistant désir de vous obliger, la joie d'avoir pu le faire.

Edith eut un beau sourire, un de ces sourires qui, en allumant dans ses jolis yeux de bleuet des lueurs de saphir, faisait étinceler ses dents blanches.

Et, de cette voix claire, dont le comte Emeric n'avait jamais oublié les intonations harmonieuses, elle affirma :

— Je ne changerai point d'avis et je ne regretterai rien !

XI

Dans le petit parc de Salviac où les asters entr'ouvrent leurs fleurettes étoilées, où, dans les colchiques mauve émaillant le gazon, le soleil allume des petites lueurs de veilleuse, où les feuilles des marronniers d'Inde commencent à s'ourler des teintes de l'or bruni, Laurence se promène.

Ses yeux rêveurs s'arrêtent parfois sur les rosiers grimpants où tout à l'heure elle a cueilli de ces roses qui n'ont plus le brillant éclat des roses de l'été ; et, parfois aussi, ses yeux se lèvent vers le ciel où, sur l'azur pâli, s'amoncellent de gros nuages blanchâtres qui, tassés ensuite, cerclent l'horizon de gris sombre.

Soudain, le roulement d'une voiture se faisant entendre, la jeune fille courut vers la petite porte

qu'elle atteignit au moment où Edith en franchissait le seuil.

— Je te retrouve ! s'écria Laurence, quand on eut échangé de nombreux baisers, je te retrouve pour te perdre de nouveau. Enfin, tu es bonne d'avoir tenu à me réserver cette dernière soirée, je dis dernière, car je dois renoncer désormais à te voir intimement. J'ai l'impression que Chantelouve va à jamais te ravir à moi.

« Comment as-tu pu te résoudre à vivre là-haut, dans ce nid d'aigle... à y vivre seule avec ce farouche grand seigneur ?

— Le comte Emeric, malgré sa noblesse et ses richesses, est seulement un pauvre être souffrant... abandonné !

— Et tu vas à lui, conduite par l'ange de la pitié.

— Par la pitié ? répéta Edith... il faut le croire !

— N'es-tu pas intimidée par ce hautain gentilhomme ?

— Les moineaux ont été de tout temps des oiseaux effrontés ; et, je suis de leur race ; mais, si je ne fus pas intimidée, tout à l'heure, en revoyant M. de Chantelouve, j'ai été peinée à le retrouver plus fatigué que lors de notre dernière entrevue.

« Peut-être est-il ému ! Ennuyé aussi d'être contraint à recevoir des gens qu'il avait bannis de sa présence depuis longtemps !...

— Déjà, je le vois, tu commences à t'émouvoir des souffrances du comte... en attendant de pleurer sa mort, car... j'en ai constamment eu la conviction intime, à trop rêver au Prince Charmant, à trop prêter, à tes héros favoris, le visage et la fière allure du beau châtelain, tu en es venue à lui vouer un attachement romanesque... Et quel affreux malheur, si, en vivant près de lui, tu allais te mettre à l'aimer vraiment.

— Réflexions tardives, petite tante !

— Bien tardives, hélas ! N'es-tu pas, depuis deux heures, légalement la femme du comte Emeric ?

— Et, sans regret, je te le jure, je m'unirai cette nuit à lui devant Dieu. Tu m'accompagneras là-haut, n'est-ce pas ?

— Je veux rester avec toi jusqu'à la dernière minute permise, que ne puis-je y rester toujours ! Ne pourrais-tu me cacher en un coin ? je tiendrais si peu de place.

— Ce n'est pas possible, malheureusement !

— Quand je te quitterai cette nuit après cet impressionnant mariage de minuit, il me semblera te laisser prisonnière ; il me semblera te perdre à jamais. Oh ! Edith, j'avais offert le sacrifice de mon

bonheur en suppliant Dieu de te rendre heureuse. Combien il m'a peu exaucée!...

— Qu'en sais-tu?... J'avais ardemment désiré soigner le comte, désiré adoucir ses souffrances!... En cela, mes vœux, et les tiens par suite, sont exaucés. Pour l'avenir, ne m'enlève pas toute espérance. Demande plutôt avec moi un miracle.

Les nuages gris avaient envahi tout le ciel, un triste crépuscule enveloppait la campagne.

Laurence frissonna.

— Tu as froid, tante Bébé, rentrons bien vite.

Les jeunes filles pénétrèrent dans le petit salon.

Un feu clair y jetait ses lueurs brillantes sur la cretonne à grands ramages, et des feuillages aux teintes chaudes étaient artistement disposés dans les grands vases Empire décorés de l'écusson des Salviac : d'azur aux trois passereaux d'argent.

Sur une table, un couvert était dressé; des fruits dans des compotiers de cristal et un surtout de roses pâles lui donnaient un air de fête.

— Nous allons pour la dernière fois, jouer à la dinette, et, comme jadis, tu t'es chargée de dresser le couvert et de fleurir la table.

« Moi, comme jadis aussi, toujours un peu gourmande, j'ai songé au menu et j'espère que Mme Sibot aura tenu, à notre intention, à déployer ses talents culinaires!...

— A la villa Mondésir, tu aurais mieux diné encore!... Devenue la comtesse de Chantelouve, de combien de coudées as-tu grandi aux yeux de M^e Deschemins!

« De quels égards ne doit-il pas t'entourer!

— J'ai tout sacrifié pour te réserver ma dernière soirée! Tout, même la société de mes vieilles amies Chantérac.

— Elles dînent donc à la villa?

— Elles y dînent et elles y coucheront; les bonnes filles sont, chacune à sa façon, bien émues de mon mariage. Et tu juges aussi quel est leur trouble à la pensée d'être mes témoins!...

— Toinette et Françon sont tes témoins!... Quel événement mémorable dans leur vie!

— Ma tante de Grolejac est souffrante; les Puyguilhem habitent loin de nous; du côté des Salviac, à part les de Saint-Léon qui sont absents, nos parents ne nous connaissent plus! Au reste, le comte désirait voir le moins de monde possible. Et certainement, Toinette et Françon sont mes meilleures amies.

En partant, Edith jouait avec la bague qui brillait à son doigt, un admirable rubis serti de petits dia-

mants. Depuis des siècles, ce rubis avait orné l'anneau de fiançailles de toutes les comtesses de Chantelouve; et, pour la dernière fois, sans doute, il était sorti de son écrin.

— Cette pierre est merveilleuse de limpidité! Quand donc le comte te l'a-t-il offerte?

— Il me l'a envoyée par dame Lucia avec une splendide gerbe de fleurs rares, car, aujourd'hui, pour la première fois, depuis ma visite à Chantelouve, j'ai revu le châtelain.

« Ah! nous sommes d'étranges fiancés! Et aux yeux du monde, ignorant du serment que j'ai arraché au comte Emeric, je dois paraître une intrigante!...

— Quel serment lui as-tu arraché?...

— Celui de ne pas me nommer sur son testament...

Edith s'interrompit, Mme Sibot, une grosse femme au teint fleuri, apparaissait, apportant une soupière où fumait un potage à l'arome exquis.

— Georges était autrefois notre invité, reprit ensuite Laurence. Pauvre Georges, il doit être bien malheureux!

— Tout est mieux ainsi, a « sentencié » M^e Deschemins; j'espère que notre ami oubliera vite son rêve, moi je lui demeure profondément attaché et reconnaissant.

— Georges oubliera... ou espérera!

— Ne parle pas de mort! N'y fais même pas allusion!

Une expression si désespérée avait passé dans les yeux gris bleu, si facilement rieurs, que Laurence se tut.

— Avez-vous eu la visite de Mme de Saint-Junien? demanda ensuite Edith.

— Elle est venue deux fois à Font-Bois ces temps derniers; elle a été fort aimable.

La jeune fille n'ajouta pas que la mère d'Arnaud n'avait pas dissimulé son dépit en parlant du mariage de son cousin; elle n'ajouta pas surtout que, soutenue par Mme de Salviac, la châtelaine avait lancé des insinuations blessantes à l'adresse d'Edith jusqu'au moment où Laurence lui avait fermé la bouche en faisant un éloge enthousiaste de sa chère amie.

— Tu as vu aussi M. Arnaud?

— Il a accompagné sa mère et je l'ai rencontré tout à l'heure à l'entrée du bourg.

Laurence avait beaucoup rougi en disant ces quelques mots.

Edith s'en aperçut et demeura un instant hésitante, avant de renouer l'entretien.

La jeune fille, elle le comprenait, encouragée par l'attitude des Saint-Junien, avait repris son rêve.

Devait-elle, puisque la nécessité la contraignait à taire l'indigne conduite de la mère et du fils à son endroit, passer aussi sous silence les bruits qui couraient sur leur situation financière, désespérée, disait-on ? Pouvait-elle, en un mot, laisser s'accomplir, sans tenter de l'empêcher, un mariage qui, certainement, n'apporterait pas de bonheur à Laurence ?

La jeune femme se taisait encore, quand sa petite tante reprit :

— Peut-être Arnaud n'est-il pas très sérieux, ni aussi vraiment chrétien que je le désirerais, mais cela tient à sa mauvaise éducation, comme aussi les dépenses exagérées qu'il a faites.

« Au fond, je crois qu'il est bon...

« Puis surtout... oh ! surtout, je l'aime trop pour ne pas désirer passionnément l'épouser !

Laurence avait caché sa tête sur l'épaule de son amie ; sa voix, toujours un peu rauque, était tremblante, et ses clairs yeux bleus exprimaient un tel émoi, lorsqu'elle les releva vers Edith, que celle-ci n'eut pas le courage de révéler la vérité.

Au reste, Mme Sibot se montrait de nouveau, apportant une tarte aux pommes et des liqueurs.

— Le perdreau était-il cuit à point, et le macaroni bien filant, madame la comtesse ?

— Tout était parfait, madame, et je suis persuadée que cette tarte va me faire commettre un péché de gourmandise !

— Je les réussis en général assez bien, et j'y ai mis tous mes soins.

« Mme la comtesse goûtera aussi au cassis et à la prunelle, ils sont de ma fabrication. Ah ! M. Soufflet les connaît bien. Sa fille ne lui en offre pas souvent d'aussi bons, assure-t-il.

La bonne dame, qui était loquace, continua à causer, trouvant souvent le moyen de lancer une critique voilée à l'adresse de Mme de Salviac avec laquelle elle avait eu maintes fois maille à partir.

La pauvre Laurence poussa un soupir de soulagement, quand, le couvert ayant été levé et tout remis en place, Mme Sibot disparut enfin.

La soirée passa vite après son départ.

Lorsque dix heures eurent sonné, Edith, accompagnée de Laurence, monta dans sa chambrette et revêtit son costume de mariée.

Puis, elle alla s'accouder à la fenêtre grillée.

Un brouillard s'élevait du fleuve, il couvrait la plaine de gaze blanche, blanche comme le voile

d'une épousée. Mais là-haut, noir et fantastique, Chantelouve dressait, sous la lune à demi voilée, la masse indistincte de ses arbres et de ses tours, tel un nuage sombre.

Une lueur, tremblante petite étoile, luisait dans ce nuage.

— Que de fois n'ai-je pas contemplé cette lumière, le soir, tandis que je priais! Toujours, elle a exercé sur moi une mystérieuse attirance.

— Une attirance incompréhensible à mes yeux, car le Prince Charmant dont tu rêvais me faisait bien peur, me faisait l'effet de Barbe-Bleue.

« Et aujourd'hui encore, il m'effraye. Que sera ta vie dans cette forteresse, près de cet être aigri, désespéré, fantasque?

— Ma vie! la tienne! Nul ne saurait prévoir de quoi elles seront faites. Les événements se chargent si bien de dérouter les pronostic des plus perspicaces. Nul, il y a un mois, n'aurait pu prévoir le mariage du comte Emeric et d'Edith de Salviac. Les circonstances seules l'ont amené...

La jeune femme s'arrêta brusquement, craignant d'en avoir trop dit.

— La voiture de Chantelouve ne tardera pas à arriver, ajouta-t-elle, il faut descendre, ma chérie.

— La voiture qui nous ramènera sans toi! s'écria Laurence en sanglotant, oh! Edith, à cette pensée, mon cœur se brise.

— Ne m'attendris pas, sois forte, je t'en conjure; je me sens très émue et je me suis juré de ne pas pleurer devant M. de Chantelouve.

« Je n'oublie rien, me semble-t-il, continua-t-elle, en inspectant d'un regard la chambre en ronde.

— La viole, la guitare, bien d'autres souvenirs sont partis!

— Ce matin, avec mes modestes bagages... je déménage!...

Laurence contemplait Edith, si jeune, si animée, si gracieuse dans sa blanche toilette, et ses yeux pâles s'emplissaient d'une expression admirative. Cette admiration, les Deschemins, Antoinette, Françoise et les serviteurs du château, qui allaient être les seuls témoins de cet étrange mariage, la partagèrent pleinement, quand Edith, au bras du notaire, pénétra dans la chapelle de Chantelouve où le comte les avait précédés.

Sous la légère couronne d'oranger et le voile vaporeux, les cheveux de la mariée paraissaient plus soyeux et plus dorés.

Avec son teint rosé, ses beaux yeux brillants, sa bouche fraîche, elle apparaissait, aux côtés d'Emeric

dont le visage si pâle et si triste évoquait de sombres visions, elle apparaissait plus que jamais comme la fée du printemps, comme la vie... frôlant la mort.

Une atmosphère de tristesse émue planait dans le petit temple, vraie chapelle sépulcrale où, tapissant les murs, de nombreuses épitaphes rappelaient le souvenir de tous les Chantelouve qui dormaient là leur dernier sommeil, assistance invisible bien nombreuse, comparée aux quelques vivants agenouillés sous les voûtes élancées.

Le comte Emeric, après avoir répondu d'une voix brève aux questions du vieux prêtre qui, maintenant, célébrait la messe, devant l'autel voilé de précieuses dentelles, contemplait d'un air farouche ces inscriptions funéraires violemment éclairées par les lueurs jaunes des cierges.

Il songeait sans doute que, bientôt, aux autres noms écrits sur les plaques de marbre, s'ajouterait le sien, un nom qu'il venait de donner à l'enfant agenouillée auprès de lui.

Et quand son regard tomba sur les bouclettes blondes qui, sous le grand voile, avaient le brillant de l'or, ses yeux sombres devinrent plus sombres.

Avait-il déjà du remords de l'acte irrévocable, désormais accompli?... ou, en sa phobie de malade, supportait-il péniblement le contact avec les quelques assistants et même avec Edith?... Nul n'aurait pu le dire...

Mais, à peine eut-il apposé sa signature au bas des registres que, prétextant une extrême fatigue, prétexte trop justifié par sa pâleur livide, le comte regagna sa chambre, pendant que, guidés par dame Lucia, la mariée et ses amis pénétraient dans la salle d'honneur, située au premier étage du château.

Au fond de la monumentale cheminée de pierre, sur le manteau de laquelle la louve héraldique, presque de grandeur naturelle, faisait saillie, soutenus par de hauts landiers, des chênes entiers se consumaient.

Les lueurs multicolores du brasier, autant que les nombreuses lampes, éclairaient le parquet à mosaïque, les grands coins de feu aux dossiers ajourés, et attachaient des étincelles à l'argenterie blasonnée, aux cristaux antiques qui, avec une profusion de fleurs, décoraient la table où le lunch était servi.

Les convives paraissaient peu disposés à faire honneur aux mets rares et aux vins fameux.

Henriette, dont les yeux gardaient la trace de larmes récentes, regardait avec curiosité et admiration les sièges recouverts de belles tapisseries des

Flandres, aux laines rehaussées de fils d'or, les coffres sculptés qui dataient du premier comte Bégon, les bahuts moyenâgeux, voisins d'un grand meuble de Boule, du plus pur style Louis XIV, et des encoignures en bois satiné, dont les incrustations de cuivre aux dessins compliqués révélaient la Régence.

Antoinette et Françoise, trop bouleversées pour rien regarder en dehors d'Edith, étaient les auditeurs muets de Mme Deschemins, qui leur confiait quelle avait été son émotion à la vue du comte, si amaigri et à la physionomie si hautainement farouche.

Laurence, debout près de la cheminée, dont la masse semblait écraser sa silhouette menue, comprimait avec peine ses sanglots.

Edith réprimait courageusement ses larmes et tentait d'écouter M^e Deschemins, en train d'enfourcher son dada favori, malgré la gravité des circonstances.

Il avait entrepris, pour l'instant, de lire au bon curé les blasons qui, alignés en bordure, servaient de frise aux semis de fleurs de lis d'or sur champ d'azur décorant les murs.

— Ce sont, monsieur le curé et madame la comtesse, les écus de toutes les familles qui, au cours des siècles, contractèrent des alliances avec Chantelouve; les plus grands noms du Périgord et même de la France y sont représentés.

« Voici le lion de sable des Cosnac à côté des léopards d'or des Caumont.

« Ici, l'écu des Calvimont, qui, remarquez-le, est celui d'Espagne, par concession royale.

« Ah! vos passereaux d'argent, ma chère Edith, pardon, madame la comtesse, volent en bonne compagnie!

« Je vous offrirai, conclut-il, à titre de cadeau de noce, l'histoire des Chantelouve, rédigée par mon grand-père; toutes ces illustres alliances y sont consignées, avec les hauts faits des Bégon et des Emeric; malheureusement, deux lacunes y demeurent: malgré les recherches de mon aïeul et les miennes, on ignore quelle alliance contracta un cadet de Chantelouve, aux temps troublés des guerres anglaises, et le nom de l'époux d'une certaine demoiselle Guillemette, née en 1471.

— Peut-être ne se maria-t-elle pas, fit observer le curé de Sainte-Mondane.

— J'ai des raisons pour être persuadé du contraire! Et je n'ai pas renoncé à l'espoir de combler ces deux lacunes.

— Mieux voudrait trouver un remède pour guérir le comte Emeric, déclara Françoise.

— Le comte aura désormais près de lui la fée de la jeunesse et du printemps, et les fées accomplissent souvent des miracles, déclara M^e Deschemins en s'inclinant devant la mariée; puis, rappelé à la réalité des choses, il se dirigea vers la table et se mit en devoir, pour obéir aux ordres du châtelain, de faire les honneurs du lunch.

Seule, Laurence demeurait près du feu. Edith alla vers elle.

— Ma chérie, pourquoi rester ainsi à l'écart ?

— Nul ne désire ma présence. Puis, vraiment, j'ai trop de chagrin; je ne pourrais pas causer... moins encore prendre part au lunch... Quels sont mes regrets, mes remords en songeant que je puis me marier joyeusement, normalement... Tandis que toi! Oh! c'est affreux!

Laurence s'interrompit et ses mains qui, suivant les prévisions d'Edith, devenaient blanches, serrèrent les mains mignonnes de la jeune comtesse.

— Pauvre petite, malgré mon désir de t'éviter toute peine, me voici, te causant du chagrin.

— Si tu n'es pas heureuse, je ne saurais point être heureuse!

— Heureuse, à en croire les apparences, je ne le serai jamais... Et, néanmoins, je n'échangerais mon sort contre aucun autre, répondit Edith, dont les yeux, rieurs d'ordinaire, brillèrent d'une flamme ardente.

— Va... oui, je sais... je comprends!... Et parce que je comprends... je pleure!...

Laurence se tut... Edouard venait vers elles, portant des coupes où pétillait du champagne, et toutes deux se dirigèrent vers la table fleurie.

Bientôt, d'ailleurs, le notaire donna le signal du départ. Après des adieux, intentionnellement brusqués par lui, les témoins de ce mariage de minuit se dirigèrent vers leurs équipages.

Edith, accoudée à la balustrade de pierre de la terrasse, suivait ses amis du regard; tandis qu'ils traversaient la cour intérieure, leurs voix montèrent jusqu'à elle.

— Pauvre petite! disait M^{me} Deschemins, j'ai le cœur gros de la laisser ainsi seule! Enfin, espérons que son œuvre de dévouement ne sera pas de longue durée.

— Peux-tu parler ainsi, Emilie? interrompit avec indignation le notaire.

— Ces demoiselles me comprennent, Alcide; nous désirons tous la guérison du comte, mais puisqu'il n'y a nul espoir!

— Tant qu'il y a de la vie, l'espoir demeure !

— Certainement, répondit Françoise, nous allons prier ardemment pour que Dieu envoie le bonheur à notre chère demoiselle.

— Le bonheur, sous la forme d'un jeune et aimable mari, répliqua Henriette.

— Demandons simplement la guérison du comte Emeric, s'écria Laurence, en descendant l'escalier aboutissant à l'ancien pont-levis.

— Tous croient sa guérison impossible, gémissait la triste mariée, tandis que, avec un bruit de sonnaillles, les équipages de ses amis s'éloignaient.

« Tous!... tous!... Je suis donc venue ici uniquement pour le voir mourir !

La belle vaillance de la jeune femme l'abandonnait; comme pour accentuer son angoisse, les loups se prirent à hurler, et les échos des vieilles murailles répétèrent cent fois leurs cris lugubres.

Edith baissa la tête jusqu'à venir toucher, de sa joue, la pierre grise qui lui parut glacée, telles des lèvres de mort.

« Triste baiser pour un soir de nocce ! » murmura-t-elle.

S'étant relevée afin d'essuyer ses larmes, ses yeux rencontrèrent la fenêtre à meneaux qui, tout près d'elle, maintenant, s'éclairait d'une lueur atténuée.

Cette lueur là-bas, à Salviac, ne l'avait-elle pas bien souvent contemplée avec le désir ardent de pouvoir approcher Emeric, de pouvoir le consoler ! Dieu l'avait exaucé, allait-elle renoncer à sa tâche avant de l'avoir entreprise, allait-elle désespérer dès la première heure ?...

« Seigneur, faites seulement qu'il me permette de le soigner... de le distraire... de l'aimer. Et il me semble qu'avec votre secours je le guérirai ! »

Alors, avec ce fol espoir sitôt renaissant en son cœur enthousiaste, Edith, un sourire aux lèvres, vint rejoindre dame Lucia qui l'attendait sur le seuil de la salle d'honneur... sur le seuil de sa destinée.

DEUXIÈME PARTIE

I

Deux jours avaient passé.

Accoudée à la balustrade crénelée qui couronnait une des tours jumelles, situées au midi, Edith, non sans mélancolie, considérait le paysage sévère, sauvage même.

Aux pieds des remparts commençait la forêt, flots moutonnants de verdure que dominait, tel un phare, la forteresse des Chantelouve.

Rien ne changeait le vert, éternellement sombre, de cette forêt d'yeuses aux feuilles persistantes.

A peine un coup de vent y faisait-il courir un remous de vagues blanchâtres, et l'automne, elle-même si prodigue de tons, n'y répandait ni pourpre, ni rouille.

A perte de vue jusqu'à Gourdon qui profilait à l'horizon les flèches de sa cathédrale, c'était la solitude des bois, solitude où pointaient cependant les murailles de Rocanadel, jadis fief des cadets des Chantelouve, murailles démantelées mais de fière allure; solitude où se devinaient, dissimulés dans des plis de terrain, le village d'Aifournel et celui d'Aidouna qu'avait évoqué un soir M^e Deschemins.

« A moi aussi, Chantelouve a donné! » murmura Edith.

Et elle songea au cher Salviac, demeuré sien, et aussi au grand nom qui semblait lourd à ses frères épaulés.

Un désir lui vint de revoir les arbres de son bourg natal; ils devaient s'apercevoir de l'autre tour à terrasse...

Effleurant de la main les toits en pierres plates de la tourelle au chapeau pointu, la jeune femme s'inclina pour franchir une poterne basse accédant à l'intérieur de cette tourelle; puis, elle longea le grenier du corps de logis et un second grenier en rotonde, avant de poser le pied sur une terrasse crénelée, toute semblable à celle qu'elle venait de quitter.

La terrasse était semblable, mais combien la vue était différente. Là-bas, une forêt sauvage, des murailles croulantes et des villages aux noms et aux

murs antiques; ici la plaine, large, fertile, peuplée de fermes et d'habitations de plaisance, où le beau fleuve promenait ses ondes claires.

Au delà de la voie feffrée, Salviac se cachait dans un bouquet d'ormeaux, tel un nid de passereaux. Son clocher roman pointait seul au-dessus des arbres, mais l'œil exercé d'Edith découvrait quelques-uns des machicoulis qui couronnaient la vieille tour, où nichait, hier encore, le pauvre petit oiseau abandonné.

Dans les lointains, vers l'est, sur un rocher abrupt, à pic, dominant la rivière, Montfort se dressait, vrai château de légende.

Et, à l'horizon, réapparaissant pour entourer le cirque formé par la plaine, les coteaux, toujours, aux sommets arrondis par le moutonnement des yeuses, traçaient des festons vert sombre sur le ciel bleu.

Le paysage était gai, animé; la Dordogne, caressée par le soleil, avait des scintillements de diamants, et, sur ses rives, des peupliers et des saules s'habillaient d'or. Edith, très sensible aux charmes de la nature, se sentait renaître à l'espérance : tout à l'heure, en face de sites sauvages, la tristesse l'envahissait; maintenant, devant cette nature en fête, et à entendre les oiseaux qui s'égosillaient, une chanson montait de ses lèvres, quand Marius, en inclinant beaucoup sa haute taille, franchit à son tour la poterne et s'avança sur la terrasse.

— Monsieur le comte, dit-il, prie madame la comtesse de bien vouloir le rejoindre. Monsieur le comte est dans la première bibliothèque.

Bien vite, la jeune femme descendit l'escalier majestueux, traversa sa chambre, — cette belle chambre qu'occupa pendant quelque temps Marie de Lorraine, duchesse de Guise, — puis la chambre solennelle de son mari et pénétra dans la première des deux pièces en rotonde où, derrière des grillages en losanges, reposaient force livres aux reliures rares.

Bien que l'air du dehors fût tiède, un poêle surchauffait l'atmosphère; cette chaleur excessive ne paraissait point incommoder M. de Chantelouve, car il avait remplacé son habituel costume de flanelle blanche par un vêtement plus chaud, en velours, dont la teinte noire accentuait sa pâleur.

La jeune femme remarqua cette pâleur, et aussi combien les yeux qui se levèrent vers elle étaient remplis d'amère tristesse.

— Eh bien! Edith, demanda-t-il, en avançant un siège à la petite comtesse qu'il avait à peine vue la

veille, avez-vous exploré le château et ses dépendances ?

— Parfaitement ! J'ai même jeté un regard vers les oubliettes et vers les loups ; les uns et les autres m'ont fait frissonner.

« Tout le reste : chapelle, salles de réceptions, appartements privés, me semble merveilleusement réparé et meublé ; tout est en rapport avec le style du château.

« Ces belles pièces, d'allure féodale, ont le défaut d'avoir l'air inhabitées... avaient l'air, car, grâce aux richesses de la serre, je les ai déjà égayées par de superbes plantes vertes et de jolies fleurs.

— Vous sauriez à merveille égayer ma vieille forteresse... si je n'étais pas là.

— En quoi empêcheriez-vous de l'égayer ? Seriez-vous contrarié que j'aie butiné dans la serre ?

— En aucune façon ! Pourvu que vous respectiez ces trois pièces dont la mélancolie me plaît, vous pouvez orner, transformer à votre guise les salles où vous pénétrerez seule !...

« Mais le voisinage d'un malade attristé tout, il me semble ; tout, même les fleurs.

« Enfin, laissons cela, et soyez assez aimable pour me faire un peu de musique ; voilà des mois... des années, veux-je dire, que je suis privé d'en entendre ; on a porté ici votre guitare, voire même votre viole et vous trouverez un piano dans la seconde bibliothèque.

— Vous êtes très connaisseur, je le sens ; je vais être fort troublée.

— Je ne vous croyais pas timide !

— Assez peu ! Comme je le disais avant-hier à Laurence, je suis de la race des moineaux... par conséquent légèrement effrontée.

— Pas trop !

— L'éducation sévère que j'ai reçue a combattu mon effronterie naturelle ; par contre, ma petite tante, qui a été si gâtée par sa mère, n'a gagné à cela aucune assurance !

— Elle est assez gentille, cette jeune tante, m'a-t-il semblé.

— A mes yeux, elle est idéale : une vierge de missel !

— Votre affection ne vous porte-t-elle pas à exagérer les charmes de Mlle Laurence ?

— C'est possible, car mes yeux sont tout disposés à l'admiration quand ils regardent ceux que j'aime.

— M^e Deschemins prétend que le ramage de votre chère amie ne répond pas à son plumage ; elle n'a pas hérité, comme vous, de la voix d'or des trouba-

dours; et il prétend aussi que, pour une vierge de missel, Mlle de Salviac a les pieds...

— Sa voix est un peu rauque, en effet, interrompit Edith, et elle a les pieds et les mains légèrement trop grands pour sa petite taille, mais ce sont ses deux seules imperfections physiques.

« Au moral, c'est une perle! Mais tous voient en elle la fille de Pauline Soufflet et la jugent sans justice; seuls, Georges et moi l'apprécions à sa valeur.

— Georges Deschemins! Votre amoureux. A ce titre, il ne doit pas partager l'affection si dévouée de sa famille à mon endroit... mais son supplice sera court et il est assez jeune pour attendre!...

— Vous ne lui avez causé aucun tort.

« J'avais rejeté la demande de Georges avant même de connaître votre désir de me voir.

— Je sais, M^e Deschemins n'a pas de secret pour moi et vous m'avez révélé vos scrupules.

« Dans l'avenir, la situation sera modifiée, et le temps écoulé vous aura apporté une garantie de la fidélité des sentiments de votre ami.

Edith eut un geste d'impatience.

— Georges est mon ami d'enfance, je l'aime sincèrement, mais jamais il ne sera mon idéal!...

— Il ne faut point dire jamais! Quant à l'idéal, la vie vous apprendra combien rarement on l'atteint...

« Au reste, on serait encore déçu si on rencontrait le type de l'idéal qu'on s'est formé.

« Vous, en particulier, Edith, vous le seriez plus qu'une autre, car votre imagination, votre enthousiasme ont dû former un héros doué de tous les charmes et de toutes les qualités. Nul ne saurait soutenir la comparaison avec ce Prince Charmant... Et votre rêve serait brisé.

Edith secoua la tête; puis, arrêtant sur le visage tourmenté de son mari ses rayonnants yeux bleus, elle affirma :

— Quand on aime vraiment d'un grand amour, voit-on les défauts de celui qu'on aime!

— L'amour!... Sur lui aussi vous vous illusionnez étrangement, petite fille. Il est de sa nature inconstant, volage! Il ne résiste jamais au temps, rarement à la souffrance... à la maladie; il cause souvent des déceptions cruelles...

En écoutant la voix ironiquement amère, Edith songeait à la belle et riche veuve qui, suivant une rumeur vague, après s'être fiancée avec Emeric, l'avait abandonné quand il était devenu malade.

Cette réminiscence causa à la jeune femme une douleur aiguë qu'elle ne sut pas s'expliquer.

— L'amour ne résiste pas à la souffrance... à la maladie. Croyez-vous?... Chez les hommes, sans doute... car, chez les femmes, si je jugeais d'après moi, une douleur à partager, à alléger, nous attire... Puis, ne confond-on pas l'amour, un sentiment noble, il me semble, avec des affections, des passions mauvaises... L'amour vrai, l'amour voulu, approuvé par Dieu, doit pouvoir être immortel, comme nos âmes.

La main d'Emeric effleura les bouclettes folles voilant à demi le front lisse de sa femme, et un sourire amusé — le premier depuis des mois — se joua sous ses moustaches noires.

— Combien vous êtes une romanesque petite fille! Et combien la vie se chargera de souffler sur vos illusions roses comme vos joues, mais fragiles, hélas! plus que des bulles de savon.

— En attendant, je veux garder mes illusions le plus longtemps possible. J'ai l'espoir tenace! J'ai eu une enfance douloureuse, n'est-ce pas? J'ai vu de près la méchanceté, le vice! Eh bien, j'ai conservé intactes ma confiance en l'avenir, ma foi en la bonté de Dieu et en celle de beaucoup de ses créatures; je porte ces croyances en moi, j'espère les conserver autant que la vie.

« Du reste, les événements ont justifié cette confiance; car certains de ces événements, jugés désastreux par mes amis, ont tourné à mon avantage.

« Quand Laurence est née, on a dû certainement décréter que cette naissance était un malheur pour moi; la chérie a été au contraire ma consolatrice, ma protectrice, le rayon de soleil de mon enfance, de ma jeunesse.

« Lorsque j'ai préféré la ruine à l'affreux remords de faire souffrir ma petite tante, les Deschemins et mes vieilles amies Chantérac ont crié à la folie.

« N'avaient-ils pas tort?... Si.. puisque vous m'avez permis de conserver mon cher Salviac en sauvegardant la tranquillité de ma sœur.

« En plus...

Edith rougit violemment et s'interrompt.

— En plus? demanda Emeric.

— Je me préoccupais beaucoup de vous savoir seul, isolé. Je désirais vous revoir, vous témoigner ma sympathie... vous m'avez appelée!

« Devant de semblables preuves de la bonté de la Providence, ne serais-je point une ingrate si je doutais de sa sollicitude à mon endroit?

— La Providence fut surtout bonne à votre endroit en vous octroyant une foi facile, une imagination ardente et poétique et surtout un heureux caractère prêt à saisir toujours le beau côté des choses, à voir

les événements sous un jour spécial; je le devine, les espoirs les plus chimériques doivent éclore aussi nombreux en votre cœur que sont nombreuses en ce moment les colchiques épanouies dans la verdure de nos prairies.

« Mais, hélas! la cruelle expérience vous montrera la fragilité de vos rêves; elle atténuera, si elle ne l'éteint pas tout à fait, votre bel optimisme; elle vous démontrera surtout l'utilité de cet argent pour lequel vous avez affiché un si suprême dédain en renonçant à une fortune dans le désir d'épargner des larmes à la fille de votre marâtre!

« Croyez-moi, en suivant les impulsions de votre nature généreuse, vous vous préparez de cuisants regrets pour les grandes comme pour les petites choses.

« Je veux seulement vous citer un exemple : je suis certain que vous avez rêvé de me soigner, de me guérir... ou tout au moins de sauver mon âme.

« Eh bien, je vous le prédis, vous échouerez lamentablement sur ces deux derniers points. Et, quant à me soigner, il se peut que demain je ne puisse pas davantage supporter votre présence que je ne puis supporter l'air du dehors et la vue des étrangers.

— Je veux espérer quand même vous guérir et vous convertir, car la confiance engendre le succès; si j'échouais, j'aurais bien le temps de pleurer, lorsque le malheur serait arrivé. Au reste, à votre prédiction, j'en oppose une autre; elle émane du grave M. Deschemins, il n'a pas, reconnaissez-le, l'imagination orientale!...

— Que vous a dit M^e Alcide?

— Il m'a dit : « Vous êtes une fée, la fée du Printemps! Et les fées font des miracles! » Ne soyez donc pas étonné si je compte sur plusieurs miracles!

« Mais, en bavardant, j'oublie votre désir d'entendre de la musique, je vais réparer ma faute.

— Vous réparerez votre faute cette après-midi.

« La demie de onze heures vient de sonner. Marius va paraître, m'apportant mon déjeuner, mon déjeuner, invariablement composé de ces laitages, aux farines de céréales, que j'exècre et, par surcroît, il annoncera que madame la comtesse est servie!

Au même instant, la porte s'ouvrit, en effet.

Et le vieux serviteur, ayant déposé son plateau, répéta d'une voix solennelle la formule consacrée.

— Je vais donc vous laisser, dit Edith, et m'asseoir seule dans cette salle à manger où je me sens perdue!

« Pourquoi n'y viendriez-vous pas avec moi? Ou

pourquoi ne me laisseriez-vous pas prendre mes repas à côté de vous ?

— Prendre vos repas avec un malade ! C'est impossible !

« Et, je vous l'ai dit, je ne puis supporter une autre atmosphère que celle de ces trois pièces ; prenez-en votre parti, ma pauvre enfant, jamais plus je ne franchirai le seuil de la salle à manger.

Edith eut un geste d'incrédulité ; et, avec un joli sourire aux lèvres, elle s'éloigna.

La seconde porte ne s'était pas encore refermée sur elle que déjà reparaisait dans les yeux d'Emeric la sombre expression de désenchantement qui leur était coutumière.

Repris de l'angoisse atroce, qui constamment le tenaillait, il répéta tout bas :

« Contre la mort qui brise la puissance de la jeunesse... la puissance de l'or, les fées elles-mêmes ne peuvent rien... rien ! »

II

Dès l'aube de ce dimanche de novembre, la voix argentine de la cloche de Chantelouve lançait ses appels, lorsque Edith, bien emmitouflée dans le soyeux manteau de loutre qui, la veille, s'était trouvé sur son lit, — apporté sans doute par la main des génies, — franchit le seuil de la chapelle.

Grâce aux soins de la jeune châtelaine, l'autel est orné de superbes chrysanthèmes dont, sous la lueur des cierges, les teintes s'avivent, et, bientôt, un timide rayon de soleil achève d'égayer le petit temple.

Cependant, Edith est triste : le prie-Dieu armorié, placé près du sien, demeure vide ; Emeric, malgré de pressantes invitations, se refuse à quitter l'appartement surchauffé où il achève de s'anémier ; et parfois, alléguant sa faiblesse, n'a-t-il pas défendu sa porte, même à sa femme !

A cette pensée, on le devine, notre amie n'arrive pas à prier, et des larmes montent plus facilement à ses yeux que des invocations pieuses à ses lèvres.

Alors, persuadée de l'indulgence de Dieu qui préfère certainement des chants à des patenôtres distraites, elle vint s'asseoir devant l'harmonium ; oublié là, depuis la mort de la mère d'Emeric, il avait bien quelques jeux fêlés, mais l'organiste, en usant à propos de la sourdine, sut tirer, du vieil instrument, des sons harmonieux.

Puis, surtout, sous les voûtes, peintes d'or et

d'azur, la voix d'Edith s'éleva, une voix claire, prenante, qui charma les serviteurs du château, Rose, la jeune femme de chambre, admise par grande faveur à suivre sa maîtresse et, davantage encore, le vieux curé.

Celui-ci se chargea de traduire son admiration et celle de l'auditoire restreint, lorsque, l'office terminé, il rejoignit Edith dans la cour intérieure.

— Combien je serai heureux, madame, le jour où vous pourrez chanter dans ma vieille église, le jour où la présence des châtelains attirera de nombreux paroissiens au pied des autels !

— De toutes façons, je serais enchantée de vous causer ce plaisir, monsieur le curé, mais, pour l'instant, je m'éloigne rarement. Certes, mon mari me laisse une grande liberté, les domestiques et les chevaux sont à ma disposition...

— Et, néanmoins, constamment dévouée, vous vous constituez quasiment prisonnière, afin de ne rien négliger pour mener à bien la belle mission qui vous incombe.

« Cependant, il ne faudrait pas, mon enfant, vous exagérer vos obligations ; votre santé souffrirait d'une complète réclusion.

— Je me promène dans le parc, parfois dans la forêt ou aux environs, avec dame Lucia.

— Les pauvres bénéficient de vos promenades !

— C'est une telle douceur de faire l'aumône, de soulager la misère ; puis, ici, ma vie est si confortable, comparée à celle de Salviac. J'ai, en outre, le bonheur, monsieur le curé, d'aimer le travail, de savoir facilement me distraire. Mme de Salviac traitait cela de légèreté ; souvent, elle me grondait à ce propos. Est-ce ma faute, pourtant, si, même au milieu de mes plus cuisants chagrins, un petit oiseau se met à chanter dans mon cœur ?...

Le vieux prêtre eut un regard attendri à l'adresse de la jeune femme, dont, souvent, il avait consolé les chagrins d'enfant. Répétiteur de Lionel de Salviac, il avait continué, après le mariage désastreux de son père, à fréquenter la gentilhommière, par dévouement à Edith.

Tout en s'engageant sous les cloîtres, il reprit :

— Au revoir, mon enfant, faites votre devoir, et laissez chanter, dans votre cœur, le petit oiseau, afin de pouvoir offrir aux regards de votre mari un visage souriant. S'il vous voyait triste, il attribuerait peut-être votre tristesse à une cause toute différente de celle qui vous a peinée. Des malentendus pourraient naître et entraîner après eux de pénibles conséquences.

— Soyez tranquille, monsieur le curé ; je n'oublierai pas que le comte m'a voulue près de lui, afin, surtout, d'entendre rire et chanter.

Le vieillard eut un sourire.

— Je pense aussi, dit-il, au moment de prendre congé, que, quelque jour, si Dieu exauce mes prières, il sera bon de laisser écouter à votre mari les battements de votre cœur.

La jeune femme était devenue pourpre.

« Mon cœur, songeait-elle, quand elle eut quitté le vieux prêtre, je n'ose pas l'interroger. Mais je crois bien que, si Emeric le permettait, mon cœur parlerait tout seul. »

Encore trop troublée pour affronter le regard des domestiques, la petite comtesse s'arrêta un instant sur le sommet arrondi, formant terre-plein de l'une des tours de défense, d'où l'on apercevait la plaine déjà endeuillée à l'approche de l'hiver.

Sous le ciel gris et bas, le fleuve roulait ses eaux, maintenant troubles et rougeâtres ; très grossies, elles ensevelissaient à demi le tronc des saules, sur la tête bossuée desquels les tiges dépouillées dressaient de longues antennes.

Du brouillard blanc flottait au ras des prairies ; un vent aigre enlevait les dernières feuilles oubliées aux branches des gros noyers et, en croassant, un vol de corbeaux monta vers Chantelouve.

Et les loups hurlèrent, paraissant répondre aux cris des oiseaux de mauvais augure.

Edith frissonna.

« C'est l'hiver, le triste hiver !... Que m'apporteront ses jours courts et sombres ? »

A ce moment, dame Lucia apparut, drapée dans sa mante d'Arlésienne.

— Madame ne songe point à venir déjeuner ? Il est près de neuf heures et monsieur s'étonne de ne pas encore avoir vu madame.

Tout en regagnant le château, à la suite de sa jeune maîtresse, dame Lucia continua :

— Monsieur le comte paraît un peu mieux, ce matin.

— Il a été souffrant hier, m'a dit Marius.

— L'absence de madame était certainement pour quelque chose dans cette recrudescence de fatigue. Aujourd'hui, plus qu'autrefois encore, il s'ennuie effroyablement quand il est seul !

— Parfois, cependant, il refuse de me voir.

— C'est un retour de sa maladie, de sa neurasthénie, mais, certainement, rien que la pensée de savoir madame la comtesse dans le château est pour lui une douceur.

— En ce cas, je ne m'absenterai plus.

— Monsieur ne permettrait pas cette réclusion absolue et madame s'ennuierait.

— Oh ! non, si je croyais, si je sentais être utile à mon mari, je ne m'ennuierais jamais.

Il y avait une telle conviction dans l'accent d'Edith et un tel éclat dans ses prunelles, toutes brillantes encore de larmes récentes, que Lucia sourit.

Puis elle reprit, non sans tristesse :

— Dieu veuille que, devenue tout pour lui, madame puisse lui faire du bien... le sauver !

— Tout pour lui !... Oh ! ce serait trop beau, soupira la jeune femme, en pénétrant dans l'immense salle à manger aux belles poutrelles, au parquet à points de Hongrie, où le chêne et le châtaignier mêlaient leur bois de tons différents.

D'un regard, Edith embrassa les lourdes crédences, les dressoirs sculptés, les chaises qui s'évasaient en forme de lyre ; elle se sentit petite, perdue dans cette vaste pièce, près de ces meubles de proportions grandioses, petite et perdue comme le petit déjeuner qui, disposé sur la large table reluisante, semblait un unique nénuphar égaré sur la grande glace d'un étang.

Un beau feu flambait au fond de la monumentale cheminée ; lui seul peuplait, animait l'appartement.

La jeune femme saisit sa tasse, vint s'asseoir sous le manteau et posa ses pieds sur les landiers de fer.

« Là, sans doute, en ce coin hospitalier, songeait-elle, rien n'a changé depuis des siècles. La belle Huguette dut certainement s'asseoir à la place même où s'assoit son arrière-arrière-petite-nièce, et contempler comme elle la grande plaque où se devine la louve héraldique.

« Cette gracieuse fauvette, qui conquiert le comte Bégon, aimait-elle, telle sa descendante, à rire et à chanter ?

« Eut-elle aussi des heures de mélancolie ?

« Pourquoi ?... n'avait-elle pas un mari robuste et de beaux enfants ?...

« Et moi... je n'ai rien... pas même le cœur d'Émeric. »

Pensive, Edith regardait le feu où des bûches de pin mêlaient leurs flammes claires aux flammes ardentes du chêne.

Soudain, elle secoua sa tête blonde et des étincelles s'y allumèrent.

« Rien... Si, j'ai encore l'espérance ! »

Et, réconfortée par l'évocation de cette divine compagne, elle gagna le premier étage et pénétra dans la chambre aux verdure des Flandres où, au coin d'un feu tout semblable à celui de la salle

à manger, le comte de Chantelouve était assis.

— Redites-moi la complainte du troubadour, lui dit-il, après l'avoir saluée.

« À vous entendre, j'oublierai un instant que, si vous êtes aussi charmante qu'Huguette, je suis le juste fantôme du comte Bégon.

Si sombre était l'expression des yeux noirs d'Emeric, si profond le pli creusé entre ses sourcils altiers, que la jeune femme n'osa rien répliquer.

Elle saisit sa viole. Mais, en redisant les vers naïfs, sa voix exquise tremblait un peu...

III

— Est-il permis d'entrer ? demanda Edith, en montrant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte de la première bibliothèque où le comte Emeric conférait depuis un long moment avec son fidèle ami Deschemins.

— Certainement ! Notre ennuyeuse conversation d'affaires est terminée.

Avec un sourire, la jeune comtesse tendit la main au vieillard et s'informa de la santé des siens.

— Tous vont bien, tous désirent votre visite ; Henriette, en particulier, se plaint de vous voir trop rarement, mais nous comprenons, je comprends surtout, votre désir de ne point quitter Chantelouve.

— Mme Edouard a raison, déclara Emeric, à l'avenir je ne vous permettrai pas, Edith, de négliger vos amis sous le prétexte de ne point m'abandonner trop longtemps à mes tristes pensées ; il y a tant d'heures, tant de jours même où je suis contraint à me priver de votre présence. Mais, laissons, si vous le voulez bien, ce sujet, qui m'est pénible, et demandez plutôt à Edith, cher maître, si elle connaît la nouvelle du mariage de sa bien-aimée Laurence.

La jeune femme pâlit.

— Je ne sais rien de précis.

— La demande de Mme de Saint-Junien date d'hier seulement ; ce matin, après une libation en l'honneur de Bacchus, le bonhomme Soufflet a confié ce secret à Edouard ; on a dû précipiter les choses. La réponse n'était pas douteuse, Mme de Salviac est flattée de faire épouser sa fille à un baron ; cette satisfaction lui fait oublier l'état désastreux des finances de son futur gendre ; en plus, Laurence aime Arnaud. Et la femme qui fut si dure pour la petite-fille de son mari n'a jamais su contrarier son enfant.

— Elle la contrariera d'autant moins que son futur gendre a de superbes espérances, reprit amèrement le comte. Je ne suis étonné que d'une chose : comment la crainte de m'irriter n'a-t-elle pas arrêté mes cousins ? J'ai refusé, il est vrai, de faire aucune promesse, comme j'ai refusé de recevoir Mme de Saint-Junien.

— Ils ont surtout obéi à la nécessité, à la dure nécessité, monsieur le comte ; les Saint-Junien ne pouvaient plus attendre. M. Arnaud a encore joué et perdu...

— En un mot, afin d'éviter la ruine immédiate et totale, ils se sont résignés, osons le dire, à une action honteuse. Henri de Saint-Junien s'était « embourgeoisé », son fils s'encanaille. Ces gens-là descendent rapidement la pente... enfin, les voici au fond du gouffre !

— Comment pouvez-vous parler ainsi ! Ma Laurence est un ange de bonté et de délicatesse, Arnaud n'est certes pas digne d'elle à ce point de vue !

— Mlle Laurence est la fille de Pauline Soufflet, reprit le notaire, de son ton sentencieux, cette considération me rend hostile à son endroit, ainsi que je le disais hier à Georges, le seul parmi nous à défendre Mlle de Salviac.

« Le baron se chargera, au reste, de punir cette mère coupable et cette fille aveuglée si aisément ; un aveuglement qui pourrait paraître suspect, soit dit en passant.

« Donc, à mon avis, M. Arnaud épouse Laurence, contraint et forcé ; comme il n'est pas absolument dépourvu de sentiments, il prendra certainement en grippe la femme qui lui rappellera sa honteuse compromission.

— Combien tout le monde est cruel pour ma pauvre amie, s'écria Edith. Mais, cher monsieur, ne m'aidez-vous pas à empêcher ce mariage ?

— Comment l'empêcherait-on ? La baronne, jouant à ravir la comédie, a prévenu le danger d'une dénonciation, en révélant à Mlle Laurence la triste situation de fortune de son fils, une situation qui, jusqu'ici, a-t-elle hypocritement ajouté, retenait Arnaud pour faire une demande en mariage. Et cette petite sotte a cru tout cela... Vraiment, elle n'est pas perspicace !

« J'ai connu ces détails par Georges, qui a reçu les confidences de l'heureuse fiancée.

« Ceci étant établi, comment faire admettre à Mlle de Salviac l'indélicatesse du baron, sans lui faire connaître la façon dont il s'est conduit à votre

endroit, madame la comtesse, sans lui révéler l'origine de sa fortune !

— C'est affreux, affreux. Un seul espoir me reste. Arnaud ne saurait résister au charme, à la bonté de ma chère petite tante.

— Arnaud se révèle un malhonnête homme, affirma le comte, sa femme découvrira un jour sa mentalité et en souffrira.

— Cela arrivera fatalement, inévitablement. La justice immanente le commande !

« Mais, si l'atavisme n'est point un vain mot, Mlle Laurence souffrira moins qu'une autre.

— Oh ! ma pauvre chérie, comme vous la calomniez... Et moi qui voulais lui éviter la souffrance, se pourrait-il que j'eusse si mal réussi !

— Évidemment, sûrement, madame, il eût mieux valu suivre mes avis, Laurence sera plus malheureuse par son mari qu'elle ne l'eût été par la révélation de l'indignité de sa mère.

— La vérité l'aurait brisée, comme elle la brisera... d'autres lui porteront le coup fatal ; je le préfère et je n'ai pas de regrets.

« J'aurai seulement le chagrin de savoir Laurence malheureuse.

— Mais enfin, mon enfant, dit M. de Chantelouve en serrant dans ses mains la petite main tremblante de sa femme, vous devez désirer la punition de votre cruelle marâtre !

— Certainement, je désirerais la voir punie, mais je désire cent fois plus le bonheur de Laurence. D'ailleurs... c'est là encore, sans doute, une des conséquences de ma mentalité d'oiselle : si j'ai la faculté d'aimer fidèlement, je n'ai guère celle de haïr... non, vraiment, la haine est un sentiment que j'ignore !

— Espérons alors que les événements démentiront nos pronostics, cela n'aurait rien d'étonnant, la vie est semée d'injustices : Arnaud, que je crois moins méchant que faible, sera peut-être le meilleur des époux ; Pauline Soufflet, la plus heureuse des mères et des grand'mères ! En ce monde, les fautes ne sont point toujours punies, et la vertu n'est pas souvent récompensée.

— Combien je vais désirer cette injustice !

A ce moment, Marius annonça que le déjeuner était servi.

— Votre présence, mon cher ami, reprit le châtelain, va distraire Edith ; sans vous, vu son état d'esprit, son repas solitaire eût été bien triste.

— Descendez avec nous, intercèda la jeune femme, avec un sourire sur ses lèvres encore tremblantes, puis, elle ajouta avec cette légère hésitation qu'elle

avait toujours en prononçant le nom de son mari :

« Je vous en prie, Emeric, cela me ferait un si grand plaisir !

— Puisque je vous ai peinée, je ne veux pas vous refuser cette légère satisfaction.

« Marius, faites ajouter un troisième couvert.

Et, dans la grande salle à manger dont il n'avait pas foulé le parquet depuis tant de mois, le comte s'assit en face de sa femme, à la grande joie de dame Lucia et de M^e Deschemins.

Ce dernier, trouvant l'appétit du châtelain plus satisfaisant, se prenait à espérer un relèvement de la race si chère ; et, tout regaillardie par cette espérance, il entama un de ses sujets favoris : ses recherches au sujet des deux lacunes existant à l'arbre généalogique des Chantelouve.

— Vous marchez probablement au-devant d'une déception, mon cher maître, interrompit le comte ; ce silence, ce mutisme de notre livre de Raisons et de tous nos vieux papiers m'a toujours paru significatif. Vous découvrirez — si vous découvrez quelque chose — que ce cadet des Chantelouve épousa une bergère ; au vieux temps, vous le savez, les rois eux-mêmes épousaient des pastourelles, comme aujourd'hui les archiducs épousent des danseuses ! Au lieu d'un vide sur notre arbre généalogique... vous mettrez une tache, deux taches peut-être, car une tradition vague prétend que demoiselle Guillemette, ma grand'grand'tante, aima un humble écuyer, un vilain, comme vous diriez !...

— Pouvez-vous railler ainsi, monsieur le comte !

« Une Chantelouve épouser un roturier. Non, jamais je ne saurais admettre l'hypothèse d'une semblable mésalliance !...

En temps ordinaire, Edith se fût divertie à voir le notaire sortir de son calme guindé, mais, ce jour-là, elle souriait à peine, et son regard s'éclairait seulement quand ses yeux rencontraient les yeux de M. de Chantelouve, qui lui paraissaient moins sombres que de coutume.

Lorsque le châtelain et son ami eurent regagné la bibliothèque, elle se dirigea vers la chapelle.

Edith n'avait point une dévotion mystique, mais la foi agissante, enthousiaste et confiante que commandait sa nature ; aussi, dédaignant certaines prières compliquées qui lui semblaient devoir ennuyer le bon Dieu, comme elles l'ennuyaient elle-même, priait-elle volontiers à la façon de Lahire.

« Mon Dieu, disait-elle ce jour-là, puisque vous permettez tant d'injustices en cette vie, permettez-en une de plus.

« En vous demandant le bonheur de Laurence, je fais volontiers le sacrifice de ma rancune envers sa mère. »

« Mais, si vous voulez punir, dès ce monde, Mme de Salviac, envoyez-lui une douloureuse maladie, qui la convertisse et la fasse mourir ensuite, afin qu'elle n'ait pas la satisfaction imméritée de voir sa fille heureuse ! »

« Je ne sais si ma prière est très orthodoxe, mais je sais que je vous l'adresse avec toute la sincérité de mon cœur ! »

Edith se souvint des paroles que Laurence lui disait souvent :

« Je demande ton bonheur avant le mien. »

La jeune femme ne voulut pas être en reste de générosité ; elle tenta de proférer la même supplication.

Mais ses lèvres refusèrent de prononcer ces mots.

« Je ne puis plus, murmura-t-elle. Je veux le bonheur de Laurence avant le mien, mais je veux avant tout le bonheur de mon mari... »

« Mon Dieu, reprit-elle, vous êtes le maître souverain, soyez généreux, donnez de la joie à Emeric, à Laurence, à ce pauvre Georges... et à moi par surcroît ! C'est si bon d'être généreux, soyez-le ! »

« J'aime tant à donner aux pauvres et même aux petits oiseaux ; vous devez être des millions de fois plus généreux que vos créatures, pourquoi rejetez-vous leurs prières ? »

Le roulement d'une voiture arracha Edith à ses pensées.

M^e Deschemins regagnait la villa, le comte se trouvait seul.

En hâte, elle se dirigea vers la bibliothèque.

Assis dans son grand fauteuil, M. de Chantelouve appuyait la tête au dossier élevé.

Près du cuir fauve son visage semblait très pâle, et il fermait les yeux d'un air accablé.

Au bruit de la porte doucement ouverte, il releva ses paupières brunes et attira sa jeune femme près de lui.

— Vous venez de prier, de prier pour votre Laurence ? Vous venez de demander à Dieu son bonheur ?

— Ardemment, je vous assure.

— Vous avez, je le gage, avec votre générosité folle, offert votre propre bonheur en échange de celui de votre amie ?

— J'aurais offert le mien, mais je n'ai pas eu le courage d'offrir celui d'un autre.

« Et je ne voudrais pas... c'est cependant de l'égoïsme, que cet autre fût heureux sans moi ! »

Le comte eut un sourire ému, puis, après un instant de silence, il reprit :

— Dites-moi pourquoi vous m'avez fait un secret de la conduite peu chevaleresque d'Arnaud de Saint-Junien à votre endroit, pourquoi vous m'avez caché les propos venimeux de sa mère ?

Edith eut un geste de protestation.

— Je ne voulais pas leur nuire !...

« Il vous serait facile de venir en aide à votre petit-cousin... peut-être même, si Laurence ne devait pas trop souffrir d'une rupture, je vous demanderais d'intervenir pour empêcher ce mariage.

— Je n'interviendrai point.

« Sans avoir le désir de les imiter, j'admire votre charité, votre mansuétude, votre oubli des injures, car, enfin, Arnaud s'est conduit indignement envers vous !

— Il était pauvre, incapable de travailler, pouvait-il épouser une femme sans fortune ?

« Au reste, les procédés des indifférents m'atteignent peu. Et je n'aimais point Arnaud ; mais, vraiment, M^e Deschemins, si avare en général de ses paroles, a, aujourd'hui, potiné comme une vieille commère !

— Je suis son roi, son seigneur ! Saurait-on avoir des secrets pour l'homme dont on s'est constitué le féal ?... Et, en dehors de cela, M^e Deschemins, inconsciemment, éprouve une véritable haine contre ceux qui pourraient venir régner à Chantelouve, sans être des Chantelouve.

— En tout cas, ces sentiments ne peuvent excuser le mépris, l'animosité du notaire à l'égard de ma Laurence.

« Seul, Georges lui rend justice. Je l'aime pour cela, ce brave Georges. Ah ! pourquoi n'a-t-il pas été attiré vers ma pauvre petite tante !...

« Ainsi, elle n'eût pas été exposée à la double épreuve de mépriser son mari après sa mère ; grâce à Dieu, ce sont des épreuves qui me seront épargnées.

« Quelle déception saurait être comparée à la déception de ne pouvoir respecter ses parents, si ce n'est celle de comprendre qu'on a donné son amour à un être indigne !

— J'espère, en effet, que cette dernière épreuve vous sera épargnée, mais, cependant, qu'en savez-vous ?... L'avenir est incertain, l'humanité inconsistante et décevante.

Edith se détourna légèrement afin de ne pas rencontrer le regard du comte.

Les yeux fixés sur les vieux livres aux reliures fauves rehaussées d'or, elle répliqua gravement :

— A présent, je suis certaine d'estimer toujours mon mari et de toujours...

Emeric releva d'un geste caressant les frisons dorés qui cachaient à demi le front de sa femme.

— Encore des rêves derrière ce front blanc, dit-il en l'interrompant. Quand donc, petite fille romanesque, comprendrez-vous qu'il ne faut pas vous attacher au moment présent... mais le regarder comme une ombre...

— Je ne veux pas envisager... je ne veux pas admettre ce que vous pensez ! interrompit-elle.

La jeune femme, pour dissimuler les larmes qu'elle ne pouvait contenir, cacha son visage sur les genoux de son mari et demeura muette, n'osant pas, cette fois encore, préférer les paroles de tendresse qui lui montaient aux lèvres.

— Embrassez-moi, murmura-t-elle, cela me consolera ; depuis que je ne vois plus Laurence, personne ne m'embrasse. Et, c'est triste ! Oh ! si triste !

Edith avait parlé bien bas et sans lever la tête. Emeric entendit-il cette prière... ou, simplement, céda-t-il au désir qui le hantait depuis longtemps, lorsque, ayant attiré contre sa poitrine la jolie tête blonde, il baisa ardemment les yeux gris bleu et effaça sous ses lèvres les traces qu'avaient laissées les larmes sur des joues satinées... Nul n'aurait pu le dire, pas même Edith.

IV

— Je viens de recevoir une lettre de Laurence, disait le surlendemain Edith, en se rapprochant du bureau où son mari écrivait ; elle me prie d'aller aujourd'hui jusqu'à Salviac où elle se rendra elle-même, afin, ajoute-t-elle, de me confier son bonheur.

— De mon côté, répondit Emeric, en déposant sa plume, j'ai une lettre de Mme de Saint-Junien ; elle m'annonce le mariage de son fils ; et, affectant d'ignorer ou d'oublier les origines maternelles de sa future belle-fille, elle a l'audace d'ajouter « qu'elle est heureuse de voir se resserrer les liens qui nous unissent ».

— Quoique cela vous irrite, Emeric, Laurence et moi sommes du même sang.

— C'est possible, mais, à mes yeux, les siècles d'intégrité et de loyalisme des descendants du bon Giraud ne sauraient prévaloir contre la tare originelle infligée à Laurence par sa descendance maternelle. Ceci établi, je préférerais que ma cousine avouât franchement sa situation désespérée, plutôt

que de la voir s'abaisser à de semblables mesquineries !

— Elle ne vous sait pas aussi bien renseigné ; peut-être elle-même ignore-t-elle l'indélicatesse de Mme de Salviac.

— Les pires aveugles sont ceux qui ferment les yeux à la lumière ! Admettez-vous que votre ruine subite n'eût pas donné de soupçons à Arnaud et à sa mère ? M^e Deschemins sait exactement aujourd'hui le chiffre de ce fameux héritage d'Amérique, les Saint-Junien auraient pu, s'ils l'avaient désiré, se renseigner auprès de leur notaire.

— Pourquoi Arnaud ne se serait-il pas attaché vraiment à Laurence ? Elle est digne en tout point d'inspirer un sentiment tendre.

« Ce sentiment expliquerait, en l'excusant, l'attitude de son fiancé.

— Rien ne saurait excuser le fait de consentir à partager une fortune mal acquise !

« Et, au reste, je ne crois nullement à l'éclosion soudaine de ce sentiment violent et invraisemblable !

— Votre scepticisme est naturel... vous niez l'amour en général...

— Moi, nier la puissance de l'amour ! D'où tenez-vous cela, Edith ? Je crois fermement à cette puissance, au contraire !... J'y crois, malheureusement pour moi, murmura-t-il.

Edith pâlit !... Son mari songeait donc encore à la femme qui l'avait trahi.

— Pour aller à Salviac, continua-t-il, prenez le coupé ; la température doit être glaciale, si j'en juge par les gémissements du vent du nord.

— Je préférerais marcher !

— Aller à Salviac et revenir ici en aussi peu de temps ! Avec des journées si courtes, c'est impossible !

— Je partirai dès la fin du déjeuner.

— Je m'oppose à cette folie, vous auriez froid en traversant la Dordogne.

« Puis, si vous vous laissiez surprendre par la nuit, je m'inquiéteraient en vous sachant seule sur les routes désertes.

« Je vous permets de partir à pied, si cela vous agrée, mais la voiture ira vous prendre à Salviac.

Edith ne protesta plus, cette sollicitude de son mari lui semblait douce.

Si l'image de l'infidèle hantait toujours son esprit, du moins, le comte témoignait-il une tendresse protectrice à sa petite compagne.

Et, avec son optimisme accoutumé, Edith tenta de se persuader qu'elle était heureuse d'inspirer ce sentiment à son mari... à défaut d'un autre. Tout en

descendant les allées du parc, puis la route longeant les rochers abrupts, c'était à cela qu'elle songeait, ce fut pour Emeric qu'elle pria en passant devant la grotte de Sainte-Mondane, et c'était encore à lui qu'elle pensait, lorsque, debout sur le bateau plat, elle fixait la rivière à l'eau trouble et rougeâtre.

— Dame Lucia m'a affirmé que M. le comte était moins malade, dit la « passeuse », vous le sauverez, madame. Et quelle bénédiction !

« Notre « Monsieur » est si généreux ! Et combien il serait triste, ajouta-t-elle, en montrant le château, de penser qu'il n'y aurait plus de Chantelouve, là-haut ! Ah ! le jour où la cloche de Sainte-Mondane sonnera pour annoncer le baptême d'un héritier, le pays tout entier se réjouira.

La jeune femme enfouit dans son manchon son visage qui était devenu pourpre et ferma les yeux, comme si l'évocation d'un semblable bonheur lui eût semblé impossible à envisager.

De cette évocation, un trouble lui resta ; aussi, répondit-elle, contrairement à son habitude, distraitement aux saluts empressés des gens du bourg. Cependant, après avoir ordonné au jardinier d'allumer du feu dans le petit salon, elle s'arracha à ses pensées et se dirigea vers la maison de Noélie ; elle trouva la pauvre malade dans un état de plus en plus inquiétant.

— A quel point je regrette les visites de madame ! C'était du soleil qui entrait dans la maison quand je la voyais arriver autrefois ! Ma mère aussi vient moins souvent, elle est plus loin, et Mme de Salviac lui mesure le temps avec son avarice accoutumée, aussi cette pauvre maman est hors d'elle. Je tâche de la calmer, sans y parvenir toujours !

— Je viendrai plus fréquemment vous voir, Noélie, puisque cela vous fait plaisir, répondit Edith, en déposant une large aumône dans la main diaphane de la malade, et calmez votre mère ! Elle pourrait peiner Mlle Laurence, si elle parlait trop !

En passant de nouveau devant l'auberge de Sibot, la jeune femme rencontra le bonhomme Soufflet.

Il avait les yeux troubles, les joues violacées et le pas peu assuré.

— Je viens de prendre un bitter et une « fine », expliqua-t-il de sa voix pâteuse. Faut bien tuer le ver... et se réchauffer par ce froid.

« Et Pauline, depuis qu'elle est à Font-Bois, tient enfermés sous clé les vins et les liqueurs !

« Elle n'est pas commode, ma fille, et je vous plains d'avoir été contrainte à vivre pendant si longtemps sous sa dépendance.

« Du moins, à présent, j'espère que vous êtes heureuse!

— Je suis très heureuse, monsieur, et je vous remercie de votre sollicitude sur laquelle je ne comptais pas, répliqua Edith en réprimant un sourire; avec son penchant à la gaité, elle trouvait toujours motif à se divertir dans la façon de parler si vulgaire du vieillard et dans son inimitable accent.

— Pourquoi?... reprenait M. Soufflet. Je vous veux du bien! Je vous ai toujours été attaché!

« Et même, je vous le confie, j'ai été désolé de certaines choses.

« Pauline et moi avons eu des discussions à nous prendre aux cheveux, sur ce point elle ne me peut pas grand'chose, sauf l'hiver où je porte perruque, mais, pour le reste, elle ne cède jamais, la matine!

« Si l'on épouse un vieux, faut se faire payer sa jeunesse... c'est juste!... mais le trop est trop... suffit... je m'entends!...

« Enfin, monsieur le comte arrangera tout cela, c'est mon espoir, car voyez-vous, madame la comtesse, c'est très mauvais d'être pauvre... je l'ai été... on est fort mal vu. Puis, enfin, c'est mon idée, je voudrais vous savoir riche!...

— Tant d'intérêt de votre part me touche et, je vous le répète, m'étonne!...

— Vous nous détestez, c'est justice! Je l'ai redit cent fois à Pauline; il faut même que vous aimiez beaucoup la petite pour ne pas avoir porté plainte.

« Ma fille a tablé là-dessus! Oh! c'est fin comme une anguille, cette femme-là, mais c'était trop!... Le trop est trop, c'est mon avis!

— Ne faites pas ces réflexions à Laurence, au moins!

— Non, bien sûr! Je sais tenir ma langue quand il le faut, la pauvre petite, ça la chavirerait d'apprendre comment je suis devenu riche! Elle n'a pas pour deux sous d'estomac!

— Mais elle a une conscience droite!

— Elle tient cela des Salviac! De braves messieurs.

« Il y a beau temps que les Soufflet aiguisaient leurs couteaux et leurs ciseaux!

« Pensez, si on les connaissait! même votre défunt grand-père était un digne homme, avant de tomber sous les griffes de Pauline!

« Mais, je cause trop! Les petits verres c'est traître, voyez-vous, faudrait s'en méfier, ça porte au cerveau!...

Déjà, Edith s'éloignait et se hâtait de venir rejoindre Laurence qu'elle apercevait devant la grille.

— Nous rentrons tout de suite, dit la jeune femme, quand elles se furent embrassées, tu prendrais froid dans le jardin et j'ai donné l'ordre d'allumer du feu.

Et elles se dirigèrent vers le perron au bas duquel deux troubadours, sculptés dans la pierre par un artiste naïf, invitaient, d'un geste courtois, les visiteurs à pénétrer dans le vieux logis.

— Mes bons troubadours, dit Edith au passage, c'est toujours avec plaisir que je vous revois et que je vous sais miens!

« A nous trois, grâce au secours d'un autre, nous avons pu garder l'antique demeure...

Dès que les jeunes femmes furent installées dans la pièce claire qu'égayaient des flammes brillantes, Laurence, dont le visage mièvre était transfiguré par le bonheur, exprima sa joie.

— M. Arnaud est venu hier à Font-Bois, disait-elle, avec une animation qu'Edith ne lui avait jamais connue; il m'avait envoyé, le matin, un superbe bouquet; les fleurs de Nice étaient bien jolies, mais combien l'étaient davantage les paroles qu'il m'a adressées.

« Il a, dit-il, été conquis par mon dévouement, par mon désintéressement, par l'amour qu'il avait cru lire dans mes yeux; il ne m'aime point, je le sais, de la façon dont il t'eût aimée, il m'aime seulement par reconnaissance, mais c'est déjà si bon!

— Tu n'es pas exigeante, ma chérie. Être aimée par reconnaissance, lorsqu'on est une charmante jeune fille de dix-huit ans! En tout cas, jamais Arnaud ne t'aimera, ne te chérira autant que tu le mérites. Enfin, grâce à lui, tu as les yeux brillants, les joues rosées, tu parais heureuse, je dois donc lui vouloir du bien!

— Toi aussi, tu as les joues roses, mais ton regard n'est plus rieur, comme autrefois, et tu as un air grave qui m'intimide presque. La tristesse de Chantelouve t'envahirait-elle?... La tâche que tu as entreprise te pèserait-elle déjà?

— Non! Oh non! Je voudrais vivre à Chantelouve toute ma vie.

— Si le comte Emeric désirait vivre ailleurs, ailleurs aussi tu voudrais vivre.

— Ah! certes, oui, et avec quel bonheur, si je voyais mon mari bien portant et heureux!

— Je te comprends! Mieux aujourd'hui que je ne l'aurais fait avant d'aimer Arnaud, aussi — malgré l'antipathie que j'inspire à M. de Chantelouve — nul plus sincèrement que moi ne demande à Dieu sa guérison.

— Demande aussi...

Edith s'arrêta et rougit.

— Que dois-je demander ?

— Que mon mari puisse un jour m'aimer !

— C'est déjà un fait accompli, certainement !

Comment pourrait-on vivre avec toi sans subir ton charme ! Mais je prierai, néanmoins, à cette intention. En retour, généreuse comme tu désires voir Dieu se montrer généreux à ton endroit, tu m'accorderas bien la faveur de venir assister à mon mariage, une fête qui sera tout intime, puisque nous sommes en grand deuil.

— L'époque en est-elle prochaine ?

— Pas avant février.

— Il me sera dur d'assister à une fête sans mon mari... ta mère ne désire pas ma présence !

Puis, devant la mine attristée de Laurence, Edith ajouta :

— Nous avons le temps de songer à cela, et, tu le sais à l'avance, si tu devais souffrir de mon absence, je n'hésiterais point à souscrire à ton désir.

— Comment ne souffrirais-je pas de ton absence à tous les points de vue ! Ne seras-tu pas la seule à représenter la famille de mon cher papa !... mon pauvre père, mort si angoissé, si désolé. Jamais je n'oublierai ses derniers regards ! je croyais y lire de terribles préoccupations terrestres, mêlées à l'horreur de l'inconnu.

« Notre avenir le préoccupait... notre ruine... La tienne, veux-je dire... »

Laurence demeura un moment pensive, les yeux rivés aux flammes multicolores, et reprit d'un ton contraint, hésitant :

— Savais-tu que l'héritage de notre oncle d'Amérique fut aussi considérable ?

— Je savais seulement que ta mère était fort riche !

— Combien, après la mort de mon père, tu as dû la trouver peu généreuse à ton égard ; cependant je l'avais tant suppliée qu'elle m'avait promis de te donner une dot.

Laurence n'ajouta point que l'énergique intervention du bonhomme Soufflet avait seule obligé sa fille à faire cette promesse.

Désireuse de changer le cours de l'entretien, Edith s'était levée et rapprochée de la table où un samovar et des tasses avaient été disposés.

— J'ai apporté un gâteau et des friandises !

Distraite à son tour par les préparatifs du goûter, Laurence oublia un instant sa préoccupation, et, à peine avaient-elles achevé de prendre le thé, que le roulement de la voiture de Chantelouve se fit entendre.

— Le comte a grande hâte de t'arracher à moi! Cependant, j'ai si rarement le bonheur de te voir.

— Combien je voudrais pouvoir te dire de venir au château.

— N'aie pas de regrets... je n'oserais accepter ton invitation! Comment affronterais-je le regard de M. de Chantelouve!... Et il n'est pas le seul à... me mépriser, les Deschemins dissimulent à peine leur animosité, les demoiselles Chantérac affectent de ne pas me voir, ou me saluent à distance.

— Georges t'aime beaucoup.

— Il est mon unique ami...

« Néanmoins je ne dois pas me plaindre. Celui que j'aime semble disposé à m'aimer et j'ai ta tendresse fidèle!

— Ecris-moi longuement et souvent, reprit Edith en s'asseyant dans le coupé où une main prévoyante avait fait placer des fourrures et une bouillotte.

Puis, quand l'équipage se fut mis en marche, elle appuya la tête au capiton de drap gris et, bercée par le mouvement de la voiture, se laissa emporter en une rêverie où, comme un mirage, l'évocation de la femme du passeur prenait corps sous la forme d'un bébé aux boucles blondes qui avait les yeux sombres d'Emeric.

Ayant chassé cette douce vision, Edith eut la hantise, la crainte d'un danger menaçant Laurence; cette crainte, elle osa la confier à son mari, lorsque, assise près de lui, elle lui raconta sa promenade sans oublier la rencontre du père Soufflet.

— Les radotages de ce vieil ivrogne m'effrayent; il est capable de proférer certaines paroles imprudentes devant sa petite-fille; or, cette dernière a certainement d'imprécises inquiétudes!

Le comte eut un haussement d'épaules.

— Beaucoup estimeraient cette révélation comme fort juste et même comme fort heureuse pour vous. N'aurait-elle point — si du moins la petite de Salviac est telle que vous vous l'imaginez — des conséquences avantageuses?

— Que serait une restitution comparée au chagrin que ressentirait mon amie d'une semblable découverte!

— Vous avez pour Laurence une affection exagérée. De quels charmes, de quelles vertus faut-il que votre imagination ait comblé cette mièvre poupée pour que vous puissiez l'aimer à ce point. Vraiment, je vous dirai, en parlant comme son grand-père : le trop est trop!

— Si vous saviez, Emeric, le chagrin que j'ai à

constater votre aversion pour ma petite tante ! Que vous a-t-elle fait ?

— Elle est la cause indirecte des souffrances qu'on vous a imposées !

« Le récit des duretés de Mme de Salviac à votre égard m'a toujours révolté, comme il révoltait ma pauvre mère qui avait une réelle affection pour la charmante femme dont cette créature a pris la place.

— Laurence est bien innocente de ces duretés. Si vous la connaissiez, vous reviendriez vite sur vos préventions.

— Je ne désire pas, je ne veux pas la connaître ! Au reste, pour vous livrer le fond de ma pensée, vous aimez trop Laurence, pour que je l'aime !

La voix du comte tremblait d'émotion, ses joues creusées se teignaient de rouge.

Edith demeura muette.

L'aversion de son mari pour sa petite tante la peinait... et, néanmoins, l'oiseau familier préludait dans son cœur à une timide chanson.

Emeric était jaloux de Laurence, cela était manifeste... or, elle le savait, on n'est jaloux que quand on aime !

V

Toute menue dans sa robe de souple soie noire, un fil de perles autour de son cou invraisemblablement mince, Laurence, le front appuyé aux vitres d'une large baie, regarde, en ce matin du 21 décembre, le ciel bas et gris, puis la plaine enveloppée de brouillard où le fleuve ondule, tel un ruban sombre.

La pluie bientôt tombe en gouttes pressées, et, parfois, avec un bruit sec, un grain de givre heurte la vitre.

« Quel temps morose pour un jour de fiançailles, » murmura la jeune fille.

Et, avec un frisson, elle vint se réfugier auprès de la cheminée où flambait un feu clair.

Ses yeux pensifs effleurèrent le mobilier neuf aux soies de teintes trop vives, les bronzes modernes et les glaces aux dorures étincelantes près desquels les fleurs de Nice, dont elle avait orné les grands vases, apparaissaient fragiles en leurs teintes douces et d'aspect un peu irréel.

Un soupir soulève la poitrine de Laurence.

« Combien j'aurais voulu un rayon de soleil ! pense-t-elle. Combien plus encore j'aurais désiré grouper autour de moi quelques amis !

« Mais non!... pas un... tous ont décliné notre invitation... tous! même Edith que son mari retiendra à Chantelouve, Edith dont la présence m'eût consolée des autres défections.

« Ai-je jamais fait du mal à personne?... »

« Pourquoi s'éloigne-t-on ainsi de moi? »

« Pourquoi, oh! pourquoi? »

« Par orgueil, affirme maman... »

« Mais ne voit-on pas de riches parvenus bien accueillis partout!... »

Des larmes embrumaient les yeux clairs de Laurence. Le bruit incessant de la pluie accentuait son angoisse.

Soudain, quand la pendule égrena onze coups, on perçut le roulement, d'abord confus, puis très distinct, d'une voiture.

On dirait le son des clochettes d'argent de Chantelouve! Mais la jeune fille n'osait croire à tant de bonheur et, anxieuse, elle attendait.

La portière se souleva.

Une tête blonde se montra.

C'était bien la jeune comtesse!

Laurence était déjà dans ses bras.

— Comment te remercier d'être venue! Comment t'exprimer ma joie!

« Oh! ne proteste pas; je sais combien il t'en a coûté d'affronter la présence... de ma mère! je devine le sacrifice que tu m'as fait en t'exposant à mécontenter M. de Chantelouve.

— Emeric me laisse très libre.

— Il te laisse libre en te désapprouvant, en te laissant deviner sa désapprobation... mais voici, je crois, mon fiancé et sa mère!

Tandis que Laurence gagnait le vestibule, afin de recevoir les arrivants, Edith eut le temps de dominer son émotion, et ce fut avec un demi-sourire qu'elle accueillit la baronne et son fils.

Celle-ci, une grande et forte femme, qui avait les cheveux de cette teinte filasse que prennent les chevelures appelées, par l'emploi de l'eau oxygénée, à ne jamais blanchir, affectait, trouvant cela distingué, des mouvements majestueux et une façon de s'exprimer fort recherchée.

Elle salua avec une grande dignité, « sa chère cousine Edith », tandis que son fils s'inclinait devant la jeune femme.

Mme de Salviac, quittant sa mine maussade, s'empressait autour de ses hôtes, sans parvenir à dissimuler la gêne que lui causait la présence d'Edith.

— Comment se porte en ce moment mon cher

cousin Emeric ? demanda Mme de Saint-Junien.

— Un peu mieux, me semble-t-il.

— Vous le guéririez si sa maladie n'était pas incurable, mais hélas !...

« Vous avez accepté de remplir auprès du comte une mission toute de dévouement ; ce dévouement vous sera compté au ciel !... Et aussi sur la terre, car le comte de Chantelouve, dont je connais... par ouï-dire... la fastueuse générosité, saura certainement reconnaître vos soins dévoués !...

Les yeux bleus d'Edith lancèrent un éclair d'indignation.

— En me permettant de garder Salviac, M. de Chantelouve a largement payé à l'avance des soins que j'aurais été heureuse, très heureuse de lui prodiguer pour rien.

« Rassurez-vous donc, madame !

« Au reste le passé est là pour vous garantir l'avenir ; les Salviac, toujours généreux, ont été souvent bien imprévoyants ; on les a dépouillés parfois ! mais, grâce à Dieu, sciemment, ils n'ont jamais frustré personne !...

Un silence pénible régna dans le salon ; la baronne et Mme de Salviac avaient blêmi, Arnaud laissa sans réponse une question de Laurence qui venait de rentrer au moment où l'incident prenait fin ; elle n'avait point entendu, par conséquent, les paroles d'Edith ; néanmoins, elle perçut le trouble régnant dans l'assistance où chacun, comme pour se donner une contenance, s'empressait à saluer le bonhomme Soufflet qui, sur les pas de sa petite-fille, faisait son entrée. Avec sa perruque d'un noir de jais, il était plus vulgaire, plus ridicule que jamais, en son costume de cérémonie.

Mme de Saint-Junien, regrettant sa maladresse, eut soin de maintenir la conversation sur un terrain banal ; d'ailleurs, en constatant la tendresse que témoignait Edith à Laurence, un nouvel espoir naissait en elle.

« Par amitié pour sa chère tante, cette chimérique créature serait capable d'influencer le comte en faveur de mon fils, » pensa la baronne.

Et elle redoubla d'amabilité près de sa jeune cousine.

Cependant, en dépit du fastueux repas qu'on prolongea beaucoup, les heures semblèrent mortellement longues à Mme de Salviac et à ses invités.

Edith abrégéa le supplice et partit dès que les convenances le lui permirent.

— D'où venez-vous, ma chère enfant, et en si élégante toilette ? demanda Mme Deschemins.

lorsque la jeune femme pénétra dans le salon de la villa Mondésir.

— Je viens d'assister aux fiançailles de Laurence et je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans vous embrasser.

— C'est très gentil et Henriette sera bien peinée d'avoir été absente, quand elle apprendra votre visite!

« Mais est-il possible que vous ayez eu la générosité de franchir le seuil de Font-Bois! d'assister aux fiançailles de celle pour qui on vous a dépouillée.

— Ma petite tante désirait tant ma présence; j'ai remplacé, m'a-t-elle dit, le rayon de soleil que le ciel lui refuse aujourd'hui.

« C'est assez pour me faire oublier la souffrance réelle que j'ai éprouvée à me trouver aujourd'hui à la villa!...

— Et pousserez-vous le dévouement jusqu'à assister aussi au mariage?

— Je ne sais encore si mon mari me le permettrait.

— Vous seriez la seule! Les Saint-Léon et nous-mêmes refuserons l'invitation. Je compte bien aussi décider Georges à s'abstenir!

« Mon pauvre Georges, il me navre par sa tristesse...

« Toute espérance lui est-elle donc interdite?

A son insu le ton de Mme Deschemins se faisait interrogatif.

Des larmes montèrent aux yeux d'Edith et des bouffées roses à ses joues.

Ainsi comme les Saint-Junien, sa vieille amie, par un égoïsme maternel, sans doute excusable, désirait également cette mort que la jeune femme eût voulu éloigner du chevet de son mari, au prix même de sa vie!

— Oh! bien interdite! je vous assure, madame, car si j'avais la douleur de perdre mon mari, le monde ne me verrait plus... Je me ferais sœur de charité!

— C'est bien ce que je croyais!

« Vous aimez votre mari! Vous l'aimez follement!

« Vous avez toujours, même à votre insu, aimé le comte Emeric; je me souviens de votre émoi, lorsque, encore fillette, vous l'aperceviez jadis; je me souviens de l'intérêt passionné que vous preniez ensuite à l'invisible châtelain et de la patience avec laquelle vous écoutiez les fastidieuses histoires de non mari. Seulement, toutes les amours sont fragiles! mon enfant, à votre âge on oublie!

« Il me serait bien pénible à tous égards de vous

voir entrer au couvent ! Après cela il ne faudrait pas s'étonner si Laurence était heureuse en ménage ; l'injustice ainsi serait complète !...

Emue par l'air de détresse du visage d'Edith, Mme Deschemins tenta d'exprimer tardivement combien son mari et elle espéraient voir le comte se rétablir, combien le notaire le trouvait mieux, mais la jeune femme l'écouta distraitemment et prit congé bien vite.

Dès que l'équipage eut franchi le premier des portails, Edith donna au cocher l'ordre d'arrêter. Elle voulait marcher un peu avant de paraître devant son mari, afin de ramener des couleurs à son visage dont elle devinait la pâleur.

La pluie avait cessé, mais le temps demeurait sombre, et la nuit, bien qu'il fût quatre heures à peine, paraissait prête à tomber.

Le parc présentait un aspect désolé, l'eau dégouttait du tronc lisse des yeuses et des feuilles toutes fripées qui demeuraient encore suspendues aux sycomores de l'avenue ; celles des marronniers avaient perdu leur éclat de cuivre et d'or, ou, plus lamentables encore, traînaient sur le sol, souillées de sable et de boue.

Edith hâta le pas.

Vus de près, les porches massifs, les lourds remparts aux murs gris, les toitures que la pluie rendait noires comme les épicéas dont le vent courbait les têtes, prenaient un aspect sinistre.

Les légendes, dont quelques-unes étaient effrayantes, revinrent à l'esprit de la jeune femme ; les hurlements des loups, répercutés par les échos, lui parurent la clameur, les plaintes des victimes dont parlaient ces vieilles légendes.

En courant, la petite comtesse traversa la cour intérieure et gravit le majestueux escalier ; un désir ardent lui venait de se réfugier près de son mari, de se convaincre qu'il était là encore !... encore !... bien malade, bien atteint, hélas ! à un certain point de vue, mais non en danger de mort prochaine, comme tous le croyaient.

Aujourd'hui, ne venait-elle pas de découvrir le nom du sentiment que, constamment, lui avait inspiré Emeric. Ce sentiment, c'était de l'amour... un amour d'abord enfantin, romanesque, maintenant un amour sérieux, profond, absolu. Et ce mot magique, éclairant les obscurités du passé, révélait à Edith la cause de bien des choses, lui expliquait surtout pourquoi, sans Emeric, le monde lui paraissait odieux et vide.

Ayant déposé sur son lit sa toque et sa pelisse, elle jeta un coup d'œil vers sa psyché, redressa un frison, lissa d'un revers de main sa jupe qui avait pris un faux pli et, par un sentiment bien naturel, se sentit heureuse à trouver sa beauté de blonde mise en relief par l'élégant costume de charmeuse brodée, dont l'étoffe moelleuse moulait à ravir son corps souple, dont le noir soyeux faisait ressortir la rondeur de son cou et de ses poignets délicats, la blancheur rosée de son teint.

Une déception l'atteignit dès le seuil de la grande chambre, aux fenêtres à meneaux.

Près de la cheminée, le comte, triste plus que de coutume, était assis; sur ses genoux gisait un roman qu'il avait abandonné et, d'un air vraiment lugubre, il contemplait les chênes qui, rougeoyant sous les cendres, se consumaient en silence.

— Vous souffrez, Emeric ? demanda-t-elle avec inquiétude. Ce méchant livre vous aura attristé; je vous avais prié de ne pas le lire, il m'a paru si décevant !

Et la jeune femme posa sur la table le volume, où, souvent mêlées à des descriptions inimitables sur quelques coins ignorés de la Côte d'Azur, se trouvent des confidences révélant la cruelle atteinte du mal qui emporta l'auteur.

— Décevant ! Ce livre l'est surtout pour moi !... Cette peur... cette horreur des foules, si bien dépeintes... je les ressens... je les éprouve avec la même intensité que l'auteur... Or... je suis devenu terriblement neurasthénique.

« Et... la neurasthénie, n'est-ce point très souvent la folie en germe ?

Des larmes jaillirent des yeux d'Edith et, en dépit de ses efforts, son visage laissa lire sa désolation.

— Ne prenez pas cette mine éplorée, ma chérie, reprit M. de Chantelouve, ému par ce chagrin qu'il sentait sincère, ma fatigue d'aujourd'hui tient peut-être de votre absence.

« Racontez-moi vite votre journée. /

— Ma journée a été grise comme le ciel.

— Le contraire m'eût étonné. Vous ne pouviez que souffrir dans la société hostile des Soufflet et des Saint-Junien. Ces gens-là vous ont fait du mal... vous leur avez fait du bien, voici deux excellentes raisons pour qu'ils vous détestent !

Edith songea à sa visite à Mme. Deschemins; la femme du notaire ne la détestait point et cependant elle l'avait blessée aussi.

— On peut souvent souffrir par les indifférents et même par ceux que l'on aime.

— Bien plus, évidemment, par ces derniers !

« Souffrir... au reste sommes-nous créés pour autre chose ? Si une épreuve nous quitte, une autre pire nous guette... Ainsi, tenez, la solitude m'écrasait, une solitude que j'avais cependant passionnément désirée... et maintenant...

— Oh ! par pitié, ne me dites pas que ma présence vous pèse, interrompit Edith.

— Votre présence m'est chère et douce infiniment... Bientôt je ne saurai plus m'en passer une heure ; mais je souffre d'autre chose, je souffre de ne pouvoir vous protéger efficacement contre les méchancetés du monde, de ne pouvoir vous faire vivre d'une existence normale... j'ai des remords à la pensée de mon égoïsme à votre endroit...

« J'en suis, malgré la révolte que cette pensée soulève en moi, à me dire que je dois désirer disparaître... Un autre alors, plus heureux que moi, vous donnerait la protection et le bonheur ! La jeune comtesse de Chantelouve, riche et belle, serait si recherchée !

L'émotion faisait frémir la voix grave du comte. Edith le regarda.

Les minuscules carreaux sertis de plomb ne laissaient plus passer qu'une lumière grise, mais à la lueur des flammes que jetait le feu, maintenant ravivé, le regard de son mari lui apparut, combien chargé d'amertume !

Edith était bien peu experte dans les choses de l'amour, mais elle était femme, et, par cela même, elle possédait l'intuition qui souvent éclaire.

En l'esprit de la petite comtesse, un soupçon, déjà éveillé, se précisait ; plus encore que de Laurence, Emeric était jaloux maladivement de l'être fictif qu'il voyait, après lui, prenant sa place près de sa jeune compagne.

Cela était évident et, néanmoins, Edith n'osa point tirer de cette déduction une conséquence fort logique, cependant... non, il eût été trop beau d'admettre que l'affection de M. de Chantelouve, pourtant si tendre et si prévoyante, pouvait s'appeler de l'amour.

— Je ne veux pas, reprit-elle, envisager la terrible éventualité que vous êtes assez cruel pour évoquer encore... mais si j'avais le malheur de vous perdre, rien plus ne me serait et je n'accepterais nulle largesse.

— Comprenez, du moins, quelle souffrance me cause la pensée que vous pourriez en être réduite à manger le pain des autres, vous une comtesse de Chantelouve ! Vous surtout, Edith !... Vous, ma fidèle petite amie... vous, mon enfant adorée !...

La jeune femme secoua la tête, elle se baissa et appuya timidement ses lèvres sur la main de son mari.

— Là où j'irais, Emeric, si... vous disparaissiez, je n'aurais nul besoin de richesses ! Mais soyez sans crainte, je respecterai toujours le nom que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

« Une comtesse de Chantelouve peut, sans déchoir, — des princesses lui en ont donné l'exemple, — abriter son front sous la coiffe blanche des filles de la Charité.

— Religieuse ! Vous, mon oiseau chanteur ! Vous, ma jolie fauvette !

Le comte promena sa main sur les cheveux de sa femme.

— Quel crime ne serait-ce pas de cacher cette mousse d'or sous une cornette !

— Pourquoi ?... Puisque... après vous avoir donné son cœur, votre petite fauvette ne voudrait... ne pourrait le donner qu'à Dieu.

— Ma petite fille, n'enfourchez pas cette chimère, n'appellez point amour ce qui est seulement une tendre et sincère pitié.

— Cette tendre pitié, puisqu'il vous plaît de nommer ainsi le sentiment que je vous ai voué, suffira à peupler ma vie de souvenirs.

« J'aime les pauvres, les malades ! j'aime les enfants surtout !...

— Vous aimez les enfants, interrompit M. de Chantelouve, je le comprends ! Vous êtes créée pour être une tendre mère, créée pour égayer une maison et charmer un époux !...

En dépit des protestations du comte, un véritable allègement se laissait deviner aux intonations de sa voix, à l'expression adoucie de son visage.

— Eh bien ! alors, laissez-moi vous guérir, laissez-moi être cette femme si heureuse près de vous !

— Est-ce en mon pouvoir ?...

— Oui, c'est en votre pouvoir, le docteur Durioux, que j'ai vu à Sarlat, à mon dernier voyage, en est persuadé ; il ne croit pas, il n'a jamais cru à votre maladie organique, à celle du moins dont on vous a dit atteint.

— L'avis de ce médocastre de village saurait-il prévaloir contre celui d'un prince de la science !...

— Les princes de la science ne vous ont pas examiné depuis longtemps ! Les symptômes fâcheux qui ont amené cette déplorable méprise ont disparu. Votre fatigue tient uniquement, aujourd'hui, à de la neurasthénie !...

Edith joignit les mains en un geste suppliant.

— Emeric, croyez-moi, ayez la ferme volonté de guérir et vous guérirez !

Le comte, ému, regardait sa femme.

Eclairée par le brasier ardent, dominée par le portrait du cardinal de Reims, en robe de pourpre, elle se détachait, gracieuse silhouette sombre, sur l'âtre flamboyant.

Elle apparaissait, vivante incarnation des grâces du printemps, portant en ses mains fluettes toutes les promesses de bonheur, toutes les joies de la vie. violemment, Emeric désira jouir de ce bonheur et de ces joies.

Et, cependant, il le constata avec douleur, une angoisse, un doute subsistaient en lui.

— Vous croyez que j'exagère mes fatigues, que je suis seulement un malade imaginaire !...

« Mais laissons cela, nous avons déjà trop parlé de ma santé, dites-moi plutôt en quelle église vous vous proposez d'assister à la messe de minuit, le jour de Noël, une fête que vous aimez particulièrement, je crois.

— Je me contenterai d'entendre la messe de l'aurore, dans la chapelle du château.

— N'aviez-vous point projeté une réunion, un réveillon à Salviac avec votre Laurence ?

— Laurence aura son fiancé ; d'ailleurs, avec la pensée de vous voir laissé seul ici, je ne jouirais d'aucun plaisir !

— Quelle bonne et tendre petite fille vous êtes. De même que tant d'autres aiment à imposer leurs caprices et leur volonté, vous aimez à vous dévouer, à vous sacrifier, vous poussez à l'extrême la générosité.

« Beaucoup ont abusé... abuseront encore de cette générosité imprévoyante... »

Un désir ardent montait au cœur d'Emeric, celui de protéger, de rendre heureuse l'enfant aimante et confiante, pour laquelle la vie avait été rude. Pourquoi ce bonheur lui était-il refusé ?...

Cependant, le front appuyé aux corbeilles de fruits sculptées au fronton de la belle cheminée, il reprit :

— Que pourrais-je faire à mon tour pour vous être agréable ?

— Il faudrait consentir d'abord à recevoir la visite du docteur Durieux, consentir encore à suivre ses ordonnances et me confier le soin de vous les faire exécuter.

— Eh bien, soyez satisfaite, je verrai le docteur ! Edith eut un cri de joie.

— Oh ! merci, mille fois merci ! Et, ajouta-t-elle,

vous vous unirez à dame Lucia et à moi qui commenceront, le jour de Noël, une neuvaine à Sainte-Mondane, afin de lui demander votre guérison.

Le comte eut un sourire légèrement sceptique, mais il répondit :

— Je ferai la neuvaine à Sainte-Mondane ! Serez-vous contente ?

— A quel point ! Comment pourrai-je vous remercier.

Avec un geste charmant, Edith renversa la tête sur l'épaule de son mari et noua ses bras frais autour de son cou.

Emeric se retira vivement.

— Vous aurais-je fâché ? dit-elle avec une mine consternée.

Mais, déjà, le comte l'étreignait.

— Oh ! comme maintenant je sais, murmura-t-elle à son oreille, tandis qu'il l'embrassait, et, comme vous comprenez aussi pourquoi j'ai été préservée d'aimer Arnaud et pourquoi mon cœur n'a pas répondu à l'amour de mon ami Georges !...

VI

— Emeric, ne m'accorderez-vous pas la faveur de descendre pour dîner avec moi, en cette soirée de Noël ?

Le comte, debout, la main appuyée au dossier de cuir de son fauteuil de bureau, hésita un instant, comme s'il eût consulté ses forces.

Puis, l'expression de farouche découragement que redoutait tant Edith assombrit le visage altier et il répliqua :

— Non ! C'est assez d'aller demain jusqu'à la chapelle pour y entendre la messe, comme je vous l'ai promis !

« Mais, en revanche, je ne veux pas que vous soyez privée de la messe de minuit... mes ordres sont donnés... la prison ouvrira ses portes, la voiture vous conduira à Sainte-Mondane. Et, avec un demi-sourire, il ajouta : A Sainte-Mondane, où vous n'irez pas seule !

Edith ne vit pas ce demi-sourire et elle pensa que, sans doute, la permission de franchir les remparts serait accordée à dame Lucia et à quelques-uns des nombreux domestiques de Chantelouve.

— Vous êtes triste, ma pauvre petite fille, reprit le comte — et c'est bien naturel — vous songez aux réunions de famille qu'amènent partout ces fêtes de Noël.

« Voici l'instant où le petit oiseau chanteur va perdre ses chansons !... »

— Taisez-vous, jamais je ne regrette rien, ni personne, lorsque je suis près de vous !

Edith osa regarder son mari bien en face.

Et dans les prunelles gris bleu, rieuses d'ordinaire, Emeric put lire une expression si gravement convaincue, qu'il murmura d'une voix assourdie :

— Ne me donnez pas, plus encore, le désir de vivre, enfant !

Il attira Edith vers lui et ses lèvres effleurèrent les cils dorés.

Un coup discret, frappé à la porte, arracha la jeune femme à cette étreinte.

Et, quand Marius eut pénétré dans la pièce ronde où, sous la lueur des lampes qu'il venait d'apporter, les reliures fauves des vieux livres prenaient des tons adoucis, Edith gagna le rez-de-chaussée.

En entrant dans la salle à manger, qu'éclairaient brillamment les nombreuses bougies du lustre en fer forgé et un brasier rougeoyant, elle poussa un cri joyeux, à la vue de deux silhouettes bien connues.

— Toinette ! Françon !... La bonne surprise. Comment êtes-vous venues, mes chères amies ?

— Nous sommes venues, comme Cendrillon jadis, en beau carrosse, trainé par de superbes chevaux noirs, avec un cocher et un valet de pied en livrée, sur le siège ; plus d'un était étonné, à Sarlat, en nous voyant passer dans un tel équipage.

— M. le comte nous a envoyé chercher, ajouta Antoinette, car il ne voulait pas vous savoir seule, ici, en cette sainte nuit !

— Vous vous êtes privées de vos beaux offices de la cathédrale, ne craignez-vous pas de mécontenter saint Sacerdoce ?

— Une fois n'est pas coutume, et le bon saint nous pardonnera certainement d'avoir quitté ses autels afin d'aller nous prosterner devant ceux de sa mère !

— N'aurions-nous eu, Toinette, d'autre désir que celui de venir passer deux jours avec notre chère demoiselle, que, j'en suis certaine, le saint évêque nous eût pardonné aussi.

— Nous étions un peu tremblantes à l'idée de dîner avec M. le comte, reprit Antoinette, quand elle et sa sœur se furent débarrassées de leurs chapeaux et des beaux collets en caracul qu'Edith leur avait offerts à l'entrée de l'hiver, mais je vois que, malheureusement, il ne descendra pas.

— Non, il se dit trop souffrant, hélas !

Impressionnées par l'air solennel du vieux maître

d'hôtel et par la présence d'un valet de chambre en culottes courtes, les vieilles filles s'installèrent devant la table ornée de fleurs, étincelante de l'éclat des cristaux et de l'argenterie blasonnée.

Mais bientôt, Toinette et Françon oublièrent la présence des valets à la tenue irréprochable, pour songer uniquement à admirer Edith.

Dans le cadre sévère de la pièce grandiose, elle leur apparaissait plus jeune, plus fraîche et plus jolie; tristement les deux sœurs se prenaient à penser aux rêves qu'elles avaient faits; au jeune mari, aux beaux enfants dont elles avaient si ardemment désiré voir Edith entourée.

Le repas terminé, Marius vint dire à la comtesse que le comte, désirant saluer les demoiselles Cantérac, les priait de vouloir bien aller jusqu'à son appartement.

L'émoi des vieilles filles était grand, leur cœur battait à coups redoublés et, en passant dans la chambre d'Edith, elles eurent un regard vers une immense glace de Venise. Leurs robes de bengaline garnies de jais — de très belles robes cependant, commandées pour la noce de « leur demoiselle » — leur semblaient bien modestes à présent. Elles allaient paraître devant un si grand personnage!

Mais le comte montra une si exquise urbanité, que cette émotion fut bientôt effacée.

Emeric sembla d'abord s'intéresser aux petits événements sarladais, puis, évoquant le passé de la cité, dont ses ancêtres avaient été les comtes, il sut maintenir l'entretien à un niveau qui permit aux nièces du docte chanoine de placer leur mot.

A écouter M. de Chantelouve, à le voir de près, à constater avec quelle expression tendrement admirative Edith le regardait, une inquiétude nouvelle naissait dans le cœur des vieilles filles.

Et Françoise, qui, moins que sa sœur, cachait ses impressions, laissa deviner cette inquiétude, pendant une absence de la jeune femme.

Suivant sa coutume, la bavarde et enthousiaste Françon entonna un chant de louanges en l'honneur de sa chère demoiselle.

— Vous avez dû me trouver bien coupable, répondit Emeric, d'avoir emprisonné ce joli oiseau, d'avoir associé une radieuse jeunesse à un triste malade.

« J'ai obéi à un désir irrésistible. Je voulais passionnément revoir un visage jeune, entendre une voix fraîche.

« Aujourd'hui, je le reconnais, je me suis montré affreusement égoïste.

« Enfin... je me répète souvent, pour calmer mes remords, que bientôt, sans doute, il me sera permis de réparer ma faute.

Les deux sœurs se regardèrent, et Françoise répliqua naïvement :

— Inconsciemment... peut-être... dans notre grand attachement pour notre chère mademoiselle, avon-nous, parfois, envisagé l'événement auquel vous faites allusion. Monsieur le comte, aujourd'hui, nous ne pouvons plus que prier ardemment pour votre guérison!...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, après avoir vécu auprès de vous, après avoir vu prendre corps au rêve inavoué de son enfance et de sa jeunesse, après s'être attachée à vous de toute la tendresse de son cœur, notre chère demoiselle ne saurait plus aimer un autre mari... un mari ordinaire!... Tenez, monsieur le comte, je le comprends mieux qu'hier, vous seul pouvez lui donner le bonheur.

— Et, dans le cas contraire, avouez-le, vous demanderiez à Dieu ma disparition.

— Oh ! monsieur le comte, protestèrent les nièces de M. le chanoine.

— Mais certainement, involontairement, vous désireriez ma mort, si vous la jugiez utile au bonheur d'une autre ! Et je vous excuse ! Et je vous suis même très reconnaissant d'aimer autant ma chère Edith !...

Quand Emeric se retrouva seul, dans sa grande chambre, il songea aux affirmations de Françoise Chantérac.

Il y pensa avec un trouble qui d'abord ne fut pas sans douceur, mais cette douceur se changea bientôt en amertume.

« Seul, souffrant, lassé de tout, il ne m'eût guère coûté de mourir, se répétait-il, quand le silence se fut fait dans le château, après le départ pour la messe de minuit, et maintenant je vais endurer le martyre, à la pensée de laisser cette enfant malheureuse, exposée à la jalousie de mes héritiers... aux méchancetés du monde !... »

Puis l'insomnie devint plus douloureuse, la fièvre plus ardente, Emeric ne parvint pas à se reposer un instant.

Bien grande, le lendemain, fut la déception d'Edith ; elle accourait vers la chambre de son mari, afin de le remercier des surprises qu'elle avait trouvées au retour de la messe de minuit, un fil de perles et une étole de zibeline pour elle, des broches en or qu'elle

avait eu le plaisir d'offrir à ses vieilles amies.

Marius l'arrêta.

— Monsieur le comte a été si fatigué cette nuit, dit-il, qu'il ne lui sera pas possible de se lever.

« Dieu veuille qu'il ne soit pas à la veille d'une crise aiguë.

« Pauvre petite dame, quelles tristes fêtes de Noël elle va passer, ajouta mentalement le vieillard, en voyant la mine consternée de la jeune femme. Ne sera-t-elle venue à Chantelouve que pour y pleurer !...

VII

Quinze jours ont passé ; Laurence, en fredonnant d'une voix légèrement faussée la chanson du bon troubadour Giraud, achève sa toilette.

Elle est joyeuse, car elle a vu la veille son cher fiancé, elle le reverra encore demain et elle a reçu une lettre d'Edith qui croit pouvoir lui promettre d'assister à son mariage.

Elle s'approche de la large fenêtre ; elle contemple le ciel, le soleil, le paysage ; ils lui paraissent merveilleux ; la campagne est triste cependant en sa nudité d'hiver ; le soleil est pâle, presque blanc ; et, là-bas, à l'horizon, vers l'ouest, des nuages violacés s'amoncellent, mais l'heureuse fiancée regarde tout à travers un double prisme enchanteur : celui de la jeunesse, et celui de l'amour !...

De la main, elle envoie un baiser vers Chantelouve, un autre vers la demeure d'Arnaud, mais elle entend, du côté de la remise, son grand-père donnant des ordres au cocher ; et, en hâte, elle pose son chapeau de crêpe sur ses cheveux d'or pâli, comme le soleil de ce jour, et endosse sa jaquette d'astrakan, car elle va, tout à l'heure, partir pour Sarlat avec M. Soufflet. Arrivée au rez-de-chaussée, elle s'engage dans l'étroit couloir qui conduit à la cuisine, afin d'aller embrasser sa mère dont, au même instant, elle perçoit l'accent irrité.

Parvenue au milieu du couloir, elle s'arrête clouée au sol par les paroles qu'elle vient de saisir au vol.

— Oui, vous êtes une voleuse, je le répète ! vocifère Mme de Salviac.

— Non madame, riposte Françoise, une mère n'est pas une voleuse pour avoir apporté à sa fille mourante sa part de rôti et les quelques pommes que m'avait données Mlle Laurence ; mais on est une voleuse, digne des galères, quand on dépouille une orpheline dont on a la garde, quand, au risque de tuer son mari comme vous avez tué le vôtre, on lui

vole l'argent que lui avaient confié de pauvres mortes !

« Ne niez pas, madame, j'ai entendu le défunt monsieur, quand il vous disait : « En grâce, Pauline, laisse à Edith l'argent de sa mère et de sa grand-mère ! Tu lui as pris tout le reste ! »

— Misérable femme, misérable femme, menteuse, taisez-vous ! répondait Mme de Salviac.

— Non, je ne me tairai pas ! Non, je ne suis pas menteuse. Vous le savez bien, madame ! Vous savez bien aussi que si vous et votre père n'êtes pas en prison, c'est parce que Mlle Edith, qui connaît pourtant par moi toute la vérité, n'a pas voulu vous dénoncer par égard pour Mlle Laurence !

« Après cela, vous osez insulter les autres ! C'est trop d'audace à la fin !... »

Livide, les yeux dilatés d'effroi, Pauline était sans force pour protester, sans force pour imposer silence à la cuisinière en fureur, car elle venait d'apercevoir sa fille !...

Sa fille, pâle, frémissante, qui s'appuyait au chambranle de la porte pour ne pas tomber, puis qui, lorsque la voix de Françoise se tut, s'enfuit en portant la main à son front d'un geste de folle.

Dans le vestibule, Laurence rencontra son grand-père.

— La voiture t'attend, mais te voici bien pâle, ma petiote, serais-tu malade ?

— Oh ! non, répondit-elle, un peu de faiblesse seulement.

Et, désireuse de fuir la maison, agissant un peu comme un automate, la jeune fille descendit le perron et se laissa installer dans l'omnibus confortable.

— Je « vas » monter sur le siège, dit le bonhomme ; ainsi je pourrai fumer ma pipe, car la fumée te « chavirerait » l'estomac !

A son grand soulagement, l'enfant se trouva seule durant le trajet, inerte ; sans pouvoir préciser ses pensées, sans pouvoir analyser ses souffrances, elle demeura en proie à une sorte de cauchemar douloureux.

« Maman a volé, grand-père a volé ! Nous avons dépouillé Edith, » se répétait-elle inlassablement.

Quand la voiture stoppa devant l'hôtel, par un effort de volonté dont elle ne se serait point crue capable, Laurence se ressaisit.

Et le premier désir qui monta en elle fut celui de fuir la présence de M. Soufflet.

— Je vais chez la couturière, puis chez la modiste, j'y ferai de longues séances, ne vous occupez donc

point de moi, grand-père, nous nous retrouverons ici vers quatre heures.

Heureux de pouvoir, à son aise, comparer les apéritifs et les liqueurs des divers cafés de Sarlat, le vieillard ne fit nulle objection. Du reste la jeune fille, sans attendre sa réponse, gagnait déjà la large avenue plantée d'arbres qui, sous le nom de Fossés, ceinture Sarlat d'un côté.

Elle marchait vite, comme si elle eût espéré pouvoir fuir ses pensées obsédantes; elle dépassa, sans songer à en franchir le seuil, la maison de la couturière et celle de la modiste; mais, en revanche, devant la tour carrée, très noire et très haute, qui commande encore un pan des anciens remparts de la ville, elle s'arrêta.

« La tour du bourreau, murmura-t-elle. Le bourreau... ceux auxquels il infligeait ici la torture, souffraient-ils plus que je ne souffre!... »

Puis elle reprit sa course sans but. Soudain, en son esprit affolé, surgit une pensée; alors, abandonnant les Fossés, elle s'engagea dans une ruelle aux pavés disjoints et pénétra bientôt dans la chapelle des Dames Blanches.

Le petit temple était vide; elle le constata avec un soupir d'allègement. Seules, dans le chœur, immobiles comme des statues, sous leurs voiles blancs et leurs manteaux rouges, deux religieuses adoratrices priaient.

— Oh! être à la place de ces religieuses! songeait Laurence, le visage enfoui dans son manchon, en laissant enfin couler ses larmes, être retranchée du monde! Pouvoir prier et expier!

Petit à petit, dans le silence de ce sanctuaire, un peu de calme descendait en elle et ses pensées se coordonnaient.

« Comment ai-je pu croire, aussi vite, croire sans hésitation, l'accusation lancée par cette femme en fureur? » se demanda-t-elle.

Et une voix impitoyable lui répondit :

« J'ai cru parce que, à mon insu, le doute était né en moi depuis longtemps... mais avec cette lenteur de conception... cette paresse de raisonnement qui me sont propres, jamais je n'avais analysé mes impressions... Et, soudain, la vérité m'a aveuglée! Mille observations, mille indices écartés, rejetés, souvent par respect pour mes parents, sont venus témoigner à leur tour. Les événements ont été éclairés, tout m'a été expliqué et si logiquement, hélas!

« J'ai compris... je comprends la mort horrifiée de mon père... la muette supplication de son regard; je comprends les paroles presque dures que m'a-

dressa Edith, quand elle est partie avec M^e Deschemins... la pauvre chérie... Elle venait d'apprendre le dernier... le criminel vol. Quels n'ont pas été son dévouement et sa généreuse folie !

« Trop naturel était le mépris dont m'enveloppaient le comte de Chantelouve, les Deschemins... les Saint-Léon et tous... tous ! »

Puis, avec une douleur plus acérée, Laurence songe à l'inqualifiable conduite d'Arnaud !

Ce fiancé auquel son imagination avait fait une auréole de vertus, quelles n'étaient pas son indignité, sa veulerie !

Il avait — elle le devinait — abandonné Edith quand sa pauvreté lui avait été révélée... et il était venu vers elle, parce qu'elle était riche... riche !... Arnaud ne pouvait pas avoir ignoré comment la fille de Pauline Soufflet s'était trouvée riche.

« Chère Edith ! je comprends son air contraint, en apprenant mon mariage. Quelles devaient être ses appréhensions ?... Et, cependant, le silence lui était imposé par sa crainte de porter un coup mortel à sa frêle petite tante !... »

« Edith se trompait, le désespoir ne m'a pas brisée !... Je demanderai à Dieu la force et il me la donnera... »

Les yeux maintenant fixés vers le sanctuaire, Laurence murmura :

« Seigneur, je vous supplie de me laisser vivre, afin qu'il me soit permis de réparer.

« Mais... pour réparer, je dois connaître l'exacte vérité. A qui m'adresserai-je pour connaître cette vérité ?... »

Laurence songea à M^e Deschemins, mais il lui sembla que jamais... non jamais, elle n'oserait faire le pénible aveu à l'homme froid et compassé qui la regardait d'un air si hostile.

Ah ! si Georges eût été là... lui si bon, elle aurait osé lui faire ses confidences...

Puisque Georges n'était pas là, elle allait s'adresser aux demoiselles Chantérac...

Vivement, après une invocation fervente, Laurence rabattit son voile et elle, l'enfant fragile que le moindre souffle eût broyée, pensait Edith, se composa un visage et se dirigea vers la maison des nièces du chanoine.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle était assise non en cette salle à manger vieillotte où nous avons vu introduire Edith, mais au premier étage, dans le salon de M. le Chanoine où rien n'a guère changé depuis sa mort : en la bibliothèque de bois noir se rangent des volumes de théologie, aux murs sont

appendues les mêmes pieuses lithographies près des portraits de Pie IX et de Mgr Dabert, évêque de Périgueux; et, recouverts de damas rouge, le grand voltaire de l'abbé Chantérac et un fauteuil de moindre dimension encadrent la cheminée de marbre gris où Françoise s'empresse d'allumer du feu, tandis qu'Antoinette, étonnée et vaguement inquiète de la visite de Laurence, redresse, afin de se donner une contenance, les feuilles des tulipes en papier qui encadrent la pendule, toujours soigneusement sous globe, comme au temps de M. le Chanoine.

Laurence, perdue au fond du grand fauteuil, se sentait défaillir et cherchait vaguement la phrase qui lui permettrait de commencer le terrible interrogatoire.

Cependant, le feu flambe maintenant, et les deux sœurs sont assises : bien droites et ne s'appuyant point au dossier de leurs chaises, elles croisent pareillement leurs mains sous leurs pèlerines d'astrakan de laine et semblent attendre que la jeune fille veuille bien leur expliquer le but de sa visite.

— Je viens d'apprendre, commença enfin cette dernière, certaines choses... certaines choses affreusement pénibles, et je suis venue à vous, mesdemoiselles, espérant que, en votre qualité d'amies de la famille de Salviac et de ma chère Edith, vous voudriez bien...

Laurence s'arrêta.

— Nous sommes, ma sœur et moi, entièrement à votre service, assura Françoise, déjà prise de pitié.

— Vous voudrez bien m'éclairer, me renseigner et me dire d'abord si vous savez à quel chiffre s'élevait l'héritage du frère de mon grand-père.

Les deux sœurs se consultèrent du regard, hésitant visiblement.

Devant la pâleur, la détresse de l'enfant, — elles la devinaient si cruellement atteinte, — les vieilles filles se sentaient désarmées et interrogeaient leurs consciences.

Certes, elles désiraient offrir quelques consolations à Laurence, ne pas l'accabler, et, cependant, peuvent-elles concourir à laisser triompher le vice, peuvent-elles laisser consommer la ruine d'Edith... d'Edith qui, elles le savent, n'accepterait rien de son mari s'il venait à mourir, la ruine d'Edith, leur idole.

« Devons-nous sauver cette misérable Pauline ? » pense Françoise.

« Pouvons-nous mentir ? » interroge Antoinette. Laurence perçoit leur trouble.

Elle se lève, ses yeux trop clairs s'emplissent

d'une expression énergique et c'est d'un ton ferme qu'elle continue :

— N'hésitez pas à me dire la vérité, si dure soit-elle; si vous refusiez de me répondre, d'autres moins pitoyables parleraient à votre place; et la chose me serait plus pénible encore.

— Eh bien, mademoiselle, balbutia Françoise, M. Deschemins a dit, devant nous, que M. Soufflet avait hérité de quarante mille francs environ.

— Mon grand-père n'avait-il aucune fortune personnelle ?

— Bien peu, reprit Antoinette, quelques milliers de francs à peine !

— Cela ferait cinquante mille francs au maximum ? Et Font-Bois, avec les réparations, en a coûté soixante-dix mille au moins ! Et on me donne deux cent mille francs de dot !

« Mon père n'avait-il aucune fortune, ainsi qu'on l'a prétendu ? En dehors de la fortune personnelle d'Edith, que possédait-il ?... »

— On parlait de trois cent mille francs environ ! Votre mère a dû réaliser de sérieuses économies ; sur tout ceci, vous avez votre part.

— Ma part ! On l'avait faite large, très large... enfin, s'il plait à Dieu, je réparerai. Maintenant, mesdemoiselles, il me reste à vous remercier.

Et Laurence fit un pas vers la porte.

— Nous remercier ! Pauvre mademoiselle, nous remercier, lorsque — bien involontairement, il est vrai — nous venons de vous causer beaucoup de chagrin ! s'écria Françoise très émue, et elle ajouta, tandis qu'Antoinette serrait dans les siennes les mains de la jeune fille :

— Croyez-le, nous voudrions adoucir votre peine !

— Mon chagrin, rien ne peut le diminuer, sauf l'espoir de réparer. Et cependant, ne dois-je pas remercier Dieu ! Il m'a permis de découvrir la vérité, alors que je suis libre encore.

Comme Laurence prenait congé, les deux sœurs la retinrent.

— Restez ici, mon enfant, dit Françoise; en attendant l'heure de votre départ, où iriez-vous ! Vous demeurerez seule dans le salon si vous le désirez !

Docile, elle se laissa installer dans le grand fauteuil ; Françon posa sous ses pieds une chaufferette, Toinette un coussin sous sa tête, et la jeune fille dut même consentir à prendre une infusion de tilleul parfumée à l'eau de fleur d'oranger, qu'on lui apporta dans la tasse réservée à « notre Edith », déclara Françoise.

.....

Quand, de nouveau, Laurence, après avoir dit adieu aux vieilles filles qui avaient tenu à l'accompagner jusqu'à l'hôtel, eut repris sa place dans l'omnibus, elle eut le déplaisir de voir son grand-père, rendu fort loquace par ses nombreuses stations dans divers cafés, s'asseoir en face d'elle.

— Ah ! j'en ai reçu des félicitations au sujet de ton mariage, ma poulette ! J'ai bu à ta santé et à celle de M. de Saint-Junien, plus d'un petit verre avec des copains.

« Vrai, monsieur Soufflet, « que m'a-t-il dit, » Né-morrin, le coutelier, celui qui acheta ma boutique, chez vous, ça va toujours, comme chez Nicolet, de plus beau en plus beau !

« Vous avez marié « votre demoiselle » avec un noble.

« Et vous allez marier votre petite-fille avec un baron ! Vous devez être bien fier !

— Je n'épouserai pas le baron, grand-père !

— Tu n'épouseras pas le baron ! Et pourquoi ?

— Je ne l'épouserai point parce que je ne veux porter à personne une dot constituée avec de l'argent volé ! Je n'aurai plus dorénavant qu'un but unique : restituer à Edith l'argent dont vous et maman l'avez dépouillée.

Le vieillard devint violacé et, d'un geste éperdu, porta la main à sa cravate qu'il dénoua.

— Ce sont les « filles Chantérac » qui t'ont raconté ces mensonges, reprit-il, quand il se fut enfin ressaisi.

— Non, ce ne sont pas les demoiselles Chantérac.

— Une lettre anonyme ! J'en étais sûr ! Et je le disais bien à Pauline !

— Je n'ai pas reçu de lettre, mais il est inutile de mentir, grand-père, je sais tout.

— Tu sais... reprit le vieillard, que les petits verres rendaient expansif.

— Oui, je sais... et mon chagrin est assez grand pour être le commencement de l'expiation de votre conduite.

— Oh ! moi, je te le jure, je ne voulais pas dépouiller à ce point la petite ; sans cesse je répétais à ta mère : « Le trop est trop, tu te feras pincer ! » Mais elle était insatiable. Et elle a fait le dernier coup, malgré moi !

— Le coup qui consistait à prendre dans le coffre-fort — à prendre avec la clef arrachée à mon père, au risque de le tuer, comme on l'a tué — à prendre la dot d'Edith.

— Ceci était très mal, je l'avoue, et très dangereux ! Enfin, Dieu merci, tout s'est arrangé pour le

mieux ! Et la comtesse de Chantelouve, riche à millions par la fortune de son mari, n'aura nul besoin de celle des Salviac.

— La fortune des Chantelouve n'appartient pas à Edith ; elle n'accepterait rien si le comte venait à disparaître. Puis la question n'est pas là. Le vol est toujours le vol !

— Tu as raison ! On ne devait pas toucher à l'argent légué par les défunts ; c'était sacré... Puis, je l'ai répété cent fois à ta mère, on risquait les galères. Pour le reste, c'était bien différent. Ta mère se faisait payer son mariage, c'était juste, que diable !

— C'est juste de se faire payer au détriment d'une orpheline sans défense ! Enfin, grand-père, vous ne comprenez pas, c'est là votre excuse, mais j'espère arriver à vous éclairer. Sans cela, oh ! sans cela, j'irai demain me jeter dans un cloître.

Et Laurence éclata en sanglots convulsifs.

— Ne te fais pas de bile, ma petiote, reprit le bonhomme qui, nullement cruel, était fort ému, tu vas te rendre malade ! Tu n'as pas plus de force qu'un poulet ; je ferai tout ce que tu voudras pour te consoler.

— Alors, tout de suite, vous allez restituer à Edith.

— Je n'ai pas touché à un centime de sa dot, ta mère a manigancé toutes ces paperasses, j'ai de la conscience à ma manière !

— Vous avez mis la main sur le reste, c'est la même chose, il faut restituer, vous dis-je.

— Ta mère ne le permettrait pas.

— Grand-père, vous le devez ; par pitié, laissez-vous convaincre.

Le père Soufflet grattait sa grosse tête d'un air troublé.

— Eh bien, écoute, je ferai mon testament et je léguerai à la comtesse tout ce que la loi me permettra de lui donner. J'ai soixante-seize ans, j'ai déjà eu une légère attaque, je ne lui ferai guère attendre mon héritage, et tu pourras dormir tranquille !

Laurence n'ajouta rien, elle comprit qu'on ne pouvait pas espérer obtenir autre chose du vieillard pusillanime, et elle se reprit à pleurer désespérément.

VIII

Ni le soir, ni le lendemain, Laurence ne se sentit la force de paraître devant sa mère ; celle-ci, en proie à l'une de ces crises hépatiques dont elle souffrait cruellement depuis quelques mois, demeura enfermée dans sa chambre.

Cependant, la jeune fille, malgré une lassitude affreuse, eut le courage d'aller à la messe, — on était au dimanche — et d'affronter ces regards, dédaigneux ou hautains, dont elle comprenait trop bien, aujourd'hui, la signification.

Ne fallait-il pas qu'elle allât demander à Dieu l'énergie, la santé nécessaire pour réparer.

« Réparer, oui, c'est là mon devoir strict, se répétait-elle dans l'après-midi, quand elle se retrouva seule, perdue dans ce grand salon où, toutes fraîches encore, embaumaient les dernières fleurs de Nice, envoyées par Arnaud, mais cette réparation, je ne puis l'accomplir seule ; je suis mineure... et, soi-disant, je ne possède rien du chef de mon père... »

Soudain, le bruit du galop d'un cheval la fit tressaillir.

— Arnaud, murmura-t-elle. Voici celui dont, hier encore, j'aurais reçu la visite avec tant de joie ! Et, tout à l'heure, je vais lui rendre sa parole.

D'un geste fébrile, elle posa, sur le marbre de la cheminée, son anneau de fiançailles, une superbe turquoise entourée de diamants. « Une turquoise qui a la douce teinte de vos yeux, » avait dit Arnaud en la lui offrant.

L'attente ne fut pas longue ; la portière de velours vieil or se souleva, et le baron de Saint-Junien, très élégant dans son costume de cheval, apparut avec son habituel sourire de commande. Il tenait à la main un bouquet de violettes de Parme.

— Vous m'avez dit, un jour, que les violettes avaient vos faveurs ; j'ai aussitôt écrit à Toulouse...

Et Arnaud s'inclina pour baiser la main de sa fiancée.

Mais, au grand étonnement du jeune homme, Laurence se retira vivement, et le bouquet tomba sur le tapis.

— Seigneur ! qu'avez-vous, ma jolie fiancée ?... D'où viennent votre pâleur et l'altération de vos traits ?

— Je ne suis plus votre fiancée... je n'aurais jamais dû l'être si vous eussiez été un homme d'honneur... si simplement vous eussiez été un honnête homme.

Laurence saisit l'anneau et le tendit au baron.

— Vous me rendez ma parole ?... Pourquoi ?... Mais, pourquoi ?

— Je vous rends votre parole, parce que je ne veux pas épouser un homme qui a perdu mon estime, d'abord...

« Oh ! ne protestez pas !... Si je ne vous rendais point votre parole, c'est vous qui m'abandonneriez,

comme vous avez abandonné Edith, en découvrant sa sublime pauvreté.

« Il vous faut à tout prix une dot, n'est-ce pas ? Et je n'en ai plus... »

Et, comme la physionomie d'Arnaud exprimait surtout une surprise intense, la jeune fille ajouta :

— Ne me forcez pas à prononcer des paroles qui me brûleraient les lèvres. Je suis éclaboussée par une honte dont je suis innocente, une honte que vous soupçonniez, que vous connaissiez.

Laurence s'arrêta.

Elle avait, à son insu, conservé l'espoir que son fiancé avait pu ignorer la vérité, en douter tout au moins. Mais, non... Arnaud se taisait ; et, avec angoisse, elle voyait la rougeur, une rougeur intense lui empourprer le front.

Sans parole, il demeurait immobile.

En cet instant, la vilénie de sa conduite lui était démontrée ; par crainte de la pauvreté, par horreur du travail, il avait abandonné la femme qu'il aimait, il avait consenti à épouser, sans amour, celle qui était riche d'une fortune dont il connaissait l'origine.

Devant ce silence accusateur, Laurence eut un cri de détresse.

— Comment avais-je pu m'illusionner à ce point sur votre compte ? Quel bandeau avais-je sur les yeux ? Enfin, l'expiation est nécessaire... à ma douleur filiale devait s'ajouter la déception, l'amertume d'avoir si mal placé mon amour.

« Et une pensée, cruelle entre toutes, m'est pénible atrocement, peut-être avez-vous cru que, moi aussi, je savais... »

— Non, cela, je vous le jure, Laurence, cette pensée ne m'a jamais effleuré.

« J'ai été lâche, malhonnête, vous avez raison, mais toujours je me suis cru indigne de vous ! Toujours j'ai eu le ferme désir de vous rendre heureuse... et de restituer à Edith ce qui lui était dû ! »

Arnaud fit un pas vers la porte.

— Reprenez votre bague, dit la jeune fille.

— C'est juste, cet anneau ne saurait vous rappeler que de tristes souvenirs.

Il prit la bague, puis, s'inclinant très bas, il murmura :

— Pardon, Laurence, pardon d'avoir apporté une épine de plus à votre douloureuse couronne... vous ne me rencontrerez plus. Et je vais tâcher, moi aussi, de réparer.

— Comment ? demanda-t-elle, émue, effrayée.

— L'armée est là pour recueillir les malheureux de mon espèce !

Laurence écouta décroître le bruit des pas d'Arnaud sur le dallage du hall, puis celui du galop furieux de son cheval.

Les yeux rencontrèrent le bouquet odorant qui frôlait sa robe, des violettes s'étaient détachées et jonchaient le tapis, toutes froissées et meurtries sous les pas du jeune homme.

La jeune fille se baissa, saisit le bouquet et, l'ayant baisé, le jeta au feu.

— Ce baiser, je le donne à mes illusions cruellement dissipées, murmura-t-elle.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Mme de Salviac apparut.

Laurence se voila le visage de ses deux mains et éclata en sanglots.

— Tu ne peux plus supporter ma vue ; je ne te l'aurais pas imposée, mais Arnaud est venu et je brûlais de savoir !

— Je lui ai rendu sa parole, maman, je lui ai dit mon mépris et il a compris quelle avait été son indignité. Lui, un gentilhomme !

Le teint jaune de Pauline prit une teinte terreuse.

— Ne parle pas ainsi !

— Il le faut bien ! Plaignez-moi, je souffre le martyre d'avoir à vous juger.

Laurence osa écarter ses mains et regarder sa mère. Elle l'aperçut si blafarde, si recroquevillée que, à la voir tellement pitoyable, à la sentir tellement mauvaise, une grande pitié lui envahit le cœur.

Doucement, elle reprit :

— Maman, dites-moi que vous n'avez pas compris tout l'odieux de votre conduite.

« Mais aujourd'hui, je vous ouvre les yeux. Nous allons réparer vos fautes, les réparer sur-le-champ. Edith nous pardonnera. Puis nous disparaîtrons... nous irons au loin nous cacher, l'oubli viendra et la paix... une paix que jamais vous n'avez dû connaître, régnera à notre foyer.

La femme qui semblait anéantie se redressa ; menacée dans sa passion, dans son âpre besoin de posséder, elle retrouvait des forces.

Et, une fois de plus, elle tenta, pour excuser ce sentiment misérable, d'invoquer son dévouement maternel.

— Te dépouiller, toi, ma fille, te dépouiller d'un argent qui m'a été donné... que j'ai gagné en soignant ton père, en lui sacrifiant ma jeunesse ? Te dépouiller au profit d'une créature qui est riche de tous les dons et que je hais pour cela ?

« Non, ne me demande pas ce sacrifice. Je veux ton bonheur ! Et je dois le défendre contre toi-même !

— Mon bonheur !... Mais je souffre le martyre, vous m'entendez, maman, et je ne supporterai pas longtemps une semblable souffrance.

— Je t'ouvrirai ma bourse ! Tu distribueras aux pauvres d'abondantes aumônes. Nous enrichirons l'église, nous donnerons pour le culte.

— Nous n'avons pas le droit de disposer de ce qui ne nous appartient pas ; nous devons restituer, la loi de Dieu est formelle.

— Rendre à Edith ! Jamais ! moi vivante !

« Mais prends patience, la mort me guette. C'est assez pour moi de penser que, après moi, tu seras à la merci de tes scrupules !

Et Mme de Salviac sortit en laissant bruyamment retomber la porte.

— Je dois vivre ! Oh ! mon Dieu, permettez-moi que je vive, murmura Laurence, car si je disparaissais, la malheureuse mourrait dans l'impénitence !

Et, voulant au moins faire la part du feu, l'enfant se mit à la recherche de son grand-père. Durant trois jours, elle dut vainement le poursuivre de ses prières ; craignant la colère de sa fille, le vieux homme n'osait se résoudre à écrire le testament que, après l'avoir rédigé, Laurence lui demandait de recopier.

Enfin, le vendredi matin, Mme de Salviac partit pour un de ces mystérieux voyages qu'elle faisait de temps à autre, et sa fille, tremblante de honte et de fièvre, eut le courage d'apporter à M^e Deschemins le testament de M. Soufflet, pour le prier de l'examiner au point de vue de sa validité, avant de l'enfermer dans ses minutes.

Pendant que l'homme de loi lisait attentivement le document, Édouard regardait la jeune fille à la dérobée et, en remarquant sa pâleur et son trouble, des soupçons de la vérité lui montaient à l'esprit.

— Ce testament est, à mon sens, parfaitement valable.

Son regard s'abaissa vers l'enfant, si menue et si pitoyable dans ses vêtements de deuil ; et, avec une effusion dont on ne l'aurait pas cru capable, il serra dans ses mains les pauvres mains tremblantes.

Puis, feignant, par bienveillance, de ne pas avoir pénétré la vraie cause de ce testament, il ajouta :

— C'est vous, j'en suis certain, mademoiselle Laurence, qui avez dicté ces lignes à M. Soufflet ! Elles vous lèsent gravement !... Mais : bon sang ne peut mentir !... Et voici un nouvel exemple de la générosité proverbiale des Salviac. Seulement, que dira, un jour, le baron de Saint-Junien, à l'ouverture de ce document ?

— Le baron de Saint-Junien n'aura jamais aucun droit à s'immiscer dans nos affaires. Je lui ai rendu sa parole, il y a quatre jours déjà !

— Ah ! je comprends son attitude, fit observer Edouard ; avant-hier, ma mère et moi avons aperçu Arnaud à la gare, où nous étions allés attendre Georges, et lui, si poli d'ordinaire, nous a évités sans vergogne.

— Etes-vous allé, ces jours derniers, à Chantelouve ? monsieur, demanda Laurence au notaire, afin de faire dévier la conversation.

— J'y étais avant-hier et je pense y retourner aujourd'hui.

— Comment est la santé du comte, en ce moment ?

— Incontestablement meilleure, physiquement ; il faudrait, maintenant, que M. de Chantelouve voulût convenir qu'il est mieux. Et, malheureusement, continua Edouard, la neurasthénie ne désarme pas, en dépit de la tendresse et des soins de la petite princesse aux cheveux d'or.

Laurence sourit faiblement.

— Nous appelions jadis Edith ainsi ; Edith ! comme je voudrais la revoir. Mais, je n'ose me présenter au château sans une invitation du comte et cependant...

La voix de la jeune fille se brisa.

— Comptez absolument sur moi ! aujourd'hui même, ajouta M^e Deschemins, en soulevant le mystère, si le temps le permet — car ce soleil blanc, ce vent de l'ouest, ces nuages ardoises à l'occident, pourraient bien nous amener de la neige — enfin, si je n'allais pas aujourd'hui à Chantelouve, j'irai prochainement, et je me fais fort de vous rapporter une invitation pressante du comte Emeric, car, continua le vieillard en se redressant avec fierté, j'ai une certaine influence sur l'esprit de notre noble client, et, comptez-y, mademoiselle Laurence, je lui parlerai de vous comme vous le méritez...

« Je serai ensuite entièrement à votre disposition pour vous accompagner au château, où, devant votre serviteur, toutes les barrières s'abaissent.

Laurence remercia chaleureusement et prit congé.

Près de la grille dorée, elle rencontra Georges qui rentrait du bourg ; il se mit en devoir de l'accompagner et remarqua bien vite le tremblement de la voix et l'altération du visage de son amie.

Si affectueusement il l'interrogea, que Laurence, heureuse de pouvoir confier sa détresse à un cœur ami, raconta au jeune homme la rupture de ses fiançailles, sans lui en dissimuler la cause.

— Pauvre petite Laurence, combien je compatis à tes chagrins !... Et, cependant, si mon cœur souffre avec le tien, ma raison me porte à me réjouir de cette rupture.

« En épousant Arnaud, tu marchais au-devant des plus affreuses déceptions... cet être-là était indigne de te comprendre, toi, chère petite sensitive, n'aurais-tu pas été brisée en découvrant un jour ta méprise ?

— Oh ! oui, Dieu m'a épargnée en me frappant !... mais encore... la blessure est bien fraîche ; j'aimais beaucoup Arnaud... Et toi, mon bon Georges, te consoles-tu ? Si tu savais quels ont été mes remords à ton endroit, en songeant que, bien innocemment, mais en réalité, cependant, j'avais été cause de ton chagrin, car, si Edith eût conservé sa fortune, elle t'eût peut-être épousé.

— Elle ne m'aimait pas assez, a-t-elle dit, pour me devoir tout... Or, tu le sais, quand on n'aime pas assez, on est bien près de ne pas aimer du tout... C'était le cas : notre amie n'a jamais aimé dans le passé que le comte Emeric...

« Et, dans l'avenir, qu'il soit mort ou vivant, elle restera fidèle à son mari ou à son souvenir.

« Puis, si tu savais à quel point, aujourd'hui, la comtesse de Chantelouvé me paraît loin de moi ! Loin, comme les étoiles, en amour s'entend.

« J'avais fait un beau rêve, il faut l'oublier...

« Tu en avais fait également un, pauvre petite Laurence, tâche de l'oublier aussi, ajouta Georges, en quittant la jeune fille, devant la grille de Font-Bois.

IX

— Voulez-vous enfin, Emeric, fixer le jour où nous demanderions au docteur Durieux de venir à Chantelouvé ?

Le comte ferma l'*Echo de Paris*, qu'il achevait de parcourir, et répondit :

— Rien ne presse !

— Vous me dites cela depuis trois semaines ! car, rappelez vos souvenirs, vous m'avez promis de recevoir le docteur le soir des fiançailles de Laurence, c'est-à-dire le 21 décembre, et nous sommes au 12 janvier. Cette visite est-elle donc si terrible ?

— La visite en elle-même, non ! Mais les conséquences !

« Le docteur peut trouver mon état alarmant ; il ne parviendra point à me dissimuler son impression, — car les névrosés comme moi ont une avrie

divination de la pensée des autres. — Ainsi s'évanouira la vague espérance qui est née en moi.

« Ne m'avez-vous point persuadé, ces jours derniers, que ma maladie était guérie !

— Vous ne souffrez plus ! N'est-ce pas la meilleure des preuves ?

« Les crises ont disparu... bien que vous vous écartiez de plus en plus de votre régime...

« Il reste maintenant à guérir...

Edith hésita.

— Il reste à guérir mon état mental, cet état est grave. Le docteur Durieux, si optimiste cependant, le juge tel.

« Sauriez-vous le nier !... Ma vie n'est peut-être plus menacée à brève échéance... mais, mon intelligence... ma raison le sont, sans doute, un peu plus chaque jour.

— Il faudrait si peu de chose pour vous guérir.

— Il faudrait un miracle ! Et les miracles sont rares, car je considérerais comme un miracle la disparition de l'horrible angoisse qui me saisit, même à la pensée d'affronter l'air extérieur... de franchir les murailles qui me défendent contre l'invasion du genre humain, dont je ne puis supporter la vue.

— Vous supportez très bien ma présence !

— Je la désire !... Mais vous, Edith, vous qui pour moi êtes tout... avez-vous pu me guérir de mes phobies.

— Vous descendez parfois à la salle à manger, vous avez assisté à la messe, le jour de Noël ; vous avez accepté, la veille, la présence de Toinette et de Françon !

— J'ai fait cela pour vous plaire. Mais vous n'avez pas ressenti le brisement que ces légères infractions à mes habitudes m'ont occasionné ! Le jour de Noël, je n'ai même pas pu vous recevoir.

— Impressions toutes nerveuses, affirme le docteur.

— Elles n'en sont pas moins graves dans la circonstance ! Et, je vous le répète, Edith, pour me guérir, il faudrait un miracle !

— Je l'ai ardemment demandé à la sainte Vierge et à sainte Mondane. J'ai la ferme confiance d'être exaucée ! Mais je vous quitte, pour un instant, ajouta la jeune femme en regardant l'heure à sa montre, la belle montre que lui avait offerte son mari, ce qui lui causait, avoua-t-elle, une sensation de plaisir point encore émoussée.

— Me quitter, pourquoi ?

— Pour aller visiter la pauvre petite fille que je soigne.

— Ah! l'enfant de ces pauvres gens dont vous avez découvert la présence dans la maison de l'un de mes anciens bûcherons!

— Oui, en dehors de nous, nul ne les assisterait; ils sont nouveaux venus dans le pays et vous connaissez la suspicion dans laquelle nos paysans tiennent les étrangers. Jamais encore je n'avais vu un intérieur aussi misérable; ces malheureux manquent de tout, et la petite souffre le martyre.

— De quoi souffre-t-elle?

— D'un abcès. Puis, elle est si chétive. Un peu scrofuleuse, je suppose.

— Vous avez envoyé hier des vivres, du bois et du linge à ces gens-là, remettez votre visite à demain.

— La mère de la petite malade, abrutie par la misère, ne sait même point panser son enfant!

Le comte s'était levé; il se rapprocha de l'une des étroites et longues fenêtres de la tour, et entr'ouvrit le vitrail bleuté.

Une bouffée d'air glacé, chargé d'humidité, le frappa au visage.

— Mais, il va neiger avant une heure! s'écria-t-il. Le ciel est couvert, et on sent de la neige dans l'air; s'il le faut, envoyez une des femmes avec un domestique pour panser cette enfant, mais ne sortez pas!

— Je serai rentrée avant que la neige tombe, cette chaumière n'est pas éloignée. Moi seule sais bien soigner cette petite, puis, surtout...

— Puis?...

— Puis, j'ai fait vœu de la visiter chaque jour... afin d'obtenir votre guérison, Emeric.

— Partez bien vite, alors, chère petite folle, répondit le châtelain ému, car, je le sais, rien ne saurait vous retenir; enveloppez-vous chaudement et, en grâce, ne vous attardez pas, je serai si inquiet en votre absence.

— Je ne courrai nul danger et je ne m'attarderai pas, répondit Edith en tendant la main à son mari; il baisa longuement cette main mignonne.

Et, avec un sourire, la jeune femme disparut.

Rapidement, elle revêtit son vêtement de fourrure, se coiffa d'une toque de loutre, emplit un petit sac de bonbons et de remèdes; puis, en courant, gagna le rez-de-chaussée.

En la grande cuisine, Edith, en attendant dame Lucia, qui, dans l'office voisine, entassait dans une corbeille des vivres et des bouteilles de vin, s'arrêta un instant et complimenta la cuisinière sur l'éclat des immenses chaudrons et des « chaleys » de cuivre, sur le bon ordre des étains reluisants et des

faïencés à grosses fleurs qui se rangeaient sur les vaisseliers.

La cuisine de Chantelouve n'était pas, au reste, une des moindres curiosités du château.

C'était bien le type de la cuisine féodale, avec ses vastes dimensions, sa voûte, son carrelage de cailloux menus et serrés, sa cheminée profonde, qui abritait sous son manteau le four à pâtisserie, le tournebroche géant, et les hauts landiers terminés par des coupes, où autrefois on déposait les soupières d'étain, pour conserver la soupe chaude; devant cette cheminée, devant la longue table brune, devant les salières assez larges pour servir de siège, la jeune femme évoqua la plantureuse hospitalité de jadis.

— Partons vite, dame Lucia, dit-elle, la journée s'avance et la nuit viendra vite avec ce ciel gris.

— Bien vite! Et je regrette qu'il n'y ait aucune route carrossable conduisant à la maison du bûcheron, car nous aurions pris une voiture, répondit l'Arlésienne en ouvrant devant la comtesse une porte basse donnant sous les cloîtres.

En passant, Edith acorda un regard à l'énorme puits, à la margelle de pierre noircie, ce puits qui descend à soixante-six mètres de profondeur pour chercher cette eau précieuse, cette eau indispensable à toute forteresse.

— Les loups hurlent plus que de coutume, remarqua la jeune châtelaine quand, ayant traversé le jardin potager, elle franchit le rempart par une poterne située à côté de la tourelle de guette.

— Ils annoncent de la neige, répliqua Lucia, le temps est vraiment menaçant!

— Je déplore de vous imposer cette course, mais vous connaissez mon vœu! Vous comprendrez mes scrupules!

— Certes oui, madame, je les comprends. Nos prières sont déjà un peu exaucées, mon cher maître est incontestablement mieux; nous devons redoubler d'ardeur.

— Il faudrait peu de chose, affirme le docteur, pour guérir mon mari. Il faudrait lui démontrer que ses maux sont nerveux et purement imaginaires.

— Hélas! des années peuvent s'écouler sans que nous obtenions ce résultat si désiré!

— Sainte Mondane nous aidera, dame Lucia.

— Et nos saintes Marie d'Arles aussi; madame, promettez-leur d'aller les prier, là-bas dans mon beau pays, si elles nous exaucent.

— Ah! de grand cœur!

En ce moment, la maladie avait sinon chassé, du

moins bien atténué le souvenir de la belle Arlésienne, qu'avait aimée son mari... mais, s'il guérissait, ce souvenir ne reviendrait-il pas au cœur d'Émeric?... n'amènerait-il pas avec lui des regrets ?

La jeune femme écarta cette pensée.

« Qu'il guérisse d'abord, Seigneur, » murmura-t-elle.

Les deux femmes avaient déjà, depuis un instant, atteint la forêt; de tous côtés, on voyait seulement les troncs lisses des yeuses ou des charmes.

Au pied des grands arbres, des ronciers formaient des halliers; des touffes de fougères desséchées mélaient leurs touffes rougeâtres aux touffes vert sombre des fragons épineux; des bruyères fanées, toutes brunes, envahissaient le chemin rempli d'ornières où les feuilles rousses des charmes, durcies par la gelée, craquaient sous les pas.

— Pourrait-on imaginer ce site sauvage, reprit Edith, très voisin de la riante plaine de la Dordogne!

— On se croirait au bout du monde et il serait aisé de s'égarer dans ces sentiers si semblables.

— Oh! je connais bien la route! Nous voilà presque arrivées! Hâtons-nous, car voici la neige.

En effet, de légers flocons volaient, comme des mouches blanches; ils s'attachèrent, petites étoiles brillantes, au manteau de loutre d'Edith, à la mante de dame Lucia.

Et les lambeaux du ciel qu'on apercevait entre les branches étaient d'un gris d'étain.

Soudain, sise en une étroite clairière, la maison du bûcheron se montra avec ses toits de pierres plates. Des étables à demi écroulées encadraient la mesure.

Edith poussa une porte disjointe et pénétra dans une assez vaste pièce dont la terre battue formait le sol.

Des coffres vermoulus, une table et un banc boiteux, quelques chaises et deux grabats constituaient l'unique fortune des miséreux réfugiés en ce taudis.

Deux petits garçons étaient tapis au coin de l'âtre, et une femme à laquelle il eût été difficile d'assigner un âge, surveillait une tisane qui bouillait dans une marmite.

De l'un des grabats des plaintes s'échappaient.

— Avez-vous changé l'enfant de linge ?

— Oui, « notre dame, et je suis en même » de vouloir lui laver son « aumado » (1), mais la pauvre drôle crie que c'est une compassion!... et elle n'a point voulu boire son remède.

(1) Plaie en patois.

— Laissez-moi faire.

Et, aidée de dame Lucia, Edith procéda au pansement.

Puis, quand l'enfant, calmée, reposa dans un lit refait et propre, la jeune femme, lui ayant donné la poupée et les bonbons qu'elle avait apportés, parvint à lui faire prendre sa potion.

— Madame, il est grand temps de regagner Chantelouve, dit dame Lucia qui, près de la porte, regardait avec inquiétude la neige déjà épaissie.

— Si « notre homme » était là, il accompagnerait ces dames! s'écria la paysanne, j'ai de la peine de les savoir seules par les chemins, avec ce temps, Marcellin ne tardera pas à rentrer!

Edith remercia, et, ayant hâtivement lavé ses mains et réendossé son manteau, suivit la femme de charge.

Les flocons blancs tombaient toujours, doucement, silencieusement, ouatant tout de leur duvet de cygne; ils glissaient sur les feuilles lisses des yeuses, mais ils s'amoncelaient sur les fougères, qui ployaient, alourdies; ils poudraient l'herbe et les bruyères et comblaient les ornières et les sentiers creusés.

— La compagnie du bûcheron ne me tentait guère! fit observer la petite comtesse.

— En l'acceptant, on eût risqué, peut-être, mettre le loup berger! Mais, ajouta Lucia, en secouant sa mante, maintenant toute blanche, il me tarde infiniment d'apercevoir les tours du château, ces sentiers, à peine visibles déjà, se croisent et s'entrecroisent.

— Les tours du château! répondit Edith, comment les apercevrons-nous? On ne voit pas devant soi à quatre pas.

La nuit tombait tout à fait, emplissant d'ombre la grande chambre où le comte Emeric venait de pénétrer; pour la vingtième fois depuis une heure, il sonna; Marius apparut apportant des lampes.

— Le cocher et le valet de pied sont-ils de retour?

— Non, monsieur le comte.

— Allez, Marius, et dès qu'ils seront là, venez me prévenir.

— Ils ne sauraient maintenant tarder, ajouta le vieux serviteur, désireux de rassurer son maître, mais Mme la comtesse, et surtout ma pauvre sœur, doivent retarder le retour.

— Pourvu qu'on les ait rencontrées! Neige-t-il toujours?

— Toujours, monsieur le comte! Comme le sol se trouvait durci par la gelée, la neige a épaissi très vite.

Pendant que Marius regagne l'escalier de service, M. de Chantelouve va ouvrir une des fenêtres; une bouffée d'air glacé pénètre dans la pièce surchauffée, et quelques flocons, poussés par le vent, qui s'est élevé, viennent s'attacher aux cheveux noirs et drus d'Émeric. Mais il n'y prend garde, et, la tête penchée au dehors, il écoute.

Un silence de mort plane sur la campagne, endormie, semble-t-il, sous le linceul blanc.

« La savoir dehors, égarée sûrement à cette heure et par cette température, quel supplice! » murmura-t-il.

Marius reparait.

— Louis et Baptiste sont de retour, monsieur le comte.

— Seuls ?

— Oui, monsieur, Mme la comtesse et Lucia ne se sont pas attardées dans la maison du bûcheron, ont affirmé ces étrangers.

— Faites monter les domestiques, ordonna le châtelain : il ne se souvient plus que, depuis des années, Marius et Lucia ont été seuls admis en sa présence.

Un instant plus tard, les deux hommes pénètrent dans l'appartement réservé.

— Au retour, n'avez-vous pas cherché à retrouver madame ?

— Certainement si, monsieur le comte, répondit le cocher, nous avons suivi chacun un chemin différent et nous nous sommes hélés tous les dix mètres, personne ne nous a répondu, nous n'avons vu nulle trace de pas; la neige, il est vrai, tombe si abondante que toute trace eût été bien vite effacée.

— La femme nous a expliqué, reprit Baptiste, que Mme la comtesse et dame Lucia ne s'étaient pas attardées, tant elles étaient effrayées par la neige; « en vain, a-t-elle ajouté, j'ai demandé à madame d'attendre le retour de mon mari qui leur eût servi de guide. » Mme la comtesse a préféré se passer de la compagnie de cet individu et je conçois cela!

— Pourquoi ?

Les deux domestiques se taisaient, hésitants, et s'interrogeaient du regard.

— Parlez, mais parlez donc ! ordonna Émeric.

— Eh bien ! monsieur le comte, cet homme a l'air d'une brute et sa femme a l'air d'une sauvage ! répondit Louis.

— Et nous n'avons vu aucun outil de bûcheron dans cette tanière de loups, acheva le valet de pied, mais en revanche un méchant fusil séchait près de

la cheminée et l'individu avait une main entourée de linges sanglants; il nous a raconté s'être blessé avec sa hache en abattant des arbres.

M. de Chantelouve devine le soupçon terrible qui est né dans l'esprit de ses domestiques.

En vain tente-t-il de se représenter combien l'imagination populaire est avide d'événements tragiques, et aussi combien est grande l'animosité des naturels du pays envers les gens venus de loin.

Mais, il est hors d'état de s'arrêter à ces considérations; une sueur froide mouille ses tempes et la douleur, bien réelle, qui lui étreint le cœur, a mis en fuite toutes ses angoisses imaginaires et ses phobies.

En un instant, sous le coup de cette émotion puissante, il redevient, sans transition, l'intrépide sportif de jadis à l'abri de toute crainte, l'homme énergique enclin aux décisions promptes...

— Marius, dit-il d'une voix brève, hâtez-vous, apportez-moi des chaussures ferrées, des houseaux, une pelisse; vous, Baptiste, et vous, Louis, procurez-vous des lanternes, dites au jardinier, à son aide, au valet de chambre, au maître d'hôtel, au palefrenier de nous suivre, faites aussi appeler les domestiques de ferme, nous emmènerons les chiens, nous allons battre les bois d'alentour en tous sens.

Un moment plus tard, les servantes, dont on avait refusé les services, demeuraient seules au château.

Tout en échafaudant les plus invraisemblables suppositions, elles se répétaient souvent leur stupéfaction quand elles avaient vu le comte se décider si promptement à diriger les recherches.

— Ah! l'amour est bien puissant! assura la cuisinière. Je l'ai toujours cru, l'amour guérira monsieur, mieux que toutes les drogues de médecins, seulement, voilà, il fallait une occasion. Et cette occasion est venue!

— Seigneur Jésus, gémissait Rose, si M. le comte trouvait madame assassinée, il y aurait de quoi le tuer, au contraire; perdre une dame si charmante, si douce, si bonne aux pauvres!

— Le bon Dieu ne permettra pas semblable chose, ma fille. Le dernier mot n'appartient pas toujours aux méchants, crois-le bien...

Tandis que les femmes discouraient ainsi, le comte, arrivé à l'orée de la forêt, désignait à chacun des hommes le chemin qu'il devait suivre; puis, accompagné seulement du cocher, il s'engagea sous les grands arbres qui, à la lueur des lanternes, prenaient des aspects fantastiques.

De cinq minutes en cinq minutes, des appels stridents retentissaient.

Ces appels traversaient mal l'air ouaté, semblait-il, et les échos les répétaient étrangement affaiblis.

A ces appels nulle voix de femme ne répondait.

Après une heure de cette angoissante recherche, le comte s'arrêta un instant.

Une anxiété atroce l'étreignait.

La supposition faite par les domestiques pouvait-elle être exacte ?

Afin de lui dérober peut-être la montre ornée de brillants et le lourd sautoir qu'il lui avait offerts au jour de l'an — cette montre, cette belle chaîne dont la vue avait arraché à Edith de si gentils cris de joie — les misérables l'auraient-ils assassinée ?

Assassinée ! Gisant peut-être ensevelie sous la neige, elle, sa jolie fauvette, sa petite amie adorée !

Emeric, qui n'avait jamais pleuré, pas même près du lit de mort d'une mère, tendrement aimée cependant, pas même en entendant sa propre condamnation, sentit des larmes lui brûler les paupières.

Puis, un désir de vengeance monta en lui ; ce désir allait réveiller dans l'âme de l'homme affiné, poli par des siècles de civilisation, des instincts ataviques légués par ces terribles Bégon, ces rudes ferrailleurs qui jamais ne pardonnaient une offense ; ce désir faisait bouillonner ce sang sauvage infiltré aux veines des Chantelouve avec le lait donné par la louve.

Cependant la neige ne tombait plus ; la lune, perçant les nuages, répondait sur ces bois si lourdement poudrés sa lueur blafarde.

— Monsieur le comte ! s'exclama Louis qui, sa lanterne inclinée vers le sol, explorait l'un des étroits chemins, voici des empreintes de pas appartenant à des femmes, il en est de plus grandes les unes que les autres !

Emeric se pencha et vit les empreintes à demi effacées, où demeuraient cependant, nettement dessinés, de petits trous ronds creusés par des talons aigus.

— Suivons ces pas, ordonna-t-il.

Et il se remit en marche, poussant à son tour des cris d'appel.

Dans le lointain, une voix répondit, une voix qui, lui sembla-t-il, n'appartenait à aucun des chercheurs.

De nouveau, il appela :

— Edith !... Edith !... Est-ce vous ?

Et cette fois, la douce voix qu'il aime, une voix lasse et cependant toujours harmonieuse, répète :

— Emeric ! Emeric !... Oui, c'est moi ! Mais vous, vous ici ! Est-ce possible !

Un instant encore et le comte serre dans ses bras,

et tente de réchauffer sous sa pelisse la pauvre enfant glacée de froid et d'épouvante, pendant que le cocher essaye de soulever dame Lucia, écroulée au pied d'un arbre.

— Quelles terribles heures ! explique la petite comtesse, la neige rendait tous les chemins semblables, les tours de Chantelouve demeuraient invisibles.

« Sans nul point de repère, nous nous sommes égarées, nous avons marché, marché !... Et la nuit était venue, quand, pour comble de malheur, dame Lucia a glissé dans une ornière cachée sous la neige et s'est fait une entorse.

« J'ai donc renoncé à aller plus loin. Après avoir crié à perdre la voix, j'entrevois l'horrible perspective de passer ici la plus atroce des nuits, quand je vous ai entendu.

Le cocher hélait à son tour les autres chercheurs. Bientôt, tous rassemblés sous le chêne où gisait Lucia, ils fabriquèrent, en liant ensemble des branches d'arbres, une sorte de brancard où la femme de charge fut déposée.

— Nous allons faire une semblable litière pour madame la comtesse, proposa le valet de pied.

— Oh ! non, merci ! Je puis encore marcher, grâce à Dieu, et la marche me réchauffera, car je me sens glacée, mais glacée jusqu'à la moelle des os, comme on dit ici.

Et la jeune femme, courageusement, se mit à suivre le cortège, qui, à la lueur des lanternes, se dirigeait vers le château.

Souvent elle s'arrêtait : sur la neige non glacée la marche est difficile, elle était très lasse... puis il était bien doux de s'appuyer au bras que son mari avait passé autour de sa taille.

— Ne vais-je pas vous fatiguer ?

— Me fatiguer !... Je suis si heureux de vous avoir retrouvée, que je ne sens nulle fatigue et ne puis pas, me semble-t-il, vous garder d'assez près !

— Moi aussi, je suis bien heureuse ! J'ai passé des moments atroces, mais ce n'est point payer trop cher la joie d'avoir été sauvée par vous, par vous, Emeric, qui circulez dans les bois depuis deux heures, sans fatigue, assurez-vous, alors que vous vous figuriez ne pas pouvoir traverser l'esplanade du château !... Sainte Mondane a fait un miracle !...

Le cortège de dame Lucia avait pris une légère avance.

La comtesse s'arrêta encore.

— Sainte Mondane obtient des miracles, mais les fées en opèrent aussi. M^e Deschemins fut bon prophète !...

« Car, ajouta le comte, en approchant ses lèvres de la jolie tête pâlie qui s'appuyait à son épaule, c'est vous, ma fauvette, qui m'avez guéri.

X

Huit jours ont passé. La neige a disparu — il ne faut pour cela qu'un peu de soleil... A peine si quelques flocons demeurent accrochés à la cime aiguë des tourelles de Chantelouve que Laurence, son pauvre visage encore aminci, regarde tristement à travers les vitres de sa fenêtre.

Ses forces l'ont trahie; en revenant de chez M^e Deschemins, elle avait dû s'aliter, et c'est seulement depuis la veille qu'il lui était permis de se lever.

Sa mère l'a soignée avec un dévouement farouche, sans que ses craintes et ses angoisses l'aient amenée à faire la promesse, incessamment demandée par deux grands yeux clairs.

M. le curé, M^e Deschemins et Georges sont venus prendre des nouvelles de la malade, mais elle l'a su seulement par son grand-père.

C'est encore ce dernier qui, profitant d'une absence de sa fille, ne tarde pas à se montrer.

— Une lettre de la comtesse, dit-il, un domestique vient de l'apporter. Je l'ai vite glissée dans ma « profonde », craignant que ta mère ne la substituât à son retour. Pauvre poulette, toi qui te fais tant de chagrin d'être sans nouvelles du château, lis bien vite la lettre de ton amie.

Déjà Laurence avait fait sauter le cachet armorié et lisait les pages de vélin couvertes d'une élégante écriture.

« Ma chérie,

« Tu as un grand chagrin; tu as été souffrante; et, aujourd'hui seulement, je viens à toi! Combien mon silence a dû t'étonner, te peiner; aussi, en hâte, je cours pour te donner la raison de ce mutisme: j'ai été malade, très malade, paraît-il, pendant deux jours... et, depuis quelques instants seulement, je connais la rupture de tes fiançailles!...

« Aussitôt ma lettre reçue, viens vite, petite tante, viens vers moi, viens pour que je te console!

« Je te dirai, en détail, comment j'ai été malade, à la suite d'une station prolongée dans la forêt où je m'étais égarée, avec dame Lucia, le soir de la tourmente de neige, mais je dois bénir le ciel: les moments d'angoisse que j'ai passés ont été payés

au centuple ; je vois dans ces événements un miracle de sainte Mondane, dame Lucia un miracle de ses saintes Marie d'Arles. Je ne discute point et je remercie Dieu, la Vierge, et le Paradis tout entier, de la guérison de mon mari ! Car lui, qui croyait ne pas pouvoir quitter son appartement, a pu, durant des heures, arpenter la forêt... et — avec quel froid — sans ressentir aucun malaise.

« Le docteur Durieux, qu'il a consenti à consulter, dès que j'ai été mieux, n'a trouvé nulle trace de cette incurable tumeur de l'estomac que le prince de la science avait cru voir à la place d'un ulcère rond, parfaitement guérissable et disparu depuis de long mois... et la neurasthénie s'est évanouie, comme la neige sous un rayon de soleil, quand il a été démontré à Emeric que ses malaises étaient imaginaires et ses phobies chimériques.

« Chérie, puisqu'on ne me permet pas de voler vers toi, dès aujourd'hui viens à Chantelouve, pars aussitôt ma lettre reçue ; tu l'auras avant une heure ; bien enveloppée de fourrures, il n'y aura nul danger pour toi à monter dans l'omnibus.

« Chez toi, aussi, le moral est le plus atteint.

« Ma tendresse te fera du bien ; chagrin partagé est allégé, dit le proverbe.

« Emeric insiste beaucoup, beaucoup, pour que je t'invite, tu seras reçue avec enthousiasme.

« Il devine combien j'ai le désir de te consoler et combien j'ai de choses à te raconter, mais il est des choses qu'on aime mieux écrire que dire. Ne sois pas étonnée tout à l'heure si, en dehors du chagrin que me cause le tien, tu en lis un autre dans mes yeux, bien trop révélateurs à mon gré.

« Vraiment, le cœur est insatiable. Il y a dix jours, constater la guérison d'Emeric m'eût paru le comble de la joie, cette constatation, je la fais ; elle s'affirme de minute en minute, je suis moi-même guérie, assure le docteur, et je me sens triste et angoissée comme je ne l'ai jamais été.

« Mon mari s'aperçoit de cette tristesse, je le comprends, depuis deux jours, il n'est plus gai, il s'étonne, il m'interroge ; on lui a, dit-il, changé dans la forêt sa princesse aux cheveux d'or. On ne m'a pas changée... mais, je le crois bien, au fond des bois, le petit oiseau joyeux qui, si volontiers, chantait dans mon cœur, doit être mort de froid...

« A toi seule, Laurence, j'ose révéler la cause de mon chagrin : je suis jalouse, affreusement jalouse !

« Depuis que mon mari redevient le Prince Charmant, redevient Lui, redevient, aux yeux des autres,

celui qu'il n'a jamais cessé d'être aux miens, je comprends mon audacieuse folie.

« Comment une bergeronnette de mon espèce pourrait-elle être aimée, aimée comme elle l'aime, par le comte de Chantelouve?... »

« Et, quand je le vois triste, inquiet, je me prends à songer qu'il regrette son mariage, qu'il regrette de s'être lié à moi, qu'il regrette cette grande dame du pays d'Arles qui est poète, comme Mme de Noailles, et dont Lucia m'a fait un si décourageant portrait.

« Nous partons dans huit jours pour le pays du soleil ; nous ferons un long séjour dans les domaines que mon mari possède là-bas. Si, par malheur, il rencontrerait cette belle Mireille, qu'advierait-il de la pauvre bergeronnette?... »

« Viens vite, ma Laurence, je me reproche de te parler de mes tristesses, tout à l'heure nous parlerons uniquement de toi et je t'écris seulement ce que je n'oserais pas te dire... »

« Mille baisers, sans préjudice de ceux que nous allons échanger.

« Ton EDITH. »

« Chantelouve, le... »

Laurence baisa la lettre et la glissa dans son corsage.

— Grand-père, dit-elle, Edith me prie d'aller la voir : voulez-vous, s'il vous plaît, être assez bon pour faire atteler ; avant le retour de maman, je veux être partie !

— Ta mère sera mécontente, elle me grondera, car tu es encore souffrante et blanche comme une salade !

— Le plaisir de voir Edith sera le meilleur remède, puis vous allez venir avec moi ; vous vous arrêterez au bourg où vous m'attendrez, ainsi vous n'affronterez pas seul la présence de maman ; au retour, si elle vous attaque, je serai là pour vous défendre !

Quand le dernier porche de Chantelouve eut roulé sur ses gonds, que Mlle de Salviac eut mis pied à terre, elle eut la surprise de voir venir vers elle le comte Emeric, non plus triste et livide, comme au soir de ses noces, mais redevenu presque celui que Laurence se souvenait d'avoir admiré autrefois.

Il venait vers elle, la main tendue, des paroles accueillantes aux lèvres et une expression aimable sur son visage altier où renaissait un air de santé.

M. de Chantelouve excusait Edith de n'être pas descendue; on allait l'avertir, disait-il en introduisant sa visiteuse, reprise de toute sa timidité de jadis, en cette salle imposante où, comme le soir du mariage de minuit, Laurence se trouva isolée et perdue, quand le comte l'eut fait asseoir sur un siège moyenâgeux.

Anxieuse, n'osant point renouer l'entretien, elle regardait le feu énorme qui flambait sur les grands landiers, la louve héraldique, presque de grandeur naturelle, faisant saillie au milieu du manteau de la cheminée, en forme de tour, surtout la porte par laquelle elle espérait voir apparaître Edith.

Mais Edith n'apparaissait pas et le comte reprenait :

— J'ai su, par M^e Deschemins, comme vous l'a écrit Edith, la rupture de vos fiançailles... et, malgré le chagrin que nous en avons éprouvé pour vous, ma femme et moi avons été tentés... oui, franchement, nous nous en sommes réjouis, car nous ne pouvons pas estimer Arnaud.

Le menu visage de Laurence s'empourpra, comme si les hautes flammes du foyer eussent léché ses joues pâles, tandis qu'elle répondit :

— En consentant à m'épouser, M. de Saint-Junien révélait en effet bien peu de valeur morale, bien peu d'honnêteté.

— Il montrait surtout combien il était indigne de vous !

La jeune fille eut un geste de protestation.

— Oui, indigne de vous, mon enfant... je sais par quel calvaire vous avez passé.

« M^e Deschemins n'a pas de secret pour moi et, dans ce cas, son devoir était de parler...

« Il m'a donc été donné de constater combien en vous revivait le sang généreux des Salviac.

— Je ne suis pas généreuse en ce cas; je suis seulement honnête... ou hélas! je voudrais être honnête, murmura l'enfant en courbant la tête. Et il me tarde infiniment de pouvoir remercier Edith, de pouvoir lui faire connaître mes intentions.

— C'est là un sentiment très naturel, reprit le comte, dont le front s'était rembruni.

« Cependant... je vais vous demander un sacrifice... celui de ne pas dire à Edith le vrai motif de votre rupture avec Arnaud.

« Si elle avait douté de vous, comme certains l'ont peut-être fait, je serais le premier à lui révéler votre délicatesse et l'héroïsme de votre conduite, mais, vous le savez, elle a en vous une foi entière.

« Elle a été heureuse de vous sacrifier quelque

chose ; elle n'a, grâce à Dieu, surtout aujourd'hui, nul besoin de sa fortune.

« En apprenant l'inutilité de son sacrifice, à la pensée surtout — puisque nous allons partir — de vous laisser ainsi désolée, Edith serait profondément malheureuse...

— Alors, vous préférez que je ne lui dise rien de mes tristes découvertes.

— Oui, pour quelque temps, je vous le demande.

— De grand cœur, alors, je me tairai ; je serai à mon tour si heureuse de faire quelque chose pour le bonheur d'Edith !

Le comte tendit la main à Laurence.

— Merci, dit-il, je le vois, vous êtes très digne de l'affection passionnée — une affection dont j'ai été jaloux à mes heures de folie — que vous a vouée votre nièce... car je suis votre neveu, un bien vieux neveu, ma chère enfant, ajouta-t-il en montrant sa chevelure sombre où, sur les tempes, se glissaient de nombreux cheveux blancs.

« Et vous devez le trouver un peu égoïste, ce vieux neveu, car je vous prive d'une confiance qui eût allégé votre chagrin.

« J'ai une excuse ; je désirerais passionnément donner un peu de vrai bonheur à celle que nous aimons ensemble, je désirerais réparer envers elle les injustices de la vie.

« Et je me demande avec inquiétude s'il me sera permis d'atteindre ce but.

« La gaieté d'Edith a disparu. La pauvre enfant ne parvient pas à me dissimuler son angoisse...

« D'où vient ce changement ?... Le docteur, si affirmatif avec moi au sujet de ma santé, l'aurait-il alarmée ou ?... des idées contradictoires ont traversé mon cerveau.

Un sourire enthousiaste entr'ouvrit les lèvres de Laurence, une flamme passa dans ses yeux clairs, si vive que, durant une seconde, elle ressembla à Edith.

— Ne croyez pas cela, en grâce ! Oh ! combien je suis heureuse de pouvoir vous dissuader.

Et, comme on entendait dans la galerie un pas rapide, la jeune fille retira vivement de son corsage la lettre qu'elle y avait glissée.

— Tout à l'heure, murmura-t-elle, vous lirez cette lettre et vous songerez que votre jeune tante est bien heureuse, oh ! bien heureuse à la pensée de pouvoir dissiper vos doutes et le chagrin d'Edith.

Lorsque, après le départ de Laurence, Emeric et sa femme se retrouvèrent seuls dans la grande salle, celui-ci fit asseoir Edith près de lui, sur la chaise

des seigneurs, où, en se serrant un peu, il y avait place pour deux.

— Regardez-moi, petite fille, dit-il.

Elle fixa sur lui ses yeux qui, malgré elle, devenaient humides.

Puis, inclinant sa haute taille, il appuya son oreille à la poitrine de la jeune femme, comme un médecin auscultant un malade.

— J'entends un cœur qui bat très fort, murmura-t-il, mais je n'entends pas... je n'entends plus du tout, depuis que je suis guéri, chanter certain petit oiseau... Serait-il mort dans la forêt?...

Edith comprit que Laurence avait parlé et cacha son front rougissant sur l'épaule de son mari.

— Chère petite folle, reprit-il à voix basse, quels fantômes allez-vous chercher... ils sont bien oubliés, les mauvais souvenirs !

« Pourquoi avez-vous douté ?

« Croyez-vous que je ne saurai pas vous aimer ?

— Être aimée par vous, être aimée vraiment, ce serait trop beau, moi, une pauvre bergeronnette !...

« Non... oh ! non, vous ne pourriez pas.

— Je voudrai... je saurai... ma princesse aux cheveux d'or... ma bien-aimée !...

Émeric avait forcé Edith à relever la tête ; il la regardait avec un sourire si irrésistiblement tendre qu'elle sentit s'évanouir ses craintes comme la neige s'était fondue sous les caresses du soleil...

XI

Un beau soleil de mars égayait la plaine, quand Laurence, accoudée à sa fenêtre, ayant suivi un instant du regard la rivière miroitante, tel un ruban d'argent que l'herbe déjà drue des prairies encadrait de peluche verte, attacha longuement ses yeux sur les tours de Chantelouve, inondées de lumière et vêtues maintenant d'or, comme pour une apothéose.

« Ne dirait-on pas que les vieilles pierres, toutes réjouies du retour de leurs maîtres, ont revêtu en leur honneur une robe couleur de soleil, » murmura la jeune fille, tandis qu'une émotion joyeuse passait dans ses prunelles claires : tout à l'heure, à Salviac, elle ira rejoindre Edith, qu'elle n'a pas vue depuis un an.

« Un an, répète-t-elle, un an s'est écoulé depuis le départ d'Edith ! Et un an s'est écoulé aussi depuis que la triste vérité m'a été révélée. »

Et, au souvenir des souffrances endurées, son front s'incline comme sous un poids trop lourd.

Mais... ce front se relève bien vite... de petits talons frappent le parquet du couloir, la porte s'ouvre et une voix joyeuse s'écrie :

— Où es-tu, chère petite tante ? J'ai voulu te surprendre !

Déjà Laurence est dans les bras de la jeune comtesse.

— Enfin, te voilà ! Il me semblait que jamais plus je n'aurais le bonheur de te revoir !

— Nous voilà, chérie, et pour longtemps, bien longtemps, nous sommes rassasiés de voyages et de soleil ; il nous tardait de retrouver notre cher coin périgourdin et il me tardait surtout de retrouver ma Laurencette.

« Puis Emeric et moi étions bien d'accord pour désirer passionnément que notre cher bébé ouvrit ses yeux à Chantelouve, que ce cher petit, attendu avec tant de joie, fut un vrai Sarladais ; ce cher bébé, dont tu seras la marraine !

— Moi, la marraine de votre enfant ! Ton mari le permettrait-il ?

— C'est Emeric qui en a eu la pensée ! Il te le demandera lui-même !...

« Mais, ma pauvre chérie, j'oublie de te dire la part que je prends à tes tristesses. Ta mère ne va-t-elle pas mieux ?

— Non, hélas ! Les docteurs ne laissent aucun espoir ; c'est une question de temps. Elle souffre bien, atrocement, parfois.

— La mort de son père a dû l'affecter et l'affliger, aussi ; cette mort a été si soudaine !

— En quarante-huit heures, la congestion l'a enlevé, mais, grâce à Dieu, il a pu recevoir les derniers sacrements, avec toute sa lucidité.

« J'ai eu un vif chagrin, grand-père m'aimait beaucoup ; et, s'il a fait le mal... c'était faute d'un entier discernement et entraîné...

— Le testament de M. Soufflet, et les explications que m'a fournies alors mon mari m'ont ouvert les yeux. Dès que j'ai connu la vérité, j'ai hâté mon retour ; je sais tout, ton dévouement pour moi, ton courage, ton désintéressement.

« Pauvre petite, moi qui aurais tant voulu t'éviter cette souffrance... Mais, au moins, à l'heure actuelle, ne te tourmente pas et répète-toi souvent, afin d'adoucir ton chagrin, que, si je n'avais pas été dépouillée, je n'aurais pas vu se réaliser mon beau rêve.

« A cause de toi, j'ai franchi la porte si bien close de Chantelouve ; je l'ai franchie pour ma plus grande joie... et pour celle d'un autre !...

— Combien tu es toujours généreuse; comme tu sais choisir le baume qui peut soulager mes blessures...

« J'avais désiré ton bonheur avant le mien... j'ai été exaucée... pleinement exaucée, n'est-ce pas?... Il n'y a plus d'ombre sur ton soleil ?

— Oh! non, il n'y a plus de nuages dans mon ciel, seul ce vertige, cette crainte qu'on a parfois sur les sommets... quand on regarde ce monde où les peines surpassent de beaucoup les joies; mais ma Laurence, pour toi aussi il y aura du bonheur!... Il y aura de douces heures.

— Il y aurait une consolation si je pouvais amener ma mère... à se convertir; touchée par mes soins et par ma tristesse, elle est, je crois, un peu ébranlée, sans vouloir encore se résigner à la restitution.

— Qu'importerait cela, ma chérie, si tu n'avais pas le désir trop légitime d'obtenir la conversion de ta mère.

A ce moment, Françoise, dont le visage sombre était plus ravagé, parut sous le prétexte de demander un ordre, mais en réalité afin de saluer Edith.

Celle-ci, avec sa bonté habituelle, lui dit combien elle avait pris part à sa peine en apprenant la mort de Noélie.

Tout en larmes, la pauvre mère raconta la fin assez douce de son enfant.

— Tu as repris Françoise! Et c'est elle qui l'avait révélée la vérité, dit Edith, quand la vieille femme eut disparu. Cela te ressemble, ma Laurence!

— Cette femme ne m'a porté aucun tort volontairement; jadis, elle m'avait toujours aidée quand je tentais d'adoucir ta triste vie à Salviac. Et je savais à quel point elle désirait ne pas s'éloigner de la tombe de Noélie...

« Puis, vois-tu, j'éprouve à son endroit une sorte de gratitude; grâce à elle, j'ai connu la vérité à temps!... Il eût été si malheureux de l'apprendre lorsque j'aurais été liée à un être indigne, car, ma chérie, j'apprécie à leur valeur les motifs qui t'avaient entraînée à te sacrifier pour moi... mais, tu le comprends, les gens sensés comme M^e Deschemins étaient en droit de te blâmer.

— Tu aurais souffert davantage, si tu avais connu cette vérité si dure, de la bouche de ton amie, ta sœur... puis la Providence dirigeait les événements.

« Qu'est devenu ce pauvre Arnaud ?

— Il a contracté un engagement à la Légion étrangère; tous ses domaines ont été vendus et Mme de Saint-Junien vit modestement à Périgueux,

avec les quelques bribes échappées au naufrage, et surtout avec l'aide de son frère.

— Arnaud expie courageusement ses fautes; à cause de cela, nous devons lui pardonner; je prierai Emeric de lui tendre la main.

La jeune comtesse regarda Laurence; dans les yeux clairs, nul trouble ne se laissait voir, et le visage menu conservait sa pâleur; de l'amour passé, il ne restait rien.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la villa, n'est-ce pas? Tu sais maintenant combien tu y es appréciée, ajouta Edith.

« Je veux saluer ta mère, dit la jeune femme, lorsqu'elles passèrent devant la chambre de Mme de Salviac.

— Tu veux saluer maman! Oh! Edith! que tu es bonne.

— Je t'aime simplement beaucoup, ma chérie, et je fais pour toi ce que tu ferais avec joie pour moi. Puis je suis si heureuse. Et, inconsciemment, ta mère n'a-t-elle pas été l'artisan de mon bonheur!

Un instant plus tard, Mme de Salviac, étendue sur son lit, le visage amaigri et terreux, regardait venir celle qu'elle avait dépouillée, avec un étonnement indicible au fond des yeux.

Et un sanglot s'étrangla dans sa gorge, quand Edith se pencha afin de l'embrasser.

Ne paraissant point s'apercevoir de ce trouble, celle-ci, fuyant les sujets intimes, parla de ses voyages sur la Côte d'Azur, en Italie et en Suisse, et de son séjour prolongé au pays d'Arles, dans les domaines de son mari.

Lorsque la jeune femme se leva pour partir, la malade lui tendit la main.

— Je te remercie d'être venue, Edith!

— Je reviendrai, madame, vous me verrez fréquemment.

— Bientôt, Edith, je ne serai plus là, dit, tout bas, Mme de Salviac, et, attirant Edith vers elle, elle ajouta : j'aurai laissé Laurence seule... sans un ami... Tu ne l'abandonneras pas!...

Les yeux, injectés de bile, eurent une expression suppliante.

— Laurence est ma sœur, madame, je l'aime tendrement; elle aura toujours sa place à Chantelouve, mon mari l'entend bien ainsi! Soyez-en sûre, jamais notre affection ne lui fera défaut.

Une contraction crispa la bouche de Mme de Salviac.

— Tu es très bonne, Edith, ton mari aussi, murmura-t-elle, votre bonté vous portera bonheur...

Elle s'arrêta et ne prononça pas ces mots de restitution et de pardon que, depuis un an, attendait la pauvre Laurence.

Comme, un peu plus tard, Laurence faisait le geste de quitter Edith devant la petite porte du parc de Salviac, la jeune femme serra contre elle le bras de son amie.

— Tu m'as promis de me suivre! Je ne veux pas te perdre à peine retrouvée; mon mari est à la villa, c'est lui qui t'effarouche, je suppose, car les Deschemins ne t'effrayent plus!

— Ils ont été parfaits pour moi depuis votre départ, sans doute afin d'obéir au désir manifesté par le comte et aussi dans leur désir de te plaire.

— Et Georges, a-t-il été gentil et très empressé, m'a-t-on dit, pour obéir au comte de Chantelouve?

— ...Je crois que Georges a été bon de lui-même; au temps où sa famille me faisait grise mine, il a constamment osé se montrer l'ami de la pauvre fille que je suis!

— Ce brave Georges!...

Edith se tut, car, au détour de la route, Henriette Deschemins se montrait en tenant par la main son petit Jean, bien fier de se montrer « vêtu en homme ».

Avec effusion, les jeunes femmes s'embrassèrent.

— J'aurais voulu, s'exclama Henriette, après avoir exprimé sa joie et celle des siens du retour des chatelains, que vous eussiez entendu par quels cris de bienvenue le comte a été accueilli à la villa, avec quelle satisfaction on a constaté qu'il avait entièrement repris sa belle mine de jadis.

« Quant à mon beau-père, en apprenant de la bouche de son seigneur qu'il serait appelé à l'honneur de tenir sur les fonts baptismaux l'héritier des Chantelouve — il est inutile de vous le dire, M^e Deschemins n'envisage pas la possibilité d'être le parrain d'une fille — je crois qu'il a pleuré de joie.

Comme Laurence et Edith s'exclamaient en taxant Henriette d'exagération, celle-ci répliqua :

— Je vous l'affirme, les yeux de mon beau-père étaient humides.

Malicieusement, elle ajouta :

— Cela le consolera de sa récente déconvenue, car après tant et tant de patientes recherches, il a fini par découvrir quelle alliance avait contractée, au moment des guerres anglaises, Louis, cadet de Chantelouve.

— Il avait épousé une bergère? demanda Edith.

— A peu près! Ce jeune gentilhomme n'avait pas

craind de conduire à l'autel — mais je vous confie là un secret que j'ai surpris — de conduire à l'autel une jeune Mahaut, fille de l' « *Hostelier du Plat d'Etain*, à Sarlat ».

« Mis en défiance par cette découverte, dont il ne s'est pas vanté, mon beau-père a renoncé à rechercher quel fut le sort de damoiselle Guillemette.

Ce fut en riant de la déconvenue du notaire que les jeunes femmes pénétrèrent dans le salon fleuri où tous les Deschemins, y compris Georges, entouraient le comte, redevenu Pincomparable cavalier qui, jadis, avait charmé les yeux et pris le cœur de la romanesque Edith.

— C'est toi qui seras la marraine de l'enfant d'Edith! Toi, ma fille, s'exclama Mme de Salviac après avoir écouté avec un intérêt inaccoutumé le récit de Laurence. Vraiment, ces gens-là sont d'une générosité qui dépasse ma compréhension.

— Maman, si vous consentiez à méditer le petit livre des *Evangelies*, que je place chaque jour à la portée de votre main, vous comprendriez mieux la conduite d'Edith et de son mari.

— Edith est pieuse, mais son mari!...

— Le comte a été révolté jusqu'à rejeter les croyances de son enfance et de sa jeunesse, mais il n'a pas résisté à la douce influence de sa femme; il est revenu entièrement à Dieu!

Pensivement, Mme de Salviac regardait le volume aux tranches dorées.

— Il existe des âmes magnanimes dignes de ce bienfait... mais moi?... J'ai lu l'*Evangelie* et je l'ai trouvé effrayant : Dieu m'a paru un juge impossible à fléchir.

— Parce que vous ne lisiez pas l'*Evangelie* avec l'esprit et les dispositions nécessaires, la bonté de Dieu ne pouvait vous être révélée : vous étendiez un voile entre Dieu et vous; déchirez ce voile, maman, allez au Christ avec toute votre volonté et votre repentir, et vous sentirez à quel point le Sauveur est miséricordieux.

— La miséricorde du Christ... Crois-tu vraiment, ma fille, qu'elle puisse s'étendre jusqu'à moi?

— Edith ne vous a-t-elle pas pardonné?

— C'est vrai!... Et toi aussi!...

Mme de Salviac réfléchit un moment, puis elle reprit :

— Tu serais heureuse... si je réparais mes fautes?

— Oh! maman, je serais tellement heureuse que cette joie effacerait le passé, tout le passé!

Une telle expression d'espoir faisait étinceler les

yeux de Laurence que sa mère ne se sentit pas la force d'éteindre ce rayon, plus la force de lutter contre sa conscience, réveillée enfin par tant de douceur et de bonté.

— Demain, dit lentement Mme de Salviac, tu prieras M. le curé et M^e Deschemins de venir jusqu'à Font-Bois... je réparerai... discrètement, de mon mieux... et de mon vivant, non comme l'avait fait mon père... ce sera préférable ainsi !

Les bras jetés autour du cou de sa mère, Laurence, maintenant, sanglotait de bonheur.

EPILOGUE

Franchissant les tours et les remparts, la voix argentine de la cloche de Chantelouve s'en va éveiller les échos de la plaine.

Et, bientôt, les cloches de Salviac et de Sainte-Mondane lui répondent de leurs voix plus graves.

Devant la petite église romane, édifiée, dit-on, par la sainte dont elle porte le nom, se presse une foule de paysans endimanchés.

Tout à l'heure, par ce jour radieux du mois de mai, on va célébrer le baptême de Marie-Emeric-Lionel Bégon de Chantelouve, ondoyé dès sa naissance, voilà six semaines déjà.

Debout près du porche, le vieux prêtre s'entretient avec les demoiselles Chantérac qui, de grand matin, sont venues orner le sanctuaire.

Mais plusieurs équipages conduits par des cochers à l'éclatante livrée, aux fouets enrubannés, se montrent, tandis que des ronflements d'automobiles se rapprochent.

Dame Lucia, rajeunie dans son beau costume d'Arlésienne, descend la première, en portant dans ses bras un fouillis de broderies et de dentelles, d'où émerge un petit visage déjà brun, qu'éclairent deux yeux bien ouverts, aussi noirs que ceux du comte Emeric.

Puis voici M^e Deschemins, plus fier qu'un roi allant recevoir sa couronne, avec Laurence à son bras.

Mme Deschemins et Henriette emplissent de bonbons les mains de Jean, heureux de faire la distribution des dragées.

Un instant, on attend le comte, entouré de ses fermiers et de ses métayers, aux félicitations desquels il répond avec cette politesse et cette urbanité qui ont toujours maintenu la popularité des Chantelouve.

— Combien nous allons remercier sainte Mondane, murmure Edith, penchée vers son petit Lionel.

— Et plus encore nos saintes Marie! proteste dame Lucia.

— Vous souvient-il, madame la comtesse, demande le notaire, du jour où je vous ai dit que vous étiez une fée? Et ne me suis-je pas montré un prophète supérieurement, remarquablement inspiré, quand je vous prédisais que vous accompliriez des miracles.

Le cortège, maintenant, entrait dans l'église; bientôt, sous les voûtes antiques, une foule recueillie se pressait, tandis que le bon curé, près des fonts baptismaux, remerciait Dieu avec ferveur: pour Sainte-Mondane, les beaux jours étaient revenus!

Vers cinq heures, désireuse d'aller retrouver sa mère dont l'état ne s'améliorait pas, Laurence parla de se retirer.

Abandonnant un instant leurs hôtes nombreux, réunis dans la salle d'honneur — car, ce jour-là, Chantelouve ouvrait très grandes ses portes à la société des environs, — le comte et Edith accompagnèrent la jeune fille jusqu'à la voiture.

Au retour, ils s'attardèrent sur l'un des terre-pleins formant terrasse au-dessus de l'une des tours de la deuxième enceinte.

De là, on découvrait la plaine; la Dordogne, baignée des rayons du soleil couchant, y ondulait, long ruban d'argent, serti de la verdure des prairies.

Sous ses ormeaux, déjà touffus, Salviac cachait la demeure des troubadours et cette église où le comte Bégon entendit un jour chanter damoiselle Huguette; seul, pointait le toit aigu de cette tour d'où, si souvent, Edith avait fixé une veilleuse qui, pour elle, avait été l'étoile du bonheur.

Et les murs de la villa de Font-Bois se détachaient sur les frondaisons lointaines des yeuses et des charmes.

— Pauvre Laurence, soupira la jeune femme, il lui faudra voir mourir encore... puis demeurer seule.

— Seule! Ne sommes-nous pas là! Nous lui demanderons de venir à Chantelouve, jusqu'au jour où nous pourrons, peut-être, la confier à son ami Georges.

— Si Georges l'aimait d'amour... si les Deschemins y voulaient consentir, eux si imbus, à juste titre, de l'ancienneté, de l'honorabilité de leur famille; eux qui m'ont semblé désireux d'unir leur fils à la jeune sœur d'Henriette...

« A mon avis, d'ailleurs, Laurence est trop meurtrie par tant de déceptions, pour songer encore à la possibilité de réédifier un bonheur humain... le cloître l'attire!...

« Certaines peines ne peuvent se déposer qu'aux pieds de Dieu.

— Mieux que moi vous devez juger Laurence... Avec sa nature de sensitive et le poids du passé, il est possible qu'au couvent seulement elle trouvera la paix... Laurence... cette pauvre Laurence dont j'ai été jaloux, jadis...

— Ah Seigneur ! Emeric, de qui pourriez-vous être jaloux !

— De personne, pas même de ce malheureux Arnaud de Saint-Junien.

— Ce pauvre Arnaud ! Mon ami, si vous vouliez... un jour, vous lui fourniriez les moyens de refaire sa vie.

— A mon cousin aussi je tendrai la main. Serez-vous contente ?

— Comment ne le serais-je pas ! Vous êtes si bon et je vous aime tant !

— Il est facile d'être bon, quand on est heureux !

— Heureux !... Nous le sommes, Emeric.

Les yeux de la jeune femme s'en furent chercher les bords de la rivière, la petite maison, en forme de chapelle, où logeait le passeur.

— Un soir, reprit-elle, en étendant la main, là-bas, près du bac où j'avais attendu M^e Deschemins, en songeant tristement à vous, notre vieil ami me disait :

« M. de Chantelouve vous veut du bien ! »

« A l'entendre parler ainsi, je pensai à quel point notre pitié mutuelle était stérile.

— Vous vous trompiez étrangement, ma jolie fée adorée !

Et après avoir appuyé longuement ses lèvres sur le visage si délicieusement ému qui se levait vers lui, le comte de Chantelouve ajouta :

— Vous vous trompiez étrangement, car nous pouvions nous donner la chose la plus rare, la plus précieuse qu'on puisse rencontrer ici-bas, cette chose merveilleuse dont cinq années de souffrance ne me semblent point avoir payé trop cher la possession.

« Nous pouvions nous donner le bonheur !

FIN

INDISPENSABLE DANS CHAQUE FAMILLE

Voulez-vous, chères lectrices, faire plaisir aux Fillettes, aux Jeunes Filles, aux Mères de famille, aux Lingères, aux institutrices, aux Maîtresses de pension? : : : : : : : : : :

Rien ne pourra leur plaire davantage que notre

Album des Ouvrages de Dames n° 1 **des PATRONS FRANÇAIS "ÉCHO"**

Cet Album de 100 pages, grand format, dont deux en couleurs, est le plus complet et le moins cher de tout ce qui a paru jusqu'à ce jour.

Il se divise en quatre parties :

La 1^{re} partie traite de l'ameublement des diverses pièces d'un intérieur moderne, avec illustrations et descriptions de chacune d'elles.

La 2^e partie est consacrée à la layette, au bébé et à la lingerie pour enfants.

La 3^e partie est réservée aux Travaux de Dames, dont elle enseigne les premiers éléments, par des explications claires et précises accompagnées de dessins qui permettent de s'initier rapidement aux principaux points du filet, de broderie blanche, de broderie au passé, de broderie application sur tulle ou sur étoffe, de broderie rococo, de broderie Dauphine, de broderie à points coupés ou norvégienne, de broderie de soutache, de dentelle d'Irlande, de dentelle Renaissance, de tapisserie au crochet, de tricot, des différentes sortes de glands en fil et en laine, des franges muguet et franges nouées. On y trouve les différentes manières de relever les dessins de broderie, initiales, etc. (décalque au moyen du piquetage, du porçage, décalque au moyen du papier autographique bleu, rouge ou blanc, décalque au moyen de l'encre transfer et du papier décalquable au fer chaud). Le blanchissage, le repassage et le pliage du linge y sont indiqués avec dessins et explication des divers mouvements des mains, ce qui en facilite l'exécution et le classement.

La 4^e partie contient des modèles grandeur d'exécution pour la femme qui veut meubler son intérieur avec goût.

Cet album sera le guide préféré de la Fillette qui veut apprendre les travaux, de la Jeune Fille qui prépare son trousseau, de la Mère de famille qui veut orner sa lingerie et confectionner celle de ses enfants, des Lingères pour la facilité des commandes, des Institutrices et des Maîtresses de pension pour leur enseignement pratique.

L'Album d'Ouvrages de Dames n° 1 est expédié franco contre 5 fr. 50 -.- Etranger, 6 francs.

INDISPENSABLE AUX BRODEUSES

L'Album des Ouvrages de Dames n° 2

Alphabets et Monogrammes grandeur d'exécution. Il contient dans ses 108 pages grand format le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.* Franco par poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.

Bien indiquer le numéro de l'Album que l'on désire.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte), à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

qui paraît le Mercredi sur 16, 18 ou 20 pages grand format

est le moins cher, le plus intéressant des grands journaux féminins. Ses trois millions de lectrices savent que ce journal les renseigne bien sur la mode, leur permet de s'habiller avec élégance et économie, grâce à ses *Patrons Français* "Echo" sur mesures ou en pochettes, de coupe irréprochable et à des prix des plus avantageux. Le *Petit Echo*, par la variété et le goût de ses ouvrages de Dames, simples, pratiques et faciles à exécuter avec économie par ses dessins piqués, facilite la décoration du foyer et l'exécution des multiples modèles de lingerie, broderie, etc. Il soutient ses lectrices dans les moments pénibles ou difficiles par ses causeries philosophiques, les tient au courant des usages mondains par les conseils de sa haute expérience, les instruit par la variété des articles qu'il contient chaque semaine sur les soins médicaux, les œuvres littéraires, les voyages, l'économie domestique, le droit usuel, la graphologie, etc., etc. Ses romans, dus aux auteurs les meilleurs, apportent chaque semaine une distraction aussi saine qu'agréable et fort appréciée dans les familles. En outre, chaque numéro du *Petit Echo de la Mode* contient un **Bon-Prime** de la valeur du journal remboursable en marchandises.

O fr. 30 le Numéro; O fr. 35 franco; Étranger: O fr. 40.

	France :	Etranger :
Abonnements		
{ Un an	14. »	17. »
{ Six mois	7.50	9. »
{ Trois mois	4. »	5. »
{ Deux mois	2.75	3. »

Pour être au courant de la Mode, il faut s'abonner à

La Véritable Mode Française de Paris

ou l'acheter le 1^{er} de chaque mois chez son libraire. Ce journal de luxe spécial est le plus complet, le moins cher et le plus avantageux de tous les journaux de Mode.

LE PLUS COMPLET, parce qu'il contient plus de 100 modèles inédits et de bon goût, pour Dames et Enfants, d'une exécution facile.

LE MOINS CHER, parce qu'il ne coûte que 1 franc.

LE PLUS AVANTAGEUX, parce que chaque numéro contient :

1^o Un bon remboursable de 0 fr. 50 ;

2^o Le privilège de choisir, parmi tous les modèles inédits, des patrons-primés en pochettes à 1 fr. 25 franco ; étranger, 1 fr. 50.

La perfection de ses patrons sur mesures, dont la réputation est mondiale, donne aux couturières et aux Dames qui s'en servent l'assurance de toujours réussir la toilette qu'elles ont à exécuter.

C'est par ces constantes améliorations et inappréciables avantages que

La Véritable Mode Française de Paris

est devenue le journal préféré et indispensable aux couturières et aux Dames qui veulent suivre la mode du jour de Paris.

Chaque numéro de 30 pages, sur papier de luxe, est vendu partout :

Le N^o 1 Franc ; franco par poste, 1 fr. 10 ; Etranger, 1 fr. 25.

Abonnement : France et Colonies. Un an, 12 fr. 50 ; Etranger, 15 fr.

Adresser toutes les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

Les patrons de tous les modèles qui paraissent dans le *Petit Echo de la Mode*, la *Véritable Mode Française de Paris*, et les *Albums des Patrons Français* "Echo", existent en pochettes (taille 44 pour les Dames et à l'âge indiqué pour les Enfants), avec plan et explications, au prix de 1 fr. 25 franco chacun ; Etranger, 1 fr. 50.

Ces patrons, très précis et faciles à employer, sont les moins chers et ne craignent pas la comparaison avec ceux des marques les plus réputées.